



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

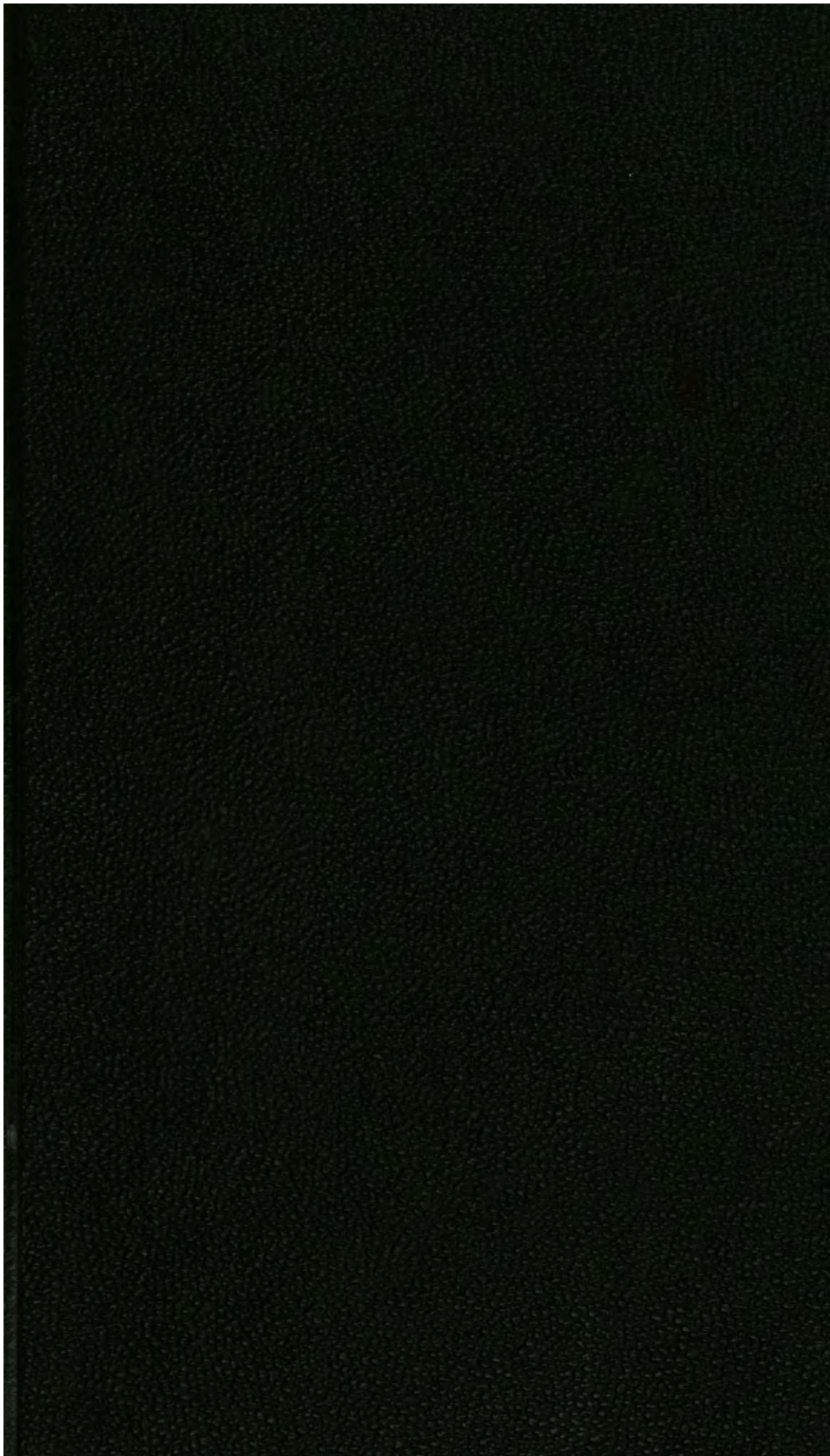
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

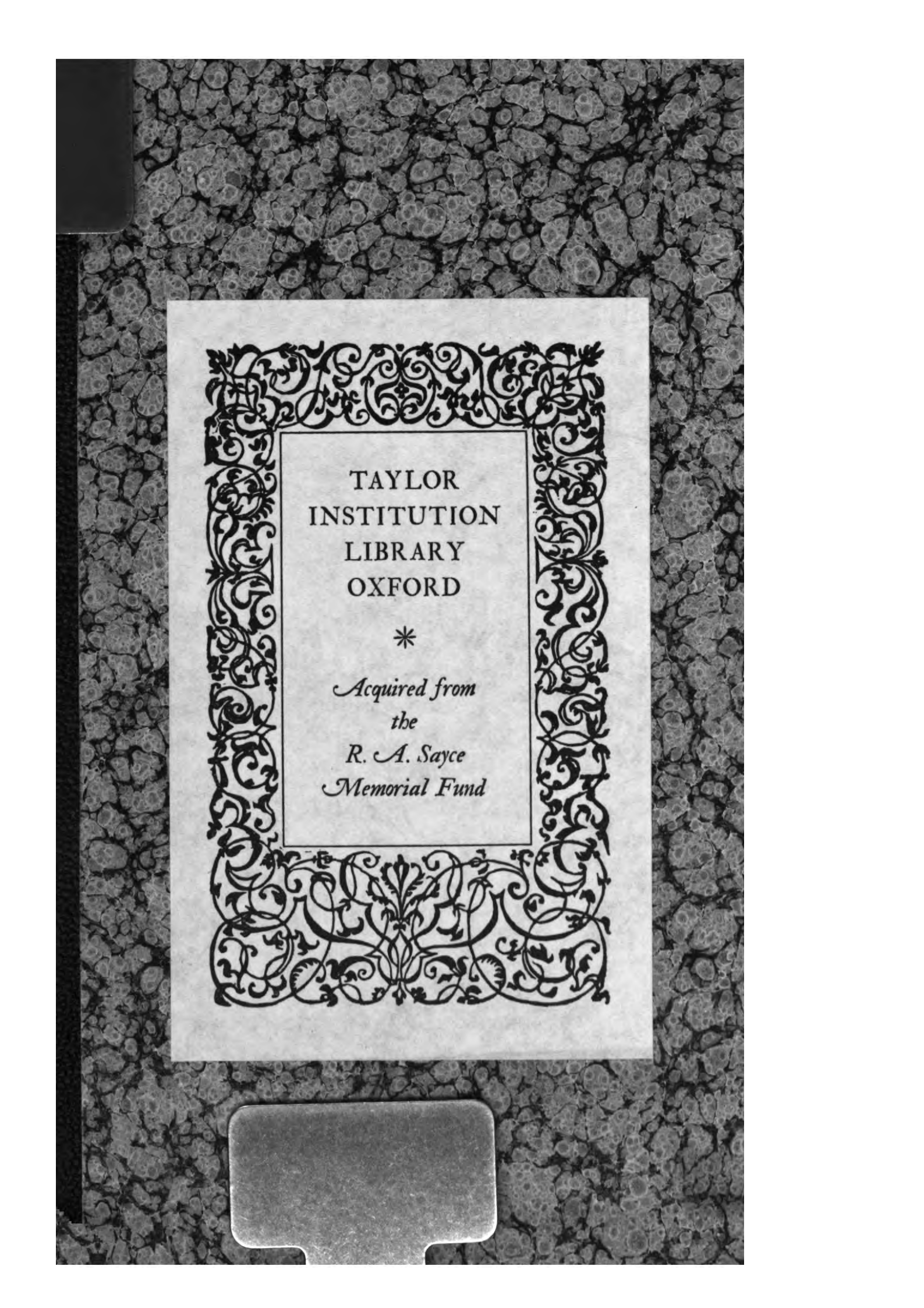
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



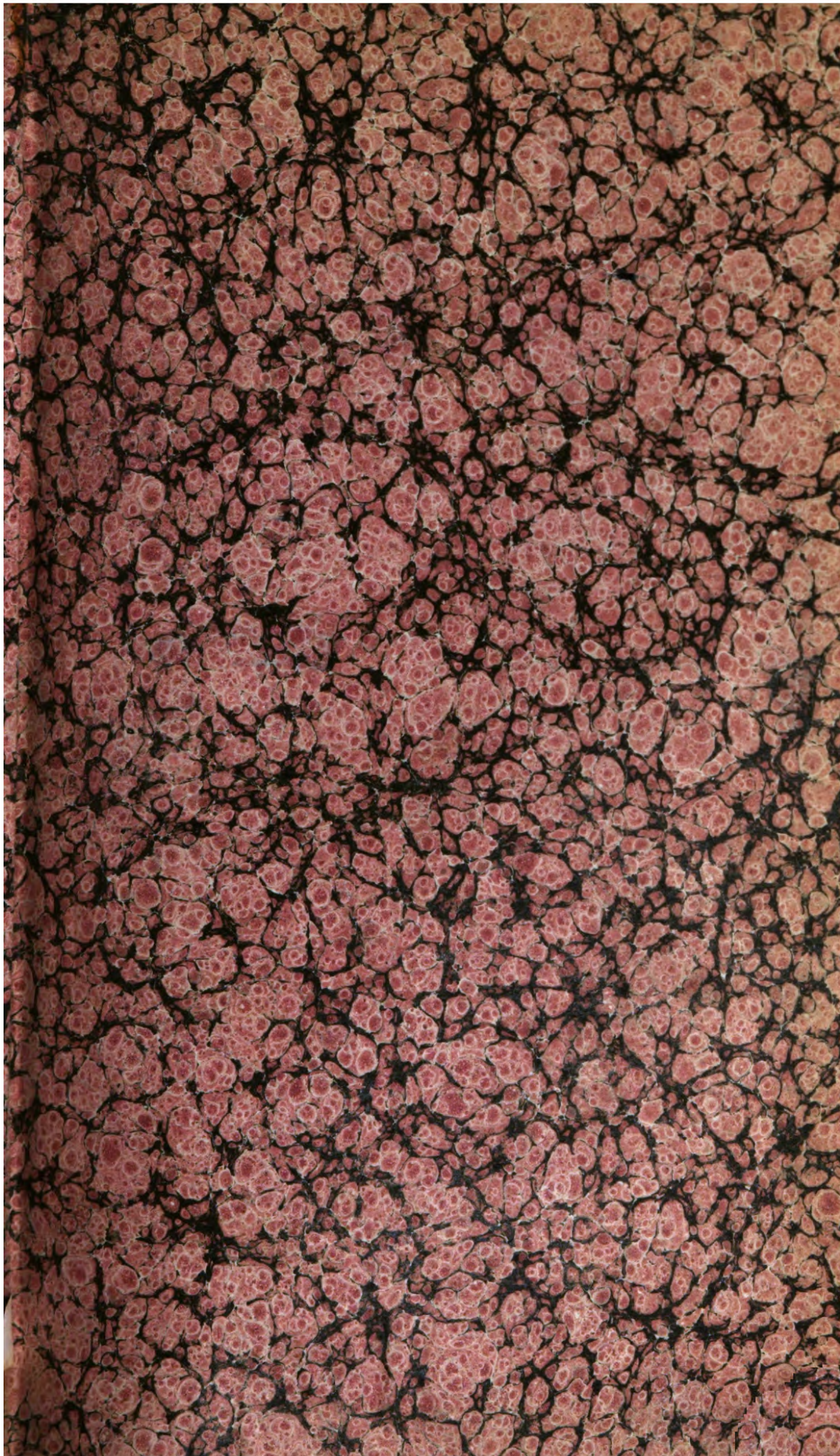
The image shows a book cover with a marbled pattern. A central white rectangular label is framed by an ornate, black, Art Nouveau-style decorative border. The text on the label is centered and reads:

TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD



*Acquired from  
the  
R. A. Sayce  
Memorial Fund*

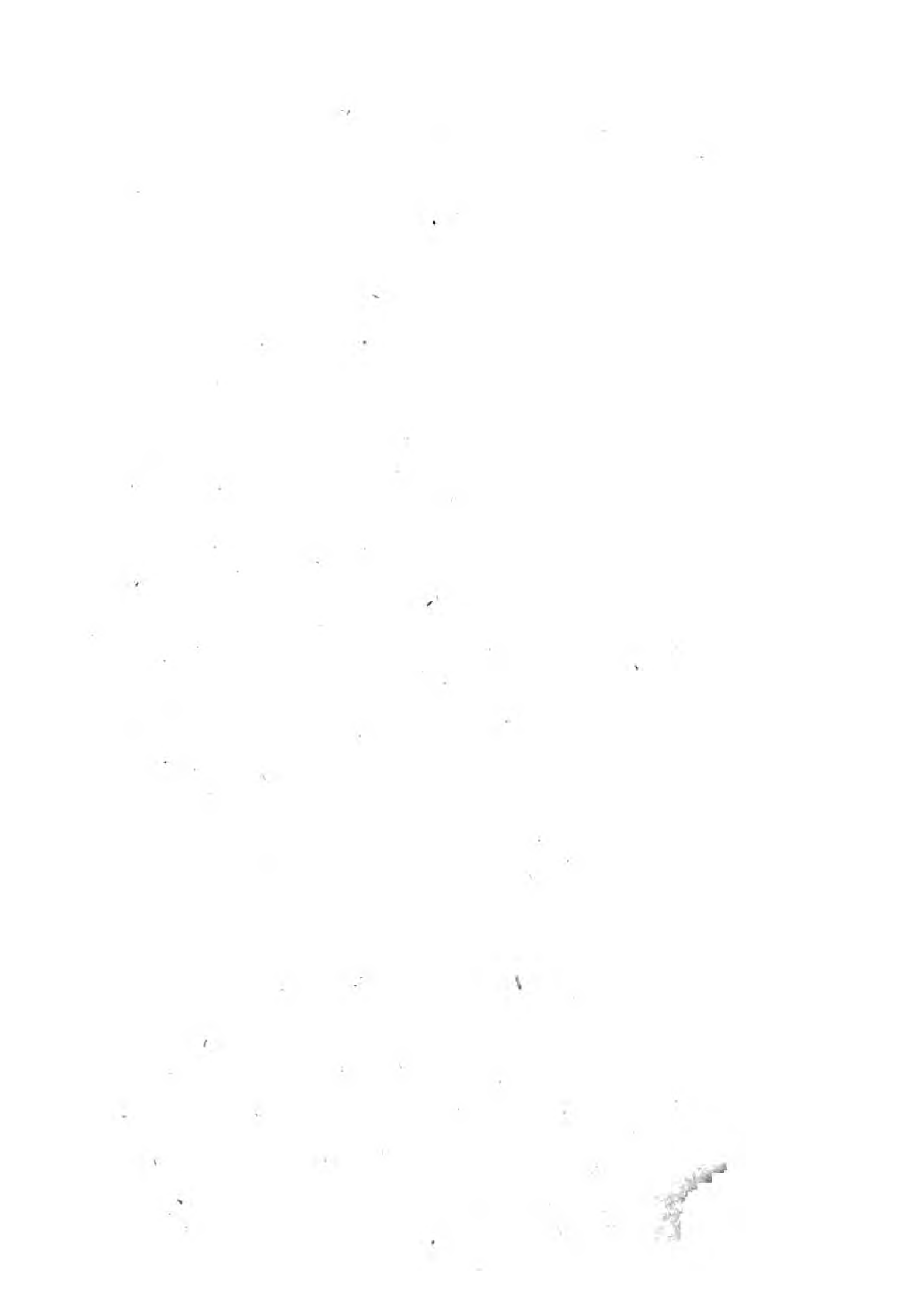




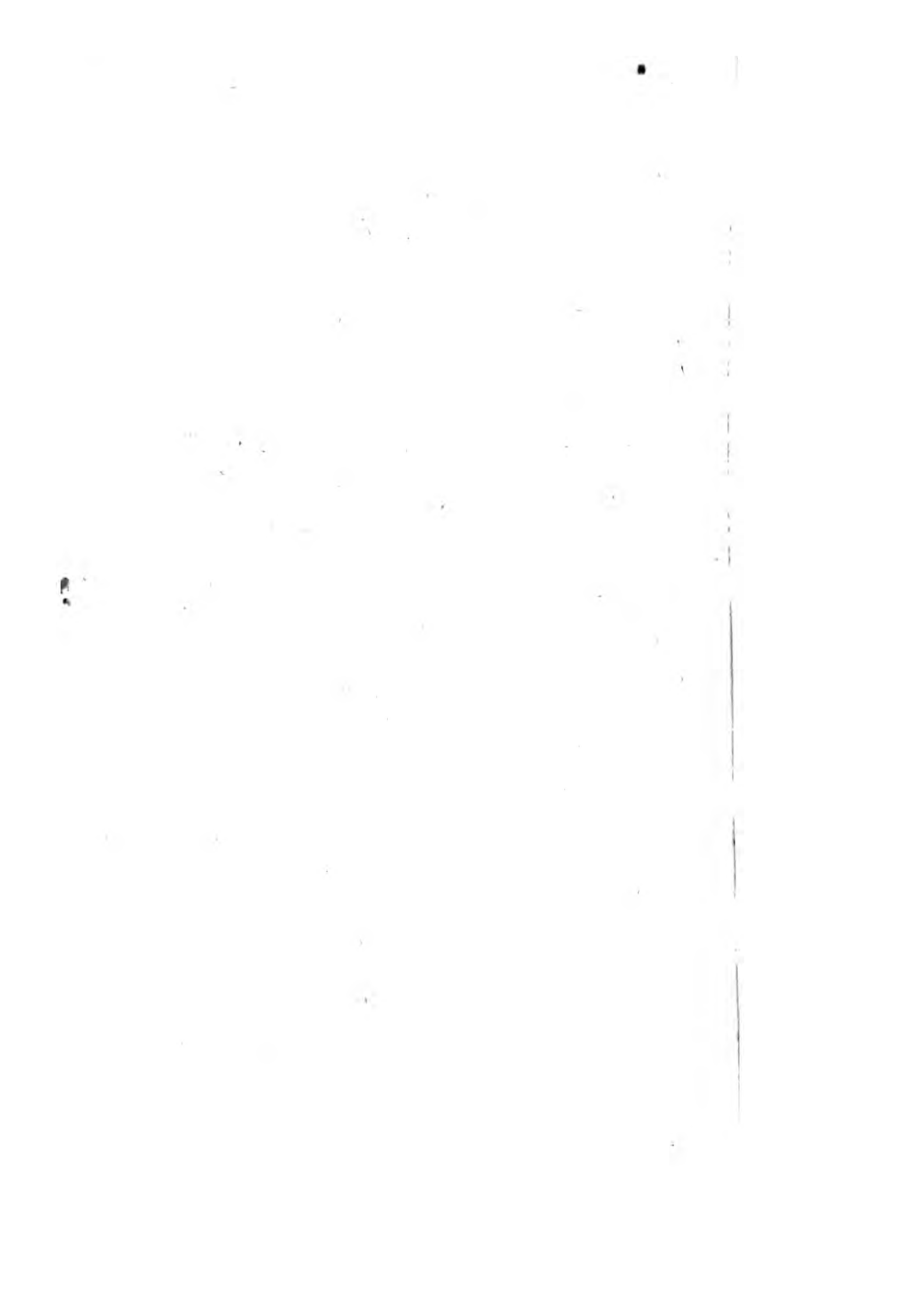


Vet. Fr. III A. 1237





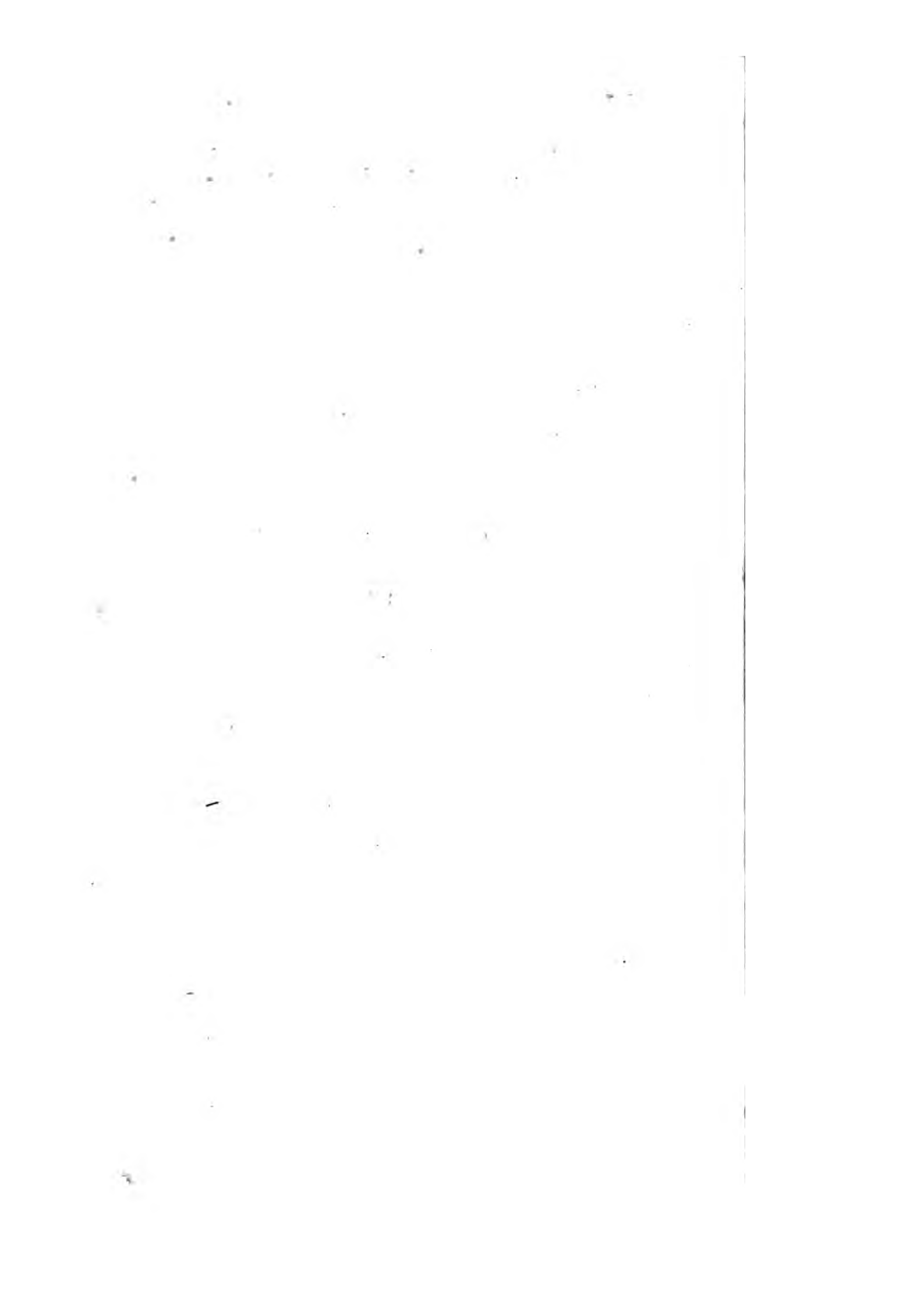






**BIBLIOTHÈQUE**

**FRANÇAISE.**





**ESSAIS**  
**DE MICHEL**  
**DE MONTAIGNE,**

**AVEC LES NOTES**  
**DE**  
**COSTE, NAIGEON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,**  
**ET AUTRES COMMENTATEURS.**

**TOME DIXIÈME.**



**PARIS,**  
**MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,**  
**RUE GÎT-LE-CŒUR, N° 8.**

---

1827.



# ESSAIS

DE MICHEL

## DE MONTAIGNE.

---

---

SUITE

DU LIVRE TROISIÈME.

---

CHAPITRE XIII.

DE L'EXPERIENCE.

*Sommaire.* L'expérience n'est pas un moyen très-sûr de parvenir à la vérité. Il n'arrive point d'événements, il n'est point d'objets absolument semblables : on ne peut donc juger très-sainement par analogie. — Par cette raison, la multiplicité des lois est fort inutile : jamais le législateur ne pourra prévoir tous les cas, tous les accidents. Les meilleures lois, *ce sont les plus rares, les plus simples, les plus générales* ; mais ce sont surtout celles que nous donne la nature.



Les juges les plus équitables seroient peut-être ceux qui ne prononceroient leurs arrêts que d'après les inspirations de la raison. Malheureusement, il y a autant d'opinions que d'hommes, et souvent le même homme pense différemment en des temps différents, et souvent à des heures différentes dans la même journée. — Les lois, les actes en général, sont conçus en termes obscurs, et les gloses et commentaires ne servent qu'à en obscurcir le texte. Aussi, combien ne fait-on pas de livres sur des livres ! Que de gens occupés à *interpréter les interprétations* ! Nos opinions se forment, *s'entend les unes sur les autres*. — Ce qu'il y a de singulier, c'est que les discussions, les disputes, ne roulent guère que sur des mots, telles sont celles sur *les corps, la substance*, etc. — Imperfection des lois : par exemple, des paysans qui trouvent dans leur chemin un homme assassiné, mais qui respire encore, ne songent qu'à s'enfuir, parce qu'ils seroient obligés, si on les trouvoit près de ce malheureux, de comparoître devant les tribunaux, pour prouver qu'ils ne sont pas auteurs de ce meurtre : des condamnés, reconnus, depuis la sentence, innocents, ne sont pas moins exécutés, parce que, dans leur condamnation, il n'y avoit aucun vice de forme. *Combien de condamnations plus criminelles que le crime !* —

Montaigne partage l'ancienne opinion, qu'il est toujours prudent, que l'on soit accusé à tort ou raison, de ne pas se mettre entre les mains de la justice. — Puisqu'il y a des juges pour punir les mauvaises actions, il devroit y en avoir pour récompenser les bonnes. — Comment les lois seroient-elles parfaites? c'est le plus souvent l'ouvrage *de sots*, ou d'*hommes vains* ou *irrésolus*, ou d'*hommes qui, par haine de l'égalité, manquent d'équité*. — Si l'on vouloit se rappeler combien l'on s'est trompé dans les opinions qu'on croyoit les mieux fondées, on se méfieroit plus de ses jugement. L'obscurité, l'incertitude d'une science quelconque ne s'aperçoit que par ceux qui l'ont déjà étudiée et qui la cultivent. Quant à Montaigne, c'est à l'étude constante qu'il a faite de lui-même, qu'il doit d'être modeste, et modéré dans ses opinions, et de détester *l'arrogance importune, querelleuse, pleine de confiance*. Il voudroit que l'on parlât toujours franchement, même aux souverains. Entourés, comme ils sont, d'une tourbe de flatteurs, d'hommes avides et corrompus, ce seroit presque un miracle qu'ils valussent quelque chose. Combien n'auroient-ils pas besoin d'un homme qui, sans paroître censurer leur conduite, leur en fit apercevoir les conséquences, leur apprît ce que

le peuple pense d'eux, ce qu'il en dit. — Ses *Essais* sont, à son avis, un cours expérimental, fait sur lui-même, qui apprend moins ce qu'il faut faire que ce qu'il ne faut pas faire. Mais où l'expérience semble être le plus nécessaire, c'est dans tout ce qui tient à la médecine ; et, à ce sujet, il décrit ses maladies, et surtout sa gravelle. A ce sujet, il lance quelques traits contre les médecins. Il entre aussi dans des détails minutieux sur sa manière de vivre : il dit quels étoient ses vêtements, ses repas, ses habitudes ordinaires, etc., etc. Parvenu à la vieillesse, il ne la trouve pas sans consolation, ni même les maladies qui l'accompagnent. — De tout ce qu'il a exposé, il conclut que, dans tous les états de la vie, il faut se laisser doucement entraîner par la nature, cette mère tendre qui a tout disposé pour notre bonheur.

*Exemples* : Ferdinand le Catholique ; Platon. — Bartholde et Baldus ; Aristote. — Luther ; Socrate et Ménon. — Des paysans du pays de Montaigne ; des juges de la même contrée. — Alcibiade ; une institution des Chinois. — Socrate et Euthydème ; Aristarque ; Antée ; Antisthènes ; Persée, roi de Macédoine ; Montaigne ; Alexandre. — Tibère ; les médecins ; Événus ; Andron ; un gentilhomme ; un savant ; Socrate ; Sénèque ; Attale ; les Scythes et les



Indiens; Philopœmen; Marius; César; Carnéade; les Stoïciens; Socrate; Platon; Scipion; le philosophe Théon; le valet de Périclès; Favorinus; la reine Chélonis; Flaminius; Pyrrhus; Auguste; Solon; Épicure; Chilon, Auguste et Démocrite; Cranaüs, roi des Athéniens; la servante du philosophe Chrysippe; Diogène; Alcibiade; Varron; Xerxès; les philosophes cyrénaïques; Aristippe; Zénon; Pythagore; Socrate et Platon; les deux Caton; Épaminondas; Scipion et Lélius; Socrate; Platon; Alexandre; Épiménide; encore Socrate; Ésope; Alexandre et Philotas; les Athéniens et Pompée.

IL n'est desir plus naturel, que le desir de cognoissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener; quand la raison nous fault, nous y employons l'expérience,

Per varios usus artem experientia fecit,  
Exemplo monstrante viam<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art; l'exemple d'autrui nous servant de guide. MANIL. l. 1, v. 59.

qui est un moyen de beaucoup plus foible<sup>1</sup> et moins digne : mais la verité est chose si grande, que nous ne devons desdaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne sçavons à laquelle nous prendre : l'expérience n'en a pas moins ; la consequence que nous voulons tirer de la<sup>2</sup> ressemblance des evenements est mal seure, d'autant qu'ils sont tousiours dissemblables. Il n'est aucune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et varieté. Et les Grecs et les Latins, et nous, pour le plus exprez exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs : toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de différence entre les œufs, si qu'il n'en prenoit iamais l'un pour l'autre ; et y ayant plusieurs pou-

<sup>1</sup> *Et plus vile*, édition de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé.—N.

<sup>2</sup> *De la conférence*, édition de 1595. Le mot *conférence* est rayé par Montaigne, dans l'exemplaire qu'il a corrigé, et il a écrit au-dessus *ressemblance*.—N.

les, sçavoit iuger de laquelle estoit l'œuf<sup>1</sup>. La dissimilitude s'ingere d'elle-mesme en nos ouvrages : nul art ne peult arriver à la similitude : ny Perrozet, ny aultre, ne peult si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses chartes, qu'aucuns ioueurs ne les distinguent, à les veoir seulement couler par les mains d'un aultre. La ressemblance ne faict pas tant, un ; comme la difference faict, aultre. Nature s'est obligee à ne rien faire aultre, qui ne feust dissemblable. Pourtant, l'opinion de celuy là ne plaist gueres, qui pensoit, par la multitude des loix, brider l'auctorité des iuges, en leur taillant leurs morceaux ; il ne sentoit point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix, qu'à leur façon : et ceulx là se mocquent, qui pensent appetisser nos debats et les arrester, en nous r'appelant à l'ex-

<sup>1</sup> Cicéron, d'où Montaigne doit avoir tiré cet exemple, dit qu'il s'est trouvé à Délos plusieurs personnes qui, nourrissant un grand nombre de poules pour le profit, avoient accoutumé de dire, en voyant un œuf, laquelle de ces poules l'avoit pondu. *Acad. quæst.* l. 4, c. 18.—C.

presse parole de la Bible; d'autant que nostre esprit ne treuve pas le champ moins spacieux à contreroller le sens d'aultruy qu'à représenter le sien, et, comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté, à gloser qu'à inventer. Nous voyons combien il se trompoit<sup>1</sup>; car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudroit à regler tous les mondes d'Épicurus; *ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus*<sup>2</sup>: et si avons tant laissé à opiner et décider à nos iuges, qu'il ne feut jamais liberté si puissante et licencieuse. Qu'ont gagné nos législateurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix? ce nombre n'a aucune proportion avecques l'infinie diversité des actions humaines; la multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des

<sup>1</sup> Nous voyons combien celui qui pensoit brider l'autorité des juges par la multiplicité des lois, se trompoit.—C.

<sup>2</sup> On souffre autant des lois, qu'on souffroit autrefois des crimes. TACITE, *Annal.* l. 3, c. 25.



exemples : adioustez y en cent fois autant ; il n'advient pas pourtant que, des evenements à venir, il ne s'en treuve aucun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenements choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse ioindre et apparier si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse consideration de iugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avecques les loix fixes et immobiles : les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples et generales ; et encores crois ie qu'il vaudroit mieulx n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousiours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons : tesmoing la peinture de l'aage doré des poëtes, et l'estat où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'autres : en voylà, qui, pour tous iuges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes ; et ces autres eslisent, le iour du marché, quelqu'un d'en-

tr'eulx, qui, sur le champ, decide tous leurs procez. Quel dangier y auroit il que les plus sages voidassent ainsi les nostres selon les occurences, et à l'œil, sans obligation d'exemple et de consequence? A chasque pied, son soulier. Le roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prouvent sagement qu'on n'y menast aucuns escoliers de la iurisprudence, de crainte que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de de sa nature, generatrice d'altercation et division: et iugeant avecques Platon<sup>1</sup>, que « C'est une mauvaise provision de païs, que iurisconsultes et medecins. »

Pourquoy est ce que nostre language commun, si aysé à tout aultre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne treuve en cela aucune maniere de se declarer, qui ne tombe en doubte et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquants

<sup>1</sup> *De Republ.* l. 3.—C.

d'une peculiere attention à trier des mots solennes et former des clauses artistes <sup>1</sup>, ont tant poisé chasque syllabe, espluché si primement chasque espece de cousture, que les voylà enfrasquez <sup>2</sup> et embrouillez en l'infinité des figures, et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tumber sous aucun reglement et prescription, ni aucune certaine intelligence : *confusum est quidquid usque in pulverem sectum est* <sup>3</sup>. Qui a veu des enfants, essayants de renger à certain nombre une masse d'argent vif; plus ils le pressent et pestrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal; il fuyt à leur art, et se va menuisant et esparpillant, au delà de tout compte : c'est de mesme; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en train d'estendre et diversifier les

<sup>1</sup> *Arrangées avec art.*—E. J.

<sup>2</sup> *Embarrassés.*—E. J.

<sup>3</sup> Tout ce qui est divisé jusqu'à n'être que poudre, devient confus. SENECA. epist. 89.

difficiltez ; on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle ; comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiee et profondement remuee : *Difficultatem facit doctrina*<sup>1</sup>. Nous doubtions sur Ulpian, et redoubtons encores sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions : non point s'en parer, et en entester la posterité. Je ne sçais qu'en dire ; mais il se sent, par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escript pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile : et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, et l'espan-dons en la destrempant ; d'un subiect nous en faisons mille, et retumbons, en multi-

<sup>1</sup> C'est la doctrine qui produit les difficultés. QUINTIL. *Inst. orat.* l. 10, c. 3. — Montaigne cite bien les propres paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent de celui qu'elles ont dans cet auteur.—C.



pliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Jamais deux hommes ne jugerent pareillement de mesme chose : et est impossible de veoir deux opinions semblables 'exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement ie treuve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher ; ie brunche plus volontiers en pais plat : comme certains chevaulx que ie cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aucun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté? le centiesme commentaire le renvoye à son suyvant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé : quand est il convenu entre nous, « ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? » Cecy se veoid mieulx en la chicane : On donne auctorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations ; Trouvons nous pourtant quelque

fin au besoin d'interpreter? s'y veoid il quelque progrez et advancement vers la tranquillité? nous fault il moins d'avocats et de iuges, que lors que cette masse de droict estoit encores en sa premiere enfance? Au contraire, nous obscurcissons et ensepvelissons l'intelligence; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrières. Les hommes mesconnoissent la maladie naturelle de leur esprit: il ne faict que fureter et quester, et va sans cesse tournoyant, bastissant et s'empestrant en sa besongne, comme nos vers à soye, et s'y estouffe; *mus in pice*<sup>1</sup>: il pense remarquer de loing ie ne sçais quelle apparence de clarté et verité imaginaire; mais pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye, d'empeschements et de nouvelles questes, qu'elles l'esgarent et l'enyvrent: non gueres aultrement qu'il adveint aux chiens d'Esopé, lesquels descouvrant quelque apparence de

<sup>1</sup> *C'est une souris dans la poix, qui s'engue d'autant plus qu'elle se donne plus de mouvement pour se dépêtrer.—C.*

corps mort flotter en mer, et ne le pouvant approcher, entreprirent de boire cette eau, d'asseicher le passage, et s'y estoufferent. A quoy se rencontre ce qu'un Crates disoit <sup>1</sup> des escripts de Heraclitus, « qu'ils avoient besoing d'un lecteur bon nageur <sup>2</sup>, à fin que la profondeur et poids de sa doctrine, ne l'engloustist et suffoquast. Ce n'est rien que foiblesse particuliere, qui nous faict contenter de ce que d'autres, ou que nous mesmes avons trouvé en cette chasse de cognoissance; un plus habile ne s'en contentera pas : il y a tousiours place pour un suyvant, ouy et pour nous mesmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions : notre fin est en l'autre monde. C'est signe de raccourcissement d'esprit, quand il se contente; ou signe de lasseté. Nul esprit genereux ne s'arreste en soy; il pretend tousiours, et va outre ses forces; il a des eslans au delà de ses effects : s'il ne s'avance, et ne se presse, et ne s'accule et ne se choque et

<sup>1</sup> *DIOGÈNE LAERCE*, l. 2, segm. 12.—C.

<sup>2</sup> *Suidas*.—C.

tournevire, il n'est vif qu'à demy; ses poursuites sont sans terme et sans forme; son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguité : ce que declaroit assez Apollo, parlant tousiours à nous doublement, obscurément et obliquement; ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesongnant. C'est un mouvement irregulier, perpetuel, sans patron et sans but : ses inventions s'eschauffent, se suyvent, et s'entreproduisent l'une l'autre :

Ainsi veoid on, en un ruisseau coulant,  
 Sans fin l'une eau, aprez l'autre roulant;  
 Et tout de reng, d'un eternel conduit,  
 L'une suit l'autre, et l'une l'autre fuyt.  
 Par cette cy celle là est poulsee,  
 Et cette cy par l'autre est devancee :  
 Tousiours l'eau va dans l'eau; et tousiours est ce  
 Mesme ruisseau, et tousiours eau diverse <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ces vers, qui sont d'Étienne de la Boétie, se trouvent dans une pièce adressée à Marguerite de Carle, à l'occasion d'une traduction en vers français des plaintes de l'héroïne Bradamante, dans *l'Orlando furioso*, chant 32; traduction que La Boétie fit à la prière de cette Marguerite de Carle, qui fut ensuite

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses ; et plus de livres sur les livres, que sur aultre subiect : nous ne faisons que nous entreglôser. Tout formille de commentaires : d'auteurs, il en est grand' cherté. Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est ce pas sçavoir entendre les sçavants ? est ce pas la fin commune et derniere de tous estudes ? Nos opinions s'entent les unes sur les aultres ; la premiere sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons ainsi de degré en degré ; et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de merite, car il n'est monté que d'un grain<sup>1</sup> sur les espales du penultime.

Combien souvent, et sottement à l'adventure, ay ie estendu mon livre à parler de soy ?

sa femme. — C. — Les deux derniers vers ne riment pas ; ce qui me fait croire qu'on prononçoit, au moins dans le pays de l'auteur, *divesse* pour *diverse*. — E. J.

<sup>1</sup> Je crois qu'il faut lire d'un *gradin*, ou d'un *cran* ; car, bien qu'on ait dit *grain* pour *cran* ou pour *gradin*, *grain* peut cependant aussi n'avoir ici que la signification de *granum*, grain de blé. — E. J.



sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison, qu'il me debvoit soubvenir de ce que ie dis des aultres qui en font de mesme, « Que ces œillades si frequentes à leur ouvrage, tesmoignent que le cœur leur frissonne de son amour ; et les rudoyements mesmes desdaigneux de quoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affeteries d'une faveur maternelle ; » suyvant Aristote<sup>1</sup>, à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse, « Que ie doibs avoir en cela plus de liberté que les aultres, d'autant qu'à point nommé i'escris de moy et de mes escripts, comme de mes aultres actions ; Que mon theme se renverse en soy : » ie ne sçais si chascun la prendra.

I'ay veu en Allemaigne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escriptions saintes. Nostre contestation est verbale : Ie demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle, et Substitution ; la question est de paroles ; et se paye

<sup>1</sup> *Ethic. Nicom.* l. 4, c. 13.—C.

de mesme. Une pierre, c'est un corps : mais qui presseroit, « Et corps, qu'est ce ? » « Substance ; » « et substance <sup>1</sup>, quoy ? » ainsi de suite, accuseroit enfin le respondant au bout de son Calepin. On eschange un mot pour un autre mot, et souvent plus incogneu : ie sçais mieulx que c'est qu'Homme, que ie ne sçais que c'est Animal, ou Mortel ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois ; c'est la teste de Hydra<sup>2</sup>. Socrates demandoit à Menon<sup>3</sup>, « Que c'estoit vertu. » « Ily a,

<sup>1</sup> Locke a fait voir démonstrativement que nous n'avons aucune idée claire et précise de ce que nous appelons *substance*. Voyez son *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, l. 1, c. 4, § 18 ; l. 2, c. 23, § 2, etc.—C.

<sup>2</sup> C'est la tête de l'Hydre.—E. J.

<sup>3</sup> Dans toutes mes éditions de Montaigne, il y a *Memnon*, au lieu de *Menon*, personnage d'un dialogue de Platon, intitulé *Menon*, où se trouve précisément ce que Montaigne fait dire ici à Ménon et à Socrate.—C.— Cette faute se trouve aussi dans l'exemplaire corrigé de la propre main de Montaigne : mais ce n'est pas la seule qu'il ait laissé subsister dans cet exemplaire.—N.

dict Menon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillard.» « Voicy qui va bien, s'escria Socrates : Nous estions en cherche d'une vertu ; tu nous en apportes un exaim. » Nous communiquons une question ; on nous en redonne une ruche. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une aultre ; aussi ne differe l'un de l'aultre entierement : ingenieux meslange de nature. Si nos faces n'estoient semblables , on ne scauroit discerner l'homme de la beste ; si elles n'estoient dissemblables , on ne scauroit discerner l'homme de l'homme : toutes choses se tiennent par quelque similitude ; tout exemple cloche ; et la relation qui se tire de l'experience est tousiours desfallante et imparfaicte. On ioinct toutesfois les comparaisons par quelque bout : ainsi servent les loix , et s'assortissent ainsin à chacun de nos affaires par quelque interpretation destournee, contraincte et biaise.

Puisque les loix ethiques <sup>1</sup> qui regardent

<sup>1</sup> *Morales.*—E. J.

le devoir particulier de chascun en soy , sont si difficiles à dresser , comme nous voyons qu'elles sont ; ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont davantage. Considerez la forme de cette iustice qui nous regit ; c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité : Tant il y a de contradiction et d'erreur ! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la iustice , et y en trouvons tant , que ie ne sçais si l'entredeux s'y treuve si souvent, ce sont parties *maladifves*, et membres iniustes du corps mesme et essence de la iustice. Des paisans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement en une forest qui est à moy , un homme meurtry de cent coups , qui respire encòres , et qui leur a demandé de l'eau par pitié , et du secours pour le soulever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher , et s'en sont fuys , de peur que les gents de la iustice ne les y attrapasent , et , comme il se faict de ceulx qu'on rencontre prez d'un homme tué , ils n'eussent à rendre compte de cet accident , à leur totale ruyne ; n'ayant n'y suffisance ,

ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eusse ie dict? il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine. Combien avons nous descouvert d'innocents avoir esté punis, ie dis sans la coulpe<sup>1</sup> des iuges; et combien en y a il eu que nous n'avons pas descouverts? Cecy est advenu de mon temps : Certains sont condamnez à la mort pour un homicide; l'arrest, sinon prononcé, au moins conclu et arresté. Sur ce point, les iuges sont advertis, par les officiers d'une cour subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advovent disertement cet homicide, et apportent à tout ce fait une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doit interrompre et differer l'exécution de l'arrest donné contre les premiers : on considere la nouvelleté de l'exemple, et sa consequence pour accrocher les iugements; que la condamnation est iuridiquement passee; les iuges privez de repetance. Somme, ces pauvres diables sont consacrés<sup>2</sup> aux formules de la iustice.

<sup>1</sup> *Sans la faute.*—E. J.

<sup>2</sup> *Sont immolés aux formes.* —E. J.



Philippus<sup>1</sup>, ou quelque aultre, prouvent à un pareil inconvenient, en cette maniere : Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un aultre, par un iugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps aprez, il se trouva qu'il avoit iniquement iugé. D'un costé estoit la raison de la cause; de l'aultre costé la raison des formes iudiciaires : il satisfait aucunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence, en recompensant, de sa bourse, l'interest du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable : les miens feurent pendus irreparablement. Combien ay ie veu de condamnations, plus criminelles

<sup>1</sup> C'est bien exactement Philippe, roi de Macédoine. Voyez les *Apothégmes* de Plutarque. Mais Montaigne a un peu changé les circonstances; car, dans Plutarque, celui que Philippe avoit condamné, ayant aperçu que, tandis qu'il plaidoit sa cause, ce prince sommeilloit, il en appela aussitôt; et à qui? dit Philippe avec indignation. — *A toi-même, sire, quand tu seras bien éveillé.* Reproche piquant, qui fit que Philippe, venant à réfléchir plus exactement sur sa sentence, en reconnut l'injustice, qu'il répara lui-même de son argent.—C.

que le crime ! Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions<sup>1</sup> : « Qu'il est force de faire tort en detail, qui veult faire droict en gros ; et iniustice en petites choses, qui veult venir à chef de faire iustice ez grandes : Que l'humaine iustice est formee au modele de la medecine, selon laquelle tout ce qui est utile est aussi iuste et honneste : Et de ce que tiennent les stoïciens, que nature mesme procede contre iustice, en la pluspart de ses ouvrages : Et de ce que tiennent aussi les cyrenäiques, qu'il n'y a rien iuste<sup>2</sup> de soy ; que les coustumes et loix forment la iustice : Et les theodoriens, qui treuvent iuste au sage le larrecin<sup>3</sup>, le sacrilege, toute sorte de paillardise, s'il cognoist qu'elle luy soit proufitable. » Il n'y a remede : i'en suis là, comme Alcibiades<sup>4</sup>,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Instr. des affaires d'état*, c. 21.—C.

<sup>2</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 92.—C.

<sup>3</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 1, segm. 99.—C.

<sup>4</sup> Qui disoit qu'en pareil cas il ne se fieroit pas à sa propre mère. PLUTARQUE, dans la *Vie d'Alcibiade*, version d'Amyot.—C.

que ie ne me représenteray ' iamais, que ie puisse, à homme qui decide de ma teste, où mon honneur et ma vie despende de l'industrie et soing de mon procureur plus que de mon innocence. Je me hazarderois à une telle iustice, qui me recogneust du bien faict, comme du mal faict; où i'eusse autant à esperer qu'à craindre : l'indemnité n'est pas monnoye suffisante à un homme qui faict mieulx que de ne faillir point. Nostre iustice ne nous presente que l'une de ses mains, et encores la gauche; quiconque il soit, il en sort avec perte.

En la Chine, duquel royaume la police et les arts, sans commerce et cognoissance des nostres, surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend combien le monde est plus ample et plus divers, que ny les anciens ny nous ne penetrons, les officiers deputez par le prince pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceulx qui mal-

<sup>1</sup> *Et je dirois, comme lui, que je ne me livrerai.*

versent en leur charge, ils remunerent aussi, de pure liberalité, ceulx qui s'y sont bien portez outre la commune sorte et outre la necessité de leur debvoir : on s'y presente, non pour se garantir seulement, mais pour y acquerir ; ny simplement pour estre payé, mais pour y estre aussi estrené.

Nul iuge n'a encores, Dieu mercy, parlé à moy comme iuge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile : nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener : l'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Je suis si affady' aprez la liberté, que qui me deffendroit l'accez de quelque coing des Indes, i'en vivrois aucunement<sup>2</sup> plus mal à mon ayse : et tant que ie trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, ie ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu ! que mal pourrois ie souffrir la condition où ie veois tant de gents, clouez à un quartier de ce royaume,

<sup>1</sup> *Si infatué, si fou de la liberté.*—E. J.

<sup>2</sup> *En quelque sorte.*—E. J.

privez de l'entree des villes principales , et des courts , et de l'usage des chemins publics , pour avoir querellé nos loix ! Si celles que ie sers me menaçoient seulement le bout du doigt , ie m'en irois incontinent en trouver d'autres , où que ce feust. Toute ma petite prudence , en ces guerres civiles où nous sommes , s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir. Or , les loix se maintiennent en credit , non parce qu'elles sont iustes , mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur auctorité , elles n'en ont point d'autre ; qui <sup>1</sup> bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots ; plus souvent par des gents qui , en haine d'egalité , ont faulte d'équité ; mais tousiours par des hommes , auteurs vains et irresolus. Il n'est rien si lourdement et largement faultier , que les loix ; ny si ordinairement. Quiconque leur obeit parce qu'elles sont iustes , ne leur obeit pas iustement par où il doibt. Les nostres françoises prestent aulcunement <sup>2</sup> la main , par

<sup>1</sup> *Lequel.*—E. J.

<sup>2</sup> *Quelque peu , en quelque sorte.*—E. J.

leur desreglement et deformité, au desordre et corruption qui se veoid en leur dispensation et execution : le commandement est si trouble et inconstant, qu'il excuse aucunement et la desobeïssance et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit doncques le fruit que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangiers, si nous faisons si mal nostre prouffit de celle que nous avons de nous mesmes, qui nous est plus familiere, et, certes, suffisante à nous instruire de ce qu'il nous fault. Je m'estudie plus qu'aultre subiect : c'est ma metaphysique, c'est ma physique.

Quâ Deus hanc mundi temperet arte domum ;  
Quâ venit exoriens, quâ deficit, unde coactis  
Cornibus in plenum menstrua luna redit ;  
Unde salo superant venti, quid flamine captet  
Eurus, et in nubes unde perennis aqua ;  
Sit ventura dies mundi quæ subruat arces,  
Quærite quos agitat mundi labor <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Par quel art Dieu gouverne le monde; par quelle



En cette université, ie me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy générale du monde : ie la sçauray assez, quand ie la sentiray ; ma science ne lui sauroit faire changer de route : elle ne se diversifiera pas pour moy ; c'est folie de l'esperer, et plus grand'folie de s'en mettre en peine, puis qu'elle est necessairement semblable, publique et commune. La bonté et capacité du Gouverneur nous doibt, à pur et à plein, descharger du soing de gouvernement : les inquisitions<sup>1</sup> et contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les philosophes, avecques

route la lune s'élève et se retire ; comment, réunissant son double croissant, elle répare ses pertes chaque mois ; d'où partent les vents qui règnent sur la mer ; où souffle celui du midi ; pourquoi les nuées sont chargées d'eaux éternelles ; s'il doit venir un jour qui détruise le monde... Sondez ces mystères, vous qu'agite le soin d'observer la marche de l'univers.—Les six premiers vers sont de PROPERCE, eleg. 5, l. 3, v. 26 et seqq. Le second passage est de LUCAIN, *Pharsal.* l. 1, v. 417.—C.

<sup>1</sup> *Recherches.*—E. J.

grand'raison, nous renvoyent aux regles de nature; mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance : ils les falsifient, et nous presentent son visage peinct, trop haut en couleur et trop sophistiqué, d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subiect si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds, à marcher; aussi a elle de prudence, à nous guider en la vie : prudence non tant ingénieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention; mais, à l'advenant, facile, quiete et salutaire, et qui faict très-bien ce que l'autre dict, en celui qui a l'heur de sçavoir l'employer naïvement et ordonneement, c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. Ohé que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte ! i'aimerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Cicéron <sup>1</sup>. De

<sup>1</sup> L'édition de 1588 porte *qu'en Platon*, dont Montaigne a effacé le nom pour y substituer celui de Cicéron, qu'il estimoit moins.—N.

l'expérience que j'ay de moy, ie treuve assez de quoy me faire sage, si i'estois bon escho-lier : qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et iusques où cette fiebvre l'emporta, veoid la laideur de cette passion, mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus iuste : qui se souvient des maulx qu'il a encourus, de ceulx qui l'ont menacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous ; et emperiere, et populaire, c'est tousiours une vie que tous accidents humains regardent. Escoutons y seulement ; nous nous disons tout ce de quoy nous avons principalement besoing : qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté de son propre iugement, est il pas un sot de n'en entrer pour iamais en desfiance ? Quand ie me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, ie n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'acquest ; comme

en general i'apprends ma debilité et la trahison de mon entendement : d'où ie tire la reformation de toute la masse. En toutes mes aultres erreurs, ie fois de mesme ; et sens de cette regle grande utilité à la vie : ie ne regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où i'aye brunché ; i'apprends à craindre mon allure partout, et m'attends à la regler. D'apprendre qu'on a dict ou faict une sottise, ce n'est rien que cela : il fault apprendre qu'on n'est qu'un sot ; instruction bien plus ample et importante. Les fauls pas que ma memoire m'a faict si souvent, lors mesme qu'elle s'assure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perdus : elle a beau me iurer à cette heure et m'asseurer, ie secoue les aureilles ; la première opposition qu'on faict à son tesmoignage, me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose de poids, ny la garantir sur le faict d'aultruy : et n'estoit que ce que ie fois par faulte de memoire, les aultres le font encores plus souvent par faulte de foy, ie prendrois tousiours, en chose de faict, la vérité, de la bouche d'un aultre, plustost que de la mienne. Si chas-

cun espioit de prez les effects et circonstance des passions qui le regentent, comme i'ay faict de celle à qui i'estois tumbé en partage, il les verroit venir, et rallentiroit un peu leur impetuosité et leur course : elles ne nous saultent pas tousiours au collet d'un prinsault<sup>1</sup>; il y a de la menace et des degrez:

Fluctus uti primo cœpit cùm albescere vento,  
Paulatim sese tollit mare, et altiùs undas  
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo<sup>2</sup>.

Le iugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement; il laisse mes appetits aller leur train, et la haine, et l'amitié, voire et celle que ie me porte à moy mesme, sans s'en alterer et corrompre : s'il ne peult reformer les aultres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas difformer à elles; il faict son ieu à part. L'advertissement à chascun « De se cog-

<sup>1</sup> *D'un premier saut.*—E. J.

<sup>2</sup> Ainsi l'on voit, au premier souffle des vents, la mer blanchir, s'enfler peu à peu, soulever ses ondes, et bientôt, du fond des abîmes, porter ses vagues jusqu'aux nues. VIRG. *Énéide*, l. 7, v. 528.

noistre <sup>1</sup>, » doibt estre d'un important effect, puisque ce Dieu de science et de lumiere <sup>2</sup> le feit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller : Platon dict aussi que prudence n'est aultre chose que l'execution de cette ordonnance; et Socrates le verifie par le menu, en Xenophon. Les difficultez et l'obscurité ne s'apperceoivent en chascune science, que par ceulx qui y ont entree; car encores fault il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore; et fault pousser à une porte, pour sçavoir qu'elle nous est close : d'où naist cette platonique subtilité <sup>3</sup>, que « Ny ceulx qui sçavent n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils sçavent; Ny ceulx qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir il fault sçavoir de quoy on s'enquiert. » Ainsin en cette cy « De se cognoistre soy mesme, » ce que chascun se veoid si resolu et satisfaict, ce que chascun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y

<sup>1</sup> *Nosce te ipsum.*—E. J.

<sup>2</sup> *Apollon.*—C.

<sup>3</sup> *PLATON, in Menone.*—C.



entend rien du tout; comme Socrates apprend à Euthydeme, en Xenophon. Moy, qui ne fois aultre profession, y treuve une profondeur et varieté si infinie, que mon apprentissage n'a aultre fruict que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse si souvent recogneue ie doibs l'Inclination que i'ay à la modestie, à l'obeïssance des creances qui me sont prescriptes, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la Haine de cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline et de verité. Oyez les regenter; les premieres sottises qu'ils mettent en avant, C'est au style qu'on establit les religions et les loix. *Nihil est turpiùs, quàm cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere* <sup>2</sup>. Aristarchus disoit <sup>3</sup> qu'ancien-

<sup>1</sup> C'est qu'on établit les religions et les lois par le style.—E. J.

<sup>2</sup> Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision, avant la perception et la connoissance. Cic. *Acad. quæst.* l. 1, c. 13.

<sup>3</sup> Dans PLUTARQUE, *De l'amour fraternel*, c. 1.—C.

nement, à peine se trouva il sept sages au monde; et que, de son temps, à peine se trouvoit il sept ignorants : aurions nous pas plus de raison, que luy, de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes exprez de bestise : Cettuy cy aura donné du nez à terre cent fois pour un iour; le voylà sur ses ergots aussi resolu et entier que devant : vous diriez qu'on luy a infus, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils de la terre<sup>1</sup>, qui reprenoit nouvelle fermeté et se renforceoit par sa cheute;

Cui, cùm tetigère parentem,  
Iam defecta vigent renovato robore membra<sup>2</sup> :

ce testu indocile pense il pas reprendre un nouvel esprit, pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experience que l'accuse l'humaine ignorance, qui est, à mon

<sup>1</sup> Le géant Antée, dans son combat contre Hercule.  
— E. J.

<sup>2</sup> Dont les forces se renouveloient dès qu'il avoit touché sa mère. LUCAN. l. 4, v. 599.

advis, le plus seur party de l'eschole du monde. Ceulx qui ne la veulent conclure en eulx, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le maistre des maistres: car le philosophe Antisthenes <sup>1</sup>, à ses disciples, « Al-lons, disoit-il, vous et moy ouïr Socrates : là ie seray disciple avecques vous : » et, soubstenant ce dogme de sa secte stoïque, « que la vertu suffisoit à rendre une vie pleinement heureuse et n'ayant besoing de chose quelconque; » « sinon de la force de Socrates, » adioustoit il.

Cette longue attention que i'emploie à me considerer, me dresse à iuger aussi, passablement, des aultres; et est peu de choses de quoy ie parle plus heureusement et excusablement: il m'advient souvent de veoir et distinguer plus exactement les conditions de mes amis, qu'ils ne font eulx mesmes; i'en ay estonné quelqu'un par la pertinence de ma description, et l'ay adverty de soy. Pour m'estre, dez mon enfance, dressé à mirer

<sup>1</sup> *Vie d'Antisthène*, liv. 6, segm. 2.—C.

ma vie dans celle d'aultruy, i'ay acquis une complexion studieuse en cela ; et, quand i'y pense, ie laisse eschapper autour de moy peu de choses qui y servent, contenance, humeurs, discours. I'estudie tout : ce qu'il me fault fuyr, ce qu'il me fault suyvre. Ainsin à mes amis, ie descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes ; non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si decoupees à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions, en classes et regions cogneues ;

Sed neque quàm multæ species, et nomina quæ sint,  
Est numerus <sup>1</sup>.

Les sçavants parlent, et denotent leurs fantasies plus specifiquement et par le menu : moy, qui n'y veois qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente genera-

<sup>1</sup> Car on n'en sauroit dire tous les noms, ni désigner toutes les espèces. VIRG. *Georg.* l. 2, v. 103, où Virgile parle de toutes les espèces de raisins qu'on ne sauroit nommer ni compter.—C.

lement les miennes , et à tastons ; comme en cœcy , ie prononce ma sentence par articles descousus ; ainsi que de chose qui ne se peult dire à la fois et en bloc : la relation et la conformité ne se treuvent point en telles ames que les nostres , basses et communes. La sagesse est un bastiment solide et entier , dont chasque piece tient son reng , et porte sa marque : *sola sapientia in se tota conversa est* <sup>1</sup>. Je laisse aux artistes , et ne sçais s'ils en viennent à bout en chose si meslee , si menue et fortuite , de renger en bandes cette infinie diversité de visages , et arrester nostre inconstance , et la mettre par ordre. Non seulement ie treuve malaysé d'attacher nos actions les unes aux aultres ; mais , chascune à part soy , ie treuve malaysé de la designer proprement par quelque qualité principale : tant elles sont doubles , et bigarrees , à divers lustres. Ce qu'on remarque pour rare au roy de Macedoine , Perseus , « Que son esprit , ne s'attachant à aucune condi-

<sup>1</sup> Il n'y a que la sagesse qui soit toute renfermée en elle-même. Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 7.

tion<sup>1</sup>, alloit errant par tout genre de vie, et representant des mœurs si essorees<sup>2</sup> et vagabondes, qu'il n'estoit cogneu, ny de luy, ny d'autres, quel homme ce feut, » me semble à peu prez convenir à tout le monde; et, par dessus touts, i'ay veu quelque aultre de sa taille, à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement encores, ce crois ie: Nulle assiette moyenne; s'emportant toujours de l'un à l'aultre extreme par occasions indivinables; nulle espece de train, sans traverse et contrarieté merveilleuse; nulle faculté simple: si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un iour, ce sera Qu'il affectoit et estudioit de se rendre cogneu par estre mecognoissable. Il faict besoing des oreilles bien fortes, pour s'ouïr franchement iuger: et, parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure,

<sup>1</sup> C'est le caractère que lui donne Tite-Live. « *Nulli fortunæ, dit-il, adhærebat animus, per omnia genera vitæ errans uti nec sibi, nec aliis, quinam homo esset, satis constaret.* » L. 41; c. 20.—C.

<sup>2</sup> *Si libres en leur essor.*—E. J.



ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous, nous montrent un singulier effect d'amitié; car c'est aimer sainement, d'entreprendre de blecer et offenser pour proufiter. Je treuve rude, de iuger celuy là en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes : Platon ordonne trois parties à qui veult examiner l'ame d'un aultre, Science, Bienvueillance, Hardiesse <sup>1</sup>.

Quelquefois on me demandoit à quoi i'eusse pensé estre bon, qui se feust advisé de se servir de moy pendant que i'en avois l'aage;

Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum  
Temporibus geminis canebat sparsa senectus <sup>2</sup>:

à rien, dis ie : et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose qui m'esclave à aultruy. Mais i'eusse dict ses veritez à mon maistre, et eusse contreroollé ses mœurs, s'il eust

<sup>1</sup> Dit Socrate, dial. de Platon, intit. *Gorgias*.—C.

<sup>2</sup> Lorsqu'un sang plus vif bouilloit dans mes veines, et que la vieillesse jalouse n'avoit pas encore blanchi ma tête. VIRG. *Enéide*. l. 5, v. 415.

voulu : non en gros, par leçons scholastiques que ie ne sçais point, et n'en veois naistre aucune vraye reformation en ceulx qui les sçavent, mais les observant pas à pas, à toute opportunité, et en iugeant à l'œil, piece à piece, simplement et naturellement ; luy faisant veoir quel il est en l'opinion commune ; m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous qui ne valust moins que les roys, s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de cette canaille de gents : comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en peut deffendre ? I'eusse eu assez de fidelité, de iugement et de liberté, pour cela. Ce seroit un office sans nom, autrement il perdrait son effect et sa grace, et est un roolle qui ne peult indifferemment appartenir à tous : car la verité mesme n'a pas ce privilege d'estre employee à toute heure et en toute sorte ; son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvent, comme le monde est, qu'on la lasche à l'aureille du prince, non seulement sans fruict, mais dommageablement, et encores iniustement : et ne me

fera lon pas accroire qu'une sainte remontrance ne puisse estre appliquee vicieusement; et que l'interest de la substance ne doibve souvent ceder à l'interest de la forme. Je voudrois, à ce mestier, un homme content de sa fortune,

Quod sit, esse velit; nihilque malit<sup>1</sup>,

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vivvement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et d'aultre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gents. Je le voudrois à un homme seul; car resprendre le privilege de cette liberté et privauté, à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence; ouy, et de celuy là ie requerrois surtout la fidelité du silence.

Un roy n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de

<sup>1</sup> Qui voulût être ce qu'il est, et rien de plus. MARTIAL. epigr. 47, l. 10, v. 12.

l'ennemy, pour sa gloire ; si, pour son profit et amendement, il ne peult souffrir la liberté des paroles d'un amy, qui n'ont aultre effort que de luy pincer l'ouïe, le reste de leur effect estant en sa main. Or, il n'est aucune condition d'hommes qui ayt si grand besoing, que ceulx là, de vrays et libres advertissements : ils soubstiennent une vie publique, et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se treuvent, sans le sentir, engagez en la haine et detestation de leurs peuples, pour des occasions souvent qu'ils eussent peu eviter, à nul interest <sup>1</sup> de leurs plaisirs mesme, qui les en eust advisez et redressez à temps. Communement leurs favoris regardent à soy, plus qu'au maistre : et il leur va de bon <sup>2</sup> ; d'autant qu'à la verité la pluspart des offices de la vraye amitié sont, envers le souverain, en un rude et perilleux essay ; de maniere qu'il y faict besoin, non

<sup>1</sup> *Sans détrimement de.*—E. J.

<sup>2</sup> *Et cela leur réussit.*—E. J.

seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encores de courage.

Enfin, toute cette fricassée que ie barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil : mais quant à la santé corporelle, personne n'en peut fournir d'expérience plus utile que moy, qui la presente pure, nullement corrompue et alterée par art et par opinion<sup>1</sup>. L'expérience est proprement sur son fumier au subiect de la médecine, où la raison luy quite toute la place : Tibere disoit, que<sup>2</sup> quiconque avoit vescu vingt ans, se devoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir

<sup>1</sup> *Et par opinion.*—E. J.

<sup>2</sup> Montaigne semble avoir eu dans l'esprit ce passage où Tacite, parlant de Tibère, dit : « *Solitusque eludere medicorum artes, atque eos qui, post tricesimum ætatis annum, ad internoscenda corpori suo utilia vel noxia, alieni consilii indigerent.* » *Annal.* 6, 46.—C.—C'est ce que disent aussi Suétone, *Vie de Tibère*, § 68, et Plutarque, traité *des Règles de la santé.*—E. J.

conduire sans medecine : et le pouvoit avoir apprins de Socrates<sup>1</sup>, lequel, conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tresprincipal estude, l'estude de leur santé, adioustoit qu'il estoit malaysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernast mieulx que tout medecin ce qui luy estoit bon ou mauvais. Si<sup>2</sup> fait la medecine profession d'avoir tousiours l'experiance pour touché de son operation : ainsi Platon<sup>3</sup> avoit raison de dire, que pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celui qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veult guarir, et par tous les accidents et circonstances de quoy il doibt iuger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement ie m'en fierois à celuy là : car les aultres nous guident, comme celuy qui peint les mers,

<sup>1</sup> Dans XÉNOPHON, *Choses mémorables*, l. 4, c. 7, § 9.—C.

<sup>2</sup> Ainsi la médecine fait profession.—E. J.

<sup>3</sup> *De Republ.* l. 3.—C.



les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict promener le modelé d'une navire en toute seureté; iectez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maulx, que faict un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu; Tel poil, telle haulteur, telle aureille: mais presentez le luy, il ne le cognoist pas pourtant. Pour Dieu! que la medecine me fasse un iour quelque bon et perceptible secours, veoir comme ie crieray de bonne foy

*Tandem efficaci do manus scientiæ* !

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé, et l'ame en santé, nous promettent beaucoup : mais aussi n'en est point qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et, en nostre temps, ceulx qui font profession de ces arts, entre nous, en montrent moins les effects que tous aultres hommes : on peult dire d'eulx, pour le plus,

<sup>1</sup> Je reconnois un art dont je vois enfin les effets.  
HOR. epod. lib. od. 17, v. 1.

qu'ils vendent les drogues medicinales; mais qu'ils soient medecins, cela ne peult on dire. J'ay assez vescu pour mettre en compte l'usage qui m'a conduit si loing : pour qui en vouldra gouster ; i'en ay faict l'essay, son eschanson. En voicy quelques articles, comme la souvenance me les fournira : ie n'ay point de façon qui ne soit allee variant selon les accidents, mais i'enregistre celles que i'ay plus souvent veu en train, qui ont eu plus de possession en moy iusqu'asteure.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent, et mesme bruvage; ie n'y adiouste du tout rien, que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier mon estat accoustumé. Je veois que la maladie m'en desloge d'un costé; si ie crois les medecins, ils m'en destourneront de l'aultre : et, par fortune, et par art, me voylà hors de ma route. Je ne crois rien plus certainement que cecy : Que ie ne sçauois estre offensé par l'usage

des choses que i'ay si long temps accoustumees. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist : elle peut tout en cela ; c'est lé bruvage de Circé qui diversifie nostre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blece si apparemment : et nos bateliers et nos paisans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un matelas ; comme un Italien sur la plume, et un François sans rideau et sans feu. L'estomach d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger ; ny le nostre, à boire à la Souysse. Un Allemand me fait plaisir, à Auguste<sup>1</sup>, de combattre l'incommodité de nos foyers, par ce mesme argument de quoy nous nous servons ordinairement à condamner leurs poësles : car, à la verité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matiere reschauffee, de

<sup>1</sup> C'est-à-dire, à *Augsbourg*, riche et puissante ville, dont le nom latin est *AUGUSTA Vendelicorum*.

quoy ils sont composez , enteste la pluspart de ceulx qui n'y sont pas experimentez ; moy , non ; mais , au demourant , estant eette chaleur eguale , constante et universelle , sans lueur , sans fumee , sans le vent que l'ouverture de nos cheminees nous apporte elle a bien , par ailleurs , de quoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture romaine ? car on dict qu'anciennement le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles ; d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis , par les tuyaux pratiquez dans l'espez du mur , lesquels alloient embrassant les lieux qui en debvoient estre echauffez : ce que i'ay veu clairement signifié , ie ne sçais où , en Senneque <sup>1</sup>. Cettuy cy , m'oyant louer les commoditez et beautez de sa ville , qui le merite certes , commença à mé plaindre de quoy i'avois à m'en esloingner : et des premiers

<sup>1</sup> *Quædam nostrâ demùm prodisse memoriâ scimus ut... impressos parietibus tubos per quos circumfundetur calor, qui ima simul et summa foveret æqualiter.* Epist. 90, p. 409, 410. *Edit. cum not. varior.*—C.

inconveniens qu'il m'allegua , ce feust la poisauteur de teste que m'apporterøient les cheminees ailleurs. Il avoit ouï faire cette plainte à quelqu'un , et nous l'attachoit , estant privé , par l'usage , de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit ; si disoit Evenus <sup>1</sup> , que le meilleur condiment <sup>2</sup> de la vie estoit le feu : ie prends plustost toute aultre façon d'eschapper au froid.

Nous craignons les vins au bas ; en Portugal , cette fumee est en delices , et est le bruvage des princes. En somme , chasque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneues , mais farouches et miraculeuses , à quelque aultre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez , qui ne croid les hommes s'ils ne sont en livre , ny la verité , si elle n'est d'aage competent ? nous mettons en dignité nos bestises , quand nous les mettons en moule :

<sup>1</sup> PLUTARQUE, dans ses *Questions platoniques*.—C.

<sup>2</sup> *Assaisonnement , ragoût*.—E. J.

il y a bien pour luy aultre poids , de dire : « ie l'ay leu : » que si vous dites : « ie l'ay ouï dire. » Mais moy , qui ne mescrois non plus la bouche , que la main des hommes ; et qui sçais qu'on escript autant indiscretement qu'on parle ; et qui estime ce siecle , comme un aultre passé , i'allegue aussi volontiers un mien amy , que Aulugelle et que Macrobe ; et ce que i'ay veu , que ce qu'ils ont escript : et , comme ils tiennent , de la vertu , qu'elle n'est pas plus grande , pour estre plus longue ; i'estime de mesme de la verité , que pour estre plus vieille , elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise , qui nous faict courir aprez les exemples estrangiers et scholastiques : leur fertilité est pareille , à cette heure , à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est ce pas Que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation , que la verité du discours ? comme si c'estoit plus , d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves , que de ce qui se veoid en nostre village ; ou bien , certes , Que nous n'avons pas l'esprit d'esplucher et faire valoir ce qui se passe



devant nous , et le iuger assez vivvement , pour le tirer en exemple : car si nous disons que l'auctorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage , nous le disons hors de propos ; d'autant qu'à mon advis , des plus ordinaires choses et plus communes et cogneues , si nous sçavions trouver leur iour , se peuvent former les plus grands miracles de nature , et les plus merveilleux exemples , notamment sur le subiect des actions humaines.

Or , sur mon subiect , laissant les exemples que ie sçais par les livres , et ce que dict Aristote <sup>1</sup> d'Andron argien , qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Libye ; un gentilhomme , qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges , disoit , où j'estois , qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne , en plein esté , sans boire. Il se porte vigoreusement pour son aage , et n'a rien

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE , dans la *Vie de Pyrrhon*, l. 4, segm. 81. On peut voir les propres paroles d'Aristote , dans les observations de Ménage sur cet endroit de Diogène Laërce , p. 434.—C.

d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a il dict, sans boire. Il sent de l'alteration; mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit ayseement de soy mesme; et boit plus par caprice, que pour le besoing ou pour le plaisir. En voicy d'un aultre : Il n'y a pas long temps que ie rencontray l'un des plus sçavants hommes de France, entre ceulx de non mediocre fortune, estudiant au coing d'une salle qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy, un tabut<sup>1</sup> de ses valets, plein de licence. Il me dict, et Seneque<sup>2</sup> quasi autant de soy, qu'il faisoit son proufit de ce tintamarre; comme si, battu de ce bruit, il se ramenast et resserast plus en soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensees au dedans : estant escholier à Padoue, il eut son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la

<sup>1</sup> *Un vacarme ou tracas.*—C.

<sup>2</sup> Dans sa lettre 56.—C.

place, qu'il se forma non seulement au mépris, mais à l'usage du bruit, pour le service de ses études. Socrates répondit à Alcibiades s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tintamarre de la teste de sa femme <sup>1</sup>, « Comme ceulx qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des roues à puiser l'eau. » Je suis bien au contraire ; i'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor : quand il est empesché à par soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Seneque <sup>2</sup>, en sa ieunesse, ayant mordu chauldement à l'exemple de Sextius, de ne manger chose qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avecques plaisir, comme il dict ; et <sup>3</sup> s'en laissa, seulement pour n'estre souspeçonné d'emprunter cette regle d'aucunes religions nouvelles qui la semoyent : il print, quand et quand, des preceptes d'Attalus, de ne se coucher plus sur des lourdiers <sup>4</sup> qui enfon-

<sup>1</sup> DIOG. LAERCE, *Vie de Socrate*, l. 2, segm. 6.—C.

<sup>2</sup> Epist. 108.—C.

<sup>3</sup> *Et s'en desporta*, édit. de 1595.—C.

<sup>4</sup> *Sur des couvertures ou matelas qui foncent ou s'enfoncent.*—E. J.

drent; et employa iusqu'à la vieillesse ceulx qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à mollesse. Regardez la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne; les Scythes et les Indes n'ont rien plus esloigné de ma force et de ma forme. Je sçais avoir retiré de l'aulmosne, des enfants, pour m'en servir, qui bientost aprez m'ont quité et ma cuisine et leur livree, seulement pour se rendre à leur premiere vie : et en trouvay un, amassant depuis des moules, emmy la voierie, pour son disner, que par priere, ny par menace, ie ne sçeus distraire de la saveur et douceur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez, comme les riches, et, dict on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peult duire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages<sup>1</sup>, nous fault il planter

<sup>1</sup> *Pythagore*, dans STOBÉE, serm. 29. Voici comment la maxime est rapportée par Plutarque, qui

à la meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre : j'ay des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agreables que d'autres ; mais avecques bien peu d'effort, ie m'en destourne, et me coule ayseement à la façon contraire. Un ieune homme doit troubler ses regles, pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronir ; et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline ;

Ad primum lapidem vectari cum placet, hora  
Sumitur ex libro, si prurit frictus ocelli  
Angulus, inspectâ genesi, collyria quærit<sup>1</sup> :

l'attribue aux pythagoriciens: « Choisi la voye qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante. » *De l'exil*, de la traduction d'Amyot.

— C.

<sup>1</sup> Veut-il se faire porter à un mille, l'heure du dé-

x.

il se reiectera souvent aux excez mesme, s'il m'en croit : aultrement, la moindre desbauche le ruyne; il serend incommode et desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere; et elle est particuliere, si elle n'est ployable et souple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on veoid faire à ses compaignons. Que telles gents gardent leur cuisine : partout ailleurs, il est indecent; mais à un homme de guerre, il est vicieux et insupportable; lequel, comme disoit Philopœmen<sup>1</sup>, se doibt accoustumer à toute diversité et inegalité de vie.

Quoyque i'aye esté dressé, autant qu'on a peu, à la liberté et à l'indifference, si est ce que, par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arresté sur certaines formes (mon

part est. prise dans son livre d'astrologie; l'œil lui démange-t-il pour se l'être frotté, point de remède avant d'avoir consulté son horoscope. Juv. sat. 6, v. 576.

<sup>1</sup> Ou plutôt, comme on disoit à Philopœmen. Voyez



age est hors d'institution, et n'a desormais de quoy regarder ailleurs qu'à se maintenir), la-coustume a desjà, sans y penser, imprimé si bien en moy son caractere en certaines choses, que i'appelle excez, de m'en despartir : et, sans m'essayer, ne puis ny dormir sur iour, ny faire collation entre les repas, ny desieusner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois bonnes heures aprez le souper ; ny faire des enfants, qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abbruver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nue teste long temps, ny me faire tondre aprez disner ; et me passerois autant malaysement de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nappe : mais, à l'allemande, sans serviette blanche, tresincommodement ; ie les souille plus qu'eulx et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cuillier et de fourchette. Je plains qu'on sa vie dans PLUTARQUE, de la traduction d'Amyot.

n'aye suyvi un train que i'ay veu commencer, à l'exemple des roys : qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat, Marius <sup>1</sup>, que, vieillissant, il devint delicat en son boire, et ne le prenoit qu'en une sienne couppe particuliere : moi ie me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, et ne bois pas volontiers en verre commun; non plus que d'une main commune : tout metal m'y desplait au prix d'une matiere claire et transparente : que mes yeulx y tastent aussi, selon leur capacité. Je doibs plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi, d'aulture part, apporté les siennes : comme, De ne soubstenir plus deux pleins repas en un iour, sans surcharger mon estomach; ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, assiecher ma bouche, estonner mon appetit : De m'offenser d'un long serein; car, depuis quelques annees, aux courvees de la guerre,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Comment il faut réformer la colère*, c. 13.—G.

quand toute la nuict y court, comme il advient communement, aprez cinq ou six heures l'estomach me commence à troubler, avecques vehemente douleur de teste; et n'arrive point au iour sans vomir. Comme les aultres s'en vont desieuner, ie m'en vois dormir; et, au partir de là, aussi gay qu'au paravant. J'avois tousiours apprins que le serein ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict : mais, hantant ces annees passees familiarement, et long temps, un seigneur imbu de cette creance, Que le serein est plus aspre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soigneusement, et mesprise celui de la nuict; il a cuïdé m'imprimer, non tant son discours <sup>1</sup>, que son sentiment. Quoy! que le doubte mesme, et l'inquisition <sup>2</sup>, frappe nostre imagination, et nous change! Ceulx qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruyne sur eulx; et plains plusieurs gentilshommes, qui, par la sottise

<sup>1</sup> *Non pas sans raison.*—E. J.

<sup>2</sup> *La recherche.*—E. J.

de leurs medecins, se sont mis en chartre tous ièunes et entiers : encores vouldroit il mieulx souffrir un rheume, que de perdre pour iamais, par desaccoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fâcheuse science, qui nous descrie <sup>1</sup> les plus douces heures du iour ! Estendons nostre possession iusques aux derniers moyens : le plus souvent on s'y durcit, en s'opiniastrant, et corrige lon sa complexion, comme fait Cesar le haut mal <sup>2</sup>, à force de le mespriser et corrompre. On se doibt addonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir ; si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile. Et les roys et les philosophes fientent, et les dames aussi : les vies publicques se doibvent à la cerimonie ; la mienne, obscure et privee, iouït de toute

<sup>1</sup> *Nous inspire du mépris, du dégoût pour les plus douces heures du jour, ce qui fait le plus grand agrément de la vie.*—C.

<sup>2</sup> *Voyez sa vie dans Plutarque, version d'Amyot.*  
— C.

dispense naturelle ; soldat et gascon, sont qualitez aussi subiectes à l'indiscretion : par quoy, ie diray cecy de cette action, Qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures prescriptes et nocturnes, et s'y forcer par coustume et assubiection, comme i'ay faict ; mais non s'assubiection, comme i'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu et de siege pour ce service, et le rendre empeschant par longueur et mollesse : toutesfois aux plus sales offices, est il pas aucunement excusable de requerir plus de soing et de netteté : *Naturâ , homo mundum et elegans animal est* '. De toutes les actions naturelles, c'est celle que ie souffre plus mal volontiers m'estre interrompue. I'ay veu beaucoup de gents de guerre incommodez du deresglement de leur ventre : tandis que le mien et moy ne nous faillons iamais au point de nostre assignation, qui est au sault du lict, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

' L'homme est, de sa nature, un animal propre et délicat. SENECA. epist. 92.

Je ne iuge doncques poinct, comme ie disois, où les malades se puissent mettre mieulx en seureté, qu'en se tenant coy dans le train de vie où ils se sont eslevez et nourris : le changement, quel qu'il soit, estonne et blece. Allez croire que les chastaignes nuisent à un Perigourdin ou à un Lucquois, et le laict et le fromage aux gents de la montaigne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante dix ans ; enfermez dans une estuve un homme de marine ; deffendez le promener a un laquay basque : ils les privent de mouvement, et enfin d'air et de lumiere.

An vivere tanti est ?

Cogimur à suetis animum suspendere rebus,  
Atque, ut vivamus, vivere desinimus.

.....  
Hos superesse reor quibus et spirabilis aer,  
Et lux quâ regimur, redditur ipsa gravis <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La vie est elle d'un si grand prix.... On nous oblige à nous priver des choses auxquelles nous



S'ils ne font aultre bien , ils font au moins cecy , qu'ils preparent de bonne heure les patients à la mort , leur sappant peu à peu et retrenchant l'usage de la vie. Et sain et malade , ie me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande auctorité à mes desirs et propensions : ie n'aime point à guarir le mal par le mal ; ie hais les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subiect à la cholique , et subiect à *m'abstenir* du plaisir de manger *des huistres* ; ce sont deux maulx pour un : le mal nous pince d'un costé ; la regle , de l'aultre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter , hazardons nous plustost à la suite

sommes accoutumés , et , pour prolonger notre vie , nous cessons de vivre. En effet , mettrai-je au nombre des vivants ceux à qui l'on rend incommode l'air qu'ils respirent et la lumière qui les éclaire ? CORN. GALL. eleg. I, v. 155... 247.—Le premier vers n'est point tiré de cette élégie de Cornélius Gallus ; je le crois de Montaigne , ou de La Boétie : mais il importe peu d'en connoître l'auteur.—N.

du plaisir. Le monde faict au rebours, et ne pense rien utile, qui ne soit penible; la facilité luy est suspecte. Mon appetit, en plusieurs choses, s'est assez heureusement accommodé par soy mesme, et rengé à la santé de mon estomach; l'acrimonie et la pointe des saulses m'agreerent estant ieune; mon estomach s'en ennuyant depuis, le goust l'a incontinent suyvi: le vin nuit aux malades; c'est la première chose de quoy ma bouche se desgoute, et d'un desgoust invincible. Quoy que ie receoive desagreablement, me nuit; et rien ne me nuit, que ie face avecques faim et alaigresse. Je n'ay iamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plaisante: et si ay faict ceder à mon plaisir, bien largement, toute conclusion medicinale: et me suis, ieune,

Quem circumcursans huc atque huc sæpè Cupido  
Fulgebat crocinâ splendidus in tunica<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Lorsque l'Amour, couvert d'une robe éclatante, voltigeoit sans cesse autour de moi. CATULL. *carm.* 66, v. 133.

presté, autant licencieusement et inconsidérément qu'aultre, au desir qui me tenoit saisi;

Et militavi non sine gloriâ <sup>1</sup> ;

plus toutes fois en continuation et en duree, qu'en saillie :

Sex me vix memini sustinuisse vices <sup>2</sup> .

Il y a du malheur, certes, et du miracle, à confesser en quelle foiblesse d'ans <sup>3</sup> ie me rencontraï premièrement en sa subiection. Ce feut bien rencontré; car ce feut long temps avant l'aage de chois et de cognoissance : il ne me souvient point de moy de si loing; et peult on marier ma fortune à celle de Quartilla <sup>4</sup>, qui n'avait point memoire de son fillage :

<sup>1</sup> Et je me suis acquis quelque gloire dans ce genre de combat. HOR. od. 26, l. 3, v. 3.

<sup>2</sup> Je me souviens d'avoir au plus remporté six victoires. OVID. Amor. eleg. 7, l. 3, v. 26.

<sup>3</sup> En quel âge tendre.—E. J.

<sup>4</sup> Qui dit dans Pétrone, *Junonem meam iratam*

Inde tragus celeresque pili, mirandaque matri  
Barba meæ<sup>1</sup>.

Les medecins ployent, ordinairement avecques utilité, leurs regles à la violence des envies aspres qui surviennent aux malades : ce grand desir ne se peult imaginer si estrangier et vicieux, que nature ne s'y applique. Et puis, combien est ce de contenter la fantasie ? A mon opinion, cette piece là importe de tout ; au moins, au de là de toute aultre. Les plus griefs et ordinaires maulx sont ceulx que la fantasie nous charge : ce mot espaignol me plaist à plusieurs visages, *defienda me Dios de my.*<sup>2</sup> Je plains, estant malade, de quoy ie n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir ; à peine m'en

*habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse,*  
p. 17, édit. Patiss. an. 1587.—C. 25, p. 84, ed. Burm.  
1709 ; — et p. 69, edit. cum notis varior. Amstel.  
anno 1669.—C.

<sup>1</sup> Aussi eus-je bientôt du poil sous l'aisselle, et ma barbe naissante étonna ma mère. MARTIAL. epig.  
22, l. 11, v. 7.

<sup>2</sup> Que Dieu me défende de moi-même.

destourneroit la medecine : autant en fois ie sain; ie ne veois gueres plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affaibly iusques au souhaiter.

L'art de medecine n'est pas si resolu<sup>1</sup>, que nous soyons sans auctorité, quoy que nous facions : elle change selon les climats, et selon les lunes; selon Fernel, et selon l'Escal<sup>2</sup>. Si vostre medecin ne treuve bon que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande; ne vous chaille, ie vous en trouveray un aultre qui ne sera pas de son advis: la diversité des arguments et opinions medicinales embrasse toute sorte de formes. Je veis un miserable malade crever et se passer d'alteration, pour se guarir; et estre moqué depuis par un aultre medecin, condamnant ce conseil comme nuisible : Avoit il pas bien employé sa peine? Il est mort freschement<sup>3</sup>, de la pierre, un homme de ce

<sup>1</sup> *Si nettement fondée sur des principes précis et déterminés, etc.—C.*

<sup>2</sup> *Deux célèbres médecins de ce temps-là.—E. J.*

<sup>3</sup> *Récemment, de fraîche date.—E. J.*

mestier, qui s'estoit servy d'estreme abstinence à combattre son mal : ses compaignons disent, qu'au rebours, ce ieusne l'avoit asseiché, et luy avoit cuict le sable dans les roignons. J'ay apperceu qu'aux bleceures et aux maladies, le parler m'esmeut et me nuit, autant que desordre que ie face. La voix me couste et me lasse; car ie l'ay haulte et eforcee : si que, quand ie suis venu à entretenir l'aureille des grands, d'affaires de poids, ie les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir : Quelqu'un <sup>1</sup>, en certaine eschole grecque, parlait hault, comme moy : le maistre des ceremonies luy manda qu'il parlast plus bas : « Qu'il m'envoye, fait il, le ton auquel il veult que ie parle. » L'autre luy repliqua, « Qu'il prinst son ton des aureilles de celuy à qui il parloit. » C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende : « Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur <sup>2</sup> : » car, si c'est à

<sup>1</sup> C'étoit *Carnéade*. Voyez sa vie dans *DIOGÈNE LAERCE*, l. 4, segm. 63.—C.

<sup>2</sup> *Pourvu qu'on l'entende en ce sens, parlez selon*



dire, « Suffise vous qu'il vous oye; ou, reglez vous par luy, » ie ne treuve pas que ce feust raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens; c'est à moy à le conduire pour me représenter : il y a voix pour instruire, voix pour flater, ou pour tanser; ie veux que ma voix, non seulement arrive à luy, mais, à l'aventure, qu'elle le frappe, et qu'elle le perce. Quand ie mastine mon laquay, d'un ton aigre et poignant, il seroit bon qu'il veinst à me dire : « Mon maistre, parlez plus doux, ie vous oys bien. » *Est quædam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate* <sup>1</sup>. La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute : cettuy cy se doibt preparer à la recevoir, selon le bransle qu'elle prend : comme entre ceulx qui iouent à la paulme, celuy qui soubstient sa desmarche <sup>2</sup>, et s'appreste selon qu'il veoid

*ce que vous avez à traiter avec votre auditeur. — C.*

<sup>1</sup> Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue que par sa propriété. QUINTIL. *Instit. orat. c. 3.*

<sup>2</sup> *Se recule, se retire en arrière. — C.*

remuer celui qui luy iecte le coup, et selon la forme du coup.

L'expérience m'a encores appris cecy, Que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux; elles ont leur fortune limitée de leur naissance, et leurs iours: qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les alonge et multiplie; et les harcelle, au lieu de les appaiser. Je suis de l'avis de Crantor, « Qu'il ne fault ny obstincement s'opposer aux maux, et à l'estourdie, ny leur succomber de mollesse; mais qu'il leur fault ceder naturellement, selon leur condition et la nostre. » On doit donner passage aux maladies: et ie treuve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire; et en ay perdu, de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence, sans ayde et sans art, et contre ses regles. Laissons faire un peu à nature: elle entend mieulx ses affaires que nous. « Mais, un tel en mourut. »

Si ferez vous; sinon de ce mal là, d'un aultre : et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur cul? L'exemple est un mirouer vague, universel, et à tous sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez la; c'est tousiours autant de bien present : ie ne m'arresteray ny au nom, ny à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante; le plaisir est des principales especes du proufit. J'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, des fluxions goutteuses, relaxation, battements de cœur, migraines et aultres accidents, que j'ay perdus, quand ie m'estois à demy formé à les nourrir : on les coniuere mieulx par courtoisie que par braverie. Il fault souffrir doucement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « *Enfant, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, et tais toy.* » C'est iniustice, de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui

peult advenir à chascun : *Indignare, si quid in te iniquè propriè constitutum est* <sup>1</sup>. Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en ieunesse :

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas ?

n'est ce pas folie ? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes de longues annees ; comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes et les vents. Platon <sup>3</sup> ne croit pas qu'Æsculape se meist en peine de prouvoir, par regimes, à faire durer la vie en un corps gasté et imbecille, inutile à son pays, inutile à sa vacation et à produire des enfants sains et robustes ; et ne treuve pas ce soing convenable à la iustice et prudence divine, qui doibt

<sup>1</sup> Plains-toi, si l'on a établi pour toi seul une loi rigoureuse. SENECA. epist. 91.

<sup>2</sup> Insensé ! à quoi bon ces vœux puérils, qui ne sauroient être accomplis ? OVID. *Trist. eleg.* 8, l. 3, v. 11.

<sup>3</sup> *De Republ.* l. 3.—C.

conduire toutes choses à utilité. Mon bon homme, c'est fait : on ne vous sçauroit redresser ; on vous plastrera pour le plus, et estansonnera un peu, et alongera on de quelque heure vostre misere :

Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,  
 Diversis contrà nititur obicibus ;  
 Donec certa dies, omni compage soluta,  
 Ipsum cum rebus subruat auxilium <sup>1</sup>.

Il fault apprendre à souffrir ce qu'on ne peult éviter : nostre vie est composée, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux et aspres, aigus et plats, mols et graves : le musicien qui n'en aimeroit que les uns, que voudroit il dire ? il fault qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler ; et nous aussi, les biens et les maux, qui sont consubstanciels à nostre vie : nostre estre ne peult, sans ce mes-

<sup>1</sup> Ainsi celui qui veut soutenir un bâtiment, l'étaie dans les endroits où il menace ruine ; mais enfin toute la charpente se désunit ; et les étais tombent avec l'édifice. CORN. GALL. eleg. 1, v. 171.

lange; et y est l'une bande non moins nécessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la nécessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctesiphon <sup>1</sup>, qui entreprenoit de faire à coups de pied avecques sa mule.

Je consulte peu des alterations que ie sens; car ces gents icy sont avantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde : ils vous gourmandent les oreilles de leurs prognostiques; et, me surprenant aultresfois affoibly du mal, m'ont iniurieusement traicté de leurs dogmes et trongne magistrale, me menaçant, tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Je n'en estois abbattu, ny deslogé de ma place; mais i'en estois heurté et pulsé : si mon iugement n'en estoit ny changé, ny troublé, au moins il en estoit empesché; c'est tousiours agitation et combat. Or, ie traicte mon imagination le plus doucement que ie puis, et la deschargerois, si ie pouvois, de toute peine et con-

<sup>1</sup> Certain escrimeur, de qui Plutarque a rapporté ce fait dans le traité, *Comment il fault refrainer la cholere*, version d'Amyot.—C.

testation ; il la fault secourir et flater ; et piper <sup>1</sup>, qui peult : mon esprit est propre à cet office ; il n'a point faulte d'apparences partout ; s'il persuadoit, comme il presche , il me secourroit heureusement. Vous en plaist il un exemple ? Il dict « Que c'est pour mon  
 « mieulx que i'ay la gravelle : que les basti-  
 « ments de mon aage ont naturellement à  
 « souffrir quelque gouttiere ; il est temps  
 « qu'ils commencent à se lascher et des-  
 « mentir : C'est une commune necessité ; et  
 « n'eust on pas fait pour moy un nouveau  
 « miracle : Je paye, par là, le loyer deu à la  
 « vieillesse, et ne sçauois en avoir meilleur  
 « compte : Que la compagnie me doibt con-  
 « soler, estant tumbé en l'accident le plus  
 « ordinaire des hommes de mon temps : I'en  
 « veois partout d'affligez de mesme nature  
 « de mal ; et m'en est la société honorable,  
 « d'autant qu'il se prend plus volontiers aux  
 « grands ; son essence a de la noblesse et de  
 « la dignité : Que des hommes qui en sont  
 « frappez, il en est peu de quites à meilleure

<sup>1</sup> *Et tromper, pour qui le peut.—E. J.*



« raison, et si il leur couste la peine d'un  
 « fascheux regime, et la prinse ennuyeuse et  
 « quotidienne des drogues medicinales : là  
 « où, ie le doibs purement à ma bonne for-  
 « tune ; car quelques bouillons communs de  
 « l'eryngium <sup>1</sup> et herbe du turc, que deux ou  
 « trois fois i'ay avallez, en faveur des dames  
 « qui, plus gracieusement que mon mal n'est  
 « aigre, m'en offroient la moitié du leur,  
 « m'ont semblé egualement faciles à prendre,  
 « et inutiles en operations : ils ont à payer  
 « mille vœux à Æsculape, et autant d'escus  
 « à leur medecin, de la profluvion <sup>2</sup> de sable  
 « aysee et abondante, que ie receois souvent  
 « par le benefice de nature : la decence mesme  
 « de ma contenance en compagnie ordinaire  
 « n'en est pas troublée ; et porte mon eau dix  
 « heures, et aussi long temps qu'un sain : La  
 « crainte de ce mal, faict il, t'effrayoit aul-

<sup>1</sup> *Panicaut, ou chardon roland* : sa racine est apéritive.—E. J.

<sup>2</sup> *Pour un écoulement de sable aisé et abondant, etc. Profluvion est proprement latin, profluvium sanguinis, flux de sang.*—C.

« tresfois, quand il t'estoit incogneu; les cris  
 « et le desespoir de ceulx qui l'aigrissent par  
 « leur impertience, t'en engendroient l'hor-  
 « reur. C'est un mal qui te bat les membres  
 « par les quels tu as le plus failly : Tu es  
 « homme de conscience,

Quæ venit indignè pœna, dolenda venit <sup>1</sup> :

« regarde ce chastiment; il est bien doux  
 « au prix d'autres, et d'une faveur pater-  
 « nelle : Regarde sa tardiveté; il n'incom-  
 « mode et occupe que la saison de ta vie  
 « qui, ainsi comme ainsin <sup>2</sup>, est meshuy  
 « perdue et sterile, ayant faict place à la  
 « licence et plaisirs de ta ieunesse, comme  
 « par composition. La crainte et pitié que  
 « le peuple a de ce mal, te sert de matière  
 « de gloire; qualité de la quelle, si tu as  
 « le iugement purgé, et en as guary ton dis-  
 « cours <sup>3</sup>, tes amis pourtant en recognois-

<sup>1</sup> Le mal qu'on n'a pas mérité est le seul dont on ait droit de se plaindre. OVID. epist. 5, v. 8.

<sup>2</sup> Qui, d'une manière ou d'une autre, etc.—E. J.

<sup>3</sup> Ta raison.—E. J.

« sent encores quelque teincture en ta com-  
« plexion : Il y a plaisir à ouïr dire de soy,  
« voylà bien de la force, voilà bien de la  
« patience : on te veoid suer d'ahan, paslir,  
« rougir, trembler, vomir iusques au sang,  
« souffrir des contractions et convulsions  
« estranges, desgoutter par fois de grosses  
« larmes des yeulx, rendre les urines espes-  
« ses, noires et effroyables, ou les avoir  
« arrestees par quelque pierre espineuse et  
« herissee qui te point et cscorche cruelle-  
« ment le col de la verge; entretenant ce  
« pendant les assistants, d'une contenance  
« commune; bouffonnant <sup>1</sup> à pauses avecques  
« tes gents; tenant ta partie en un discours  
« tendu; excusant de parole ta douleur, et  
« rabbattant de ta souffrance. Te souvient il  
« de ces gents du temps passé, qui recher-  
« choient les maulx avecques si grand'faim,  
« pour tenir leur vertu en halcine et en  
« exercice? mets le cas que nature te porte  
« et te poulse à cette glorieuse eschole, en la  
« quelle tu ne feusses iamais entré de ton

<sup>1</sup> *Plaisantant, riant de temps en temps.*—E. J.

« gré. Si tu me dis, que c'est un mal dange-  
« reux et mortel : quels aultres ne le sont ?  
« car c'est une piperie medicinale, d'en ex-  
« cepter aulcuns qu'ils disent n'aller point  
« de droict fil à la mort : qu'importe, s'ils  
« y vont par accident, ou s'ils glissent et  
« gauchissent ayseement vers la voye qui  
« nous y mene? Mais tu ne meurs pas de  
« ce que tu es malade : tu meurs de ce que tu  
« es vivant : la mort te tue bien, sans le se-  
« cours de la maladie; et à d'aulcuns les ma-  
« ladies ont esloigné la mort, qui ont plus  
« vescu de ce qu'il leur sembloit s'en aller  
« mourants : Ioinct qu'il est, comme des  
« playes, aussi des maladies, medicinales et  
« salutaires. La cholique est souvent non  
« moins vivace que vous : il se veoid des  
« hommes ausquels elle a continué depuis  
« leur enfance iusques à leur extreme vieil-  
« lesse; et s'ils ne luy eussent failly de com-  
« paignie; elle estoit pour les assister plus  
« outre : vous la tuez plus souvent qu'elle  
« ne vous tue : Et quand elle te presenteroit  
« l'image de la mort voisine, seroit ce pas  
« un bon office, à un homme de tel aage,

« de le ramener aux cogitations de sa fin ?  
« Et qui pis est, tu n'as plus pour quoy  
« guarir : Ainsi comme ainsin, au premier  
« iour la commune nécessité t'appelle. Con-  
« sidere combien, artificiellement et douce-  
« ment, elle te desgoute de la vie et des-  
« prend du monde ; non te forceant, d'une  
« subiection tyrannique, comme tant d'aul-  
« tres maulx que tu veois aux vieillards ;  
« qui les tiennent continuellement entravez,  
« et sans relasche, de foiblesse et de dou-  
« leurs ; mais par advertissements, et ins-  
« tructions reprises à intervalles ; entre-  
« meslant des longues pauses de repos, comme  
« pour te donner moyen de mediter et re-  
« peter sa leçon à ton ayse. Pour te donner  
« moyen de iuger sainement, et prendre  
« party en homme de cœur, elle te presente  
« l'estat de ta condition entière, et en bien  
« et en mal ; et, en mesme iour, une vie tres  
« alaire tantost, tantost insupportable. Si  
« tu n'accolles la mort, au moins tu luy  
« touches en paulme <sup>1</sup>, une fois le mois :

<sup>1</sup> *Dans la paume de la main.*—E. J.

« par où tu as de plus à esperer qu'elle t'at-  
 « trappera un iour sans menace ; et que, es-  
 « tant si souvent conduit iusques au port ,  
 « te fiant d'estre encores aux termes accous-  
 « tumez , on t'aura, et ta fiance, passé l'eau  
 « un matin inopinément. On n'a point à  
 « se plaindre des maladies qui partagent  
 « loyalement le temps avecques la santé. »

Je suis obligé à la fortune, de quoy elle m'assault <sup>1</sup> si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne, et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue : ie sçais à peu prez meshuy en quoy i'en doibs estre quite. A faulte de memoire naturelle, i'en forge de papier : et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, ie l'escris ; d'où il advient que asture, estant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque estonnement me menace, feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles sibyllines, ie ne faulx plus de trouver où me consoler de quelque prognostique favorable, en mon experience passee. Me sert aussi

<sup>1</sup> *M'assaille.*—E. J.

l'accoustumance à mieulx esperer pour l'advenir : car la conduite de ce vuidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce train, et n'en adviendra aultre pire accident que celuy que ie sens. En oultre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soubdaine : quand elle m'assault mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps; mais, naturellement, elle a des excez vigoureux et gaillards; elle me secoue à oultrance, pour un iour ou deux. Mes reins ont duré un aage sans alteration; il y en a tantost un aultre qu'ils ont changé d'estat : les maulx ont leur periode comme les biens; à l'aventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach; sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere crue à mes reins : pourquoy ne pourra estre, à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si bien qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme; et nature s'acheminer à prendre quelque aultre voye de purgation? Les ans m'ont evidemment faict



tarir aucuns rheumes; pourquoy non ces excrements qui fournissent de matière à la grave? Mais est il rien doux, au prix de cette soubdaine mutation, quand, d'une douleur extreme, ie viens, par le vuidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soubdaines et plus aspres choliques? Y a il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement? De combien la santé me semble plus belle aprez la maladie, si voisine et si contiguë que ie les puis recognoistre, en presence l'une de l'autre, en leur plus hault appareil; où elles se mettent, à l'envy, comme pour se faire teste et contrecarre <sup>1</sup>! Tout ainsi que les stoïciens disent <sup>2</sup> que les vices sont utilement introduicts pour donner prix et faire espaule à la vertu : nous pouvons

<sup>1</sup> *Opposition.*—C.

<sup>2</sup> Ce sentiment est expressément combattu par Plutarque dans le traité *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. 10 et suiv.—C.

dire, avecques meilleure raison, et coniecture moins hardie, que nature nous a presté la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lorsque Socrates <sup>1</sup>, aprez qu'on l'eut deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses iambes, il se resiouit à considerer l'estroicte alliance de la douleur à la volupté; comme elles sont associces d'une liaison necessaire, si qu'à tours <sup>2</sup> elles se suyvent et s'entr'engendrent; et s'escricoit au bon Esope, qu'il deust avoir prins de cette consideration un corps propre à une belle fable.

Le pis que ie veoye aux aultres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect, comme elles sont en leur yssue : on est un an à se r'avoir, tousiours plein de foiblesse et de crainte. Il y a tant de hazard, et tant de degrez à se reconduire à sauveté, que ce n'est iamais fait : avant qu'on vous aye deffublé d'un

<sup>1</sup> Dans le *Phédon* de Platon.—C.

<sup>2</sup> *Si bien que tour à tour*, etc.—E. J.

couvrechef, et puis d'une calote; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net : là où les aultres laissent tousiours quelque impression et alteration qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestant la main les uns aux aultres. Celles là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous sans l'estendre et sans introduire leur sequelle; mais courtoises et gracieuses sont celles de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma cholique, ie me treuve deschargé d'aultres accidens, plus ce me semble que ie n'estois auparavant, et n'ay point eu de fiebvre depuis; i'argumente que les vomissements extremes et frequents que ie souffre, me purgent : et d'aultre costé, mes desgoustements, et les ieusnes estranges que ie passe, digerent mes humeurs peccantes; et nature vuide, en ces pierres, ce qu'elle a de superflu et nuisible. Qu'on ne me die point

que c'est une medecine trop cher vendue : car quoy , tant de puants bruvages , cauterés , incisions , suees , setons , dietes , et tant de formes de guarir , qui nous apportent souvent la mort , pour ne pouvoir soubstenir leur violence et importunité ? Par ainsi , quand ie suis attainct , ie le prends à medecine ; quand ie suis exempt , ie le prends à constante et entiere delivrance. Voicy encores une faveur de mon mal , particuliere : C'est qu'à peu prez , il faict son ieu à part , et me laisse faire le mien où il ne tient qu'à faulte de courage ; en sa plus grande esmotion , ie l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement , vous n'avez que faire d'aultre regime ; iouez , disnez , courez ; faictes cecy , et faictes encores cela , si vous pouvez ; vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira : Dictes en autant à un verolé , à un goutteux , à un hernieux. Les aultres maladies ont des obligations plus universelles , gehennent bien aultrement nos actions , troublent tout nostre ordre , et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie : cette cy ne faict que pincer la peau ;

elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds et les mains; elle vous esveille plus-tost qu'elle ne vous assopit. L'ame est frappee de l'ardeur d'une fiebvre, et atterree d'une epilepsie, et disloquee par une aspre micraïne, et enfin estonnee par toutes les maladies qui blecent la masse et les plus nobles parties : icy, on ne l'attaque point; s'il luy va mal, à sa coulpe<sup>1</sup>; elle se trahit elle mesme, s'abandonne, et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuict en nos roignons, se puisse dissouldre par bruvages : par quoy, depuis qu'il est es-branlé, il n'est que de luy donner passage; aussi bien le prendra il. Je remarque encores cette particuliere commodité, que c'est un mal au quel nous avons peu à deviner : nous sommes dispensez du trouble au quel les aultres maulx nous iectent par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progrez; trouble infiniment penible :

<sup>1</sup> *C'est sa faute.*—E. J.

nous n'avons que faire de consultations et interpretations doctorales ; les sens nous montrent que c'est, et où c'est. Par tels arguments, ét forts et foibles, comme Cicero <sup>1</sup> le mal de sa vieillesse, i'essaye d'endormir et amuser mon imagination, et graisser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyrons d'autres eschappatoires. Qu'il soit vray : voicy, depuis de nouveau, que les plus legiers mouvements espreignent <sup>2</sup> le pur sang de mes reins ; quoy pour cela ? ie ne laisse de me mouvoir comme devant, et picquer aprez mes chiens, d'une juvenile ardeur et insolente <sup>3</sup> ; et treuve que i'ay grand'raison d'un si important accident, qui ne me couste qu'une sourde poisanteur et alteration en cette partie : c'est quelque grosse pierre, qui foule et consomme la substance de mes roignons, et ma vie, que

<sup>1</sup> *Tâcha d'adoucir et d'amuser le mal de la vieillesse, dans son livre de Senectute, j'essaye d'endormir, etc.—C.*

<sup>2</sup> *Expriment, tirent, font sortir.—E. J.*

<sup>3</sup> *Et insolite.—E. J.*

ie vuide peu à peu, non sans quelque naturelle douceur, comme un excrement désormais superflu et empeschant. Or, sens ie quelque chose qui croule? ne vous attendez pas que i'aille m'amusant à recognoistre mon pouls et mes urines, pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse : ie seray assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre desia de ce qu'il craint. Ioinct que la dubitation et ignorance de ceulx qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progresz, et tant de faulx prognostiques de leur art, nous doit faire cognoistre qu'elle a ses moyens infiniment incogneus : il y a grande incertitude, varieté et obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de tous les aultres accidents, ie veois peu de signes de l'advenir, sur quoy nous ayons à fonder nostre divination. Ie ne me iuge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire? puisque ie n'y veulx apporter que l'attente et la patience.



Voulez vous sçavoir combien ie gaigne à cela ? regardez ceulx qui font aultrement, et qui despendent de tant de diverses persuasions et conseils ; combien souvent l'imagination les presse sans le corps. I'ay maintesfois prins plaisir, estant en seureté et delivré de ces accidents dangereux ; de les communiquer aux medecins, comme naissants lors en moy : ie souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse ; et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieulx instruict de la vanité de cet art. Il n'est rien qu'on doibve tant recommander à la ieunesse, que l'activité et la vigilance : nostre vie n'est que mouvement. Je m'esbranle difficilement, et suis tardif par tout ; à me lever, à me coucher, et à mes repas : c'est matin pour moy que sept heures ; et, où ie gouverne, ie ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprez six heures. I'ay aultresfois attribué la cause des fiebvres et maladies où ie suis tumbé, à la pesanteur et assopissement que le long sommeil m'avoit apporté ; et me suis toujours repenty de me r'endormir le matin.

Platon<sup>1</sup> veut plus de mal à l'excez du dormir, qu'à l'excez du boire. I'aime à coucher dur, et seul; voire sans femme, à la royale; un peu bien couvert. On ne bassine iamais mon lict : mais, depuis la vieillesse, on me donne, quand i'en ay besoing, des draps à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion<sup>2</sup> d'estre dormart; non, à mon advis pour aultre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes qu'en luy seul il n'y eust aucune chose à redire. Si i'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à aultre chose; mais ie cede et m'accommode en general, autant que tout aultre, à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie; et le continue encores, en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine: ie me retire avec utilité de cette propension paresseuse; et en vaulx evidemment

<sup>1</sup> *Vie de Platon*, dans *DIOGÈNE LAERCE*, l. 3, *segm.* 39.—C.

<sup>2</sup> *PLUTARQUE*, *Qu'il est requis qu'un prince soit savant*, à la fin.—C.

mieux. Je sens un peu le coup de la mutation ; mais c'est fait en trois iours. Et n'en veois gueres qui vive à moins, quand il est besoing, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les courvees poisent moins. Mon corps est capable d'un agitation ferme ; mais non pas vehemente et soubdaine. Je fuys meshuy les exercices violents, et qui me menent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Je me tiens debout, tout le long d'un iour, et ne m'ennuye point à me promener ; mais sur le pavé, depuis mon premier aage, ie n'ay aimé d'aller qu'à cheval ; à pied, ie me crotte iusques aux fesses ; et les petites gents sont subiects par ces rues à estre choquez et coudoyez, à faulte d'apparence : et ay aimé à me reposer, soit couché, soit assis, les iambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation, et noble en execution, car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance : et noble en sa cause ; il n'est point d'utilité, ny plus

iuste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son païs. La compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, ieunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation, sans art; et une façon de vie, masle et sans cerimonie; la varieté de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere qui vous entretient et eschauffe et les aureilles et l'ame; l'honneur de cet exercice; son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, que en sa republicque il en faict part aux femmes et aux enfants: vous vous conviez aux roolles et hazards particuliers, selon que vous iugez de leur esclat et de leur importance; soldat volontaire; et voyez, quand la vie mesme y est excusablement employee,

*Pulchrumque mori succurrit in armis* <sup>1</sup>.

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse; de n'oser ce

<sup>1</sup> Qu'il est beau de mourir les armes à la main!

VIRG. *Énéide*, l. 2, v. 317.

que tant de sortes d'ames osent, et tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol et bas oultre mesure: la compagnie assure jusques aux enfants. Si d'autres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abiecte, plus languissante et penible dans un lict, qu'en un combat: les fiebvres et les catharres, autant douloureux et mortels, qu'une arquebuzade. Qui seroit fait à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucili, militare est*<sup>1</sup>.

Il ne me souvient point de m'estre iamais veu galleux: si est la graterie, des gratifications de nature les plus doulces, et autant à main; mais ell' a la penitence trop importunement voisine. Je l'exerce plus aux oreilles, que i'ay au dedans pruanter<sup>2</sup>, par

<sup>1</sup> La vie n'est qu'une guerre. SENECA. epist. 96.

<sup>2</sup> Sujettes à des démangeaisons.—E. J.

secousses. Je suis nay, de tous les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodement bon, comme est ma teste; et, le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebvres, et aussi mon haleine. J'ay outrepasé<sup>1</sup> tantost de six ans le cinquantesme, auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si iuste fin à la vie; qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedast; si ay ie encores des remises, quoyqu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma ieunesse. Je ne parle pas de la vigueur et alaigresse : ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites;

Non hoc ampliùs est liminis, aut aquæ  
Cœlestis, patiens latus<sup>2</sup>.

Mon visage me descouvre incontinent, et

<sup>1</sup> *L'âge auquel*, édit. de 1595, mais effacé par Montaigne.—N.

<sup>2</sup> Je n'ai plus la force de rester la nuit devant la porte d'une maîtresse, à souffrir le froid ou la pluie. Hor. od. 10, l. 3, v. 19.

mes yeulx : tous mes changements commencent par là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effect; ie fois souvent pitié à mes amis, avant que i'en sente la cause. Mon mirouer ne m'estonne pas; car, en la ieu- nesse mesme, il m'est advenu, plus d'une fois, de chausser ainsin un teinct et un port trouble et de mauvais prognostique, sans grand accident; en maniere que les medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, et à quelque passion secrete qui me rongeast au dedans : ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit autant selon moy, que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre ayse : ie l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encores pleine de satisfaction et de feste, comme elle est le plus ordinairement, moitié de sa complexion, moitié de son desseing :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jamais les troubles contagieux de l'esprit n'ont influé sur mon corps. CVID. *Trist. eleg.* 8, l. 3, v. 25.



Je tiens que cette sienne temperature <sup>1</sup> a relevé maintesfois le corps de ses cheutes; il est souvent abattu : que si elle n'est eniouee, elle est au moins en estat tranquille et reposé. J'eus la fiebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé; l'esprit alla tousiours non paisiblement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et la langueur ne m'attristent gueres : ie veois plusieurs defaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que ie craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que ie veois en usage. Je prends party de ne plus courre; c'est asscz que ie me traisne : ny ne me plains de la decadence naturelle qui me tient ;

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus ?

non plus que ie ne regrette que ma duree ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

<sup>1</sup> *Ce sien temperament.*—E. J.

<sup>2</sup> S'étonne-t-on de voir des goitres dans les Alpes?  
Juv. sat. 13, v. 162.

Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : i'ay eu peu de pensees en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillast, sans m'affliger. Je songe peu souvent ; et lors, c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communement des pensees plaisantes, plustost ridicules que tristes : et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations ; mais il y a de l'art à les assortir et entendre :

Res, quæ in vitâ usurpant homines, cogitant,  
 curant, vident,  
 Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in  
 somno accidunt,  
 Minus mirandum est <sup>1</sup> :

<sup>1</sup> En effet, il n'est pas surprenant que les hommes voient en songe les choses qui les occupent ordinairement, qu'ils font souvent, et qu'ils roulent dans leur esprit, lorsqu'ils sont éveillés. *Cic. de Divinat.* l. 1, c. 22.—Les vers latins sont pris d'une tragédie d'Accius, intitulée *Brutus*. C'est un devin qui parle ici à Tarquin-le-Superbe, l'un des premiers personnages de

Platon dict <sup>1</sup> d'advantage que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir : ie ne veois rien à cela, sinon les merveilleuses experiences que Socrates, Xenophon, Aristote, en recitent, personnages d'auctorité irreprochable. Les histoires disent <sup>2</sup> que les Atlantes ne songent iamais; qui ne mangent aussi rien qui aye prins mort : ce que i'adiouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pour quoy ils ne songent point; car Pythagoras ordonnoit certaine preparation de nourriture, pour faire les songes à propos. Les miens sont tendres, et ne m'apportent aucune agitation de corps, ni expression de voix. I'ay veu plusieurs, de mon temps, en estre merveilleusement agitez : Theon le philosophe se promenoit en songeant; et le valet de Pericles, sur les tuiles mesmes et faiste de la maison.



la pièce. Il ne reste que quelques fragments des ouvrages de cet ancien poète tragique.—C.

<sup>1</sup> Dans le *Timée*.—C.

<sup>2</sup> HÉRODOTE, l. 4.—C.

Je ne choisis gueres à table, et me prends à la premiere chose et plus voisine; et si me remue mal volontiers d'un goust à un aultre. La presse des plats et des services me desplaist autant qu'aultre presse: ie me contente ayseement de peu de mets; et hais l'opinion de Favorinus<sup>1</sup>, qu'en un festin, il fault qu'on vous desrobbe la viande où vous prenez appetit, et qu'on vous en substitue toujours une nouvelle, et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistants de croptions de divers oyseaux; et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. I'use familièrement de viandes salees: si aime ie mieulx le pain de sel; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'aultre pour ma table, contre l'usage du país. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que ie faisois des choses que communement on aime le mieulx en cet aage; sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit

<sup>1</sup> Ce que Montaigne appelle l'opinion de Favorinus, c'est ce que Favorinus condamne directement. Voyez AULU-GELLE, *Noct. attic.* l. 15, c. 8.—C.

cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse : aussi n'est aultre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine partieliere et obstinee affection au pain bis, et au lard, ou à l'ail, il lui oste la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patients pour regretter le bœuf et le iambon, parmy les perdris : ils ont bon temps ; c'est la delicatesse des delicats, c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumees, *per quæ luxuria divitiarum tædio ludit*<sup>1</sup>. Laisser à faire bonne chere de ce qu'un aultre la faict ; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice ;

Si modicâ cœnare times olus omne patellâ<sup>2</sup>.

Il y a bien vrayement cette difference, qu'il vault mieulx obliger son desir aux choses

<sup>1</sup> Par lesquels le luxe capricieux voudroit échapper à l'ennui des richesses. SENEC. epist. 18.

<sup>2</sup> Si tu ne sais pas te contenter d'un plat de légumes pour ton souper. HOR. epist. 5, l. 1, v. 2.

plus aysees à recouvrer; mais c'est tousiours vice de s'obliger : i'appelois aultrefois delicat, un mien parent qui avoit desapprins, en nos galeres, à se servir de nos lits, et se despouiller pour se coucher.

Si i'avois des enfants masles, ie leur desirasse volontiers ma fortune. Le bon pere que Dieu me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya, dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que ie feus en nourrice, et encores au delà; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre : *magna pars libertatis est benè moratus venter*<sup>1</sup>. Ne prenez iamais, et donnez encores moins à vos femmes, la charge de leur nourriture; laissez les former à la fortune, sous des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité : qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encores à une aultre

<sup>1</sup> C'est une partie de la liberté, que de savoir régler son estomac. SENEC. epist. 123.

fin; de me r'allier avecques le peuple et cette  
 cette condition d'hommes qui a besoing de  
 nostre ayde; et estimoit que ie fusse tenu  
 de regarder plustost vers celuy qui me tend  
 les bras, que vers celuy qui me tourne le  
 dos; et feust cette raison, pour quoy aussi il  
 me donna à tenir, sur les fonts, à des per-  
 sonnes de la plus abiecte fortune, pour m'y  
 obliger et attacher. Son desseing n'a pas du  
 tout mal succédé : ie m'addonne volontiers  
 aux petits, soit pource qu'il y a plus de  
 gloire, soit par naturelle compassion, qui  
 peult infiniment en moy. Le party que ie  
 condamnerai en nos guerres, ie le condam-  
 nerai plus asprement, fleurissant et pros-  
 pere : il sera pour me concilier aulcunement  
 à soy, quand ie le verray miserable et acca-  
 blé. Combien volontiers ie considere la belle  
 humeur de Chelonis, fille et femme de roys  
 de Sparte ! Pendant que Cleombrotus, son  
 mary, aux desordres de sa ville, eut avan-  
 tage sur Leonidas son pere, elle fait la bonne

! Voyez PLUTARQUE, dans la *Vie d'Agis et de Cléo-  
 mène.*—C.



fille, et se r'allia avecques son pere, en son exil, en sa misere; s'opposant au victorieux. La chance veint elle à tourner? la voylà changée de vouloir avecques la fortune, se rengeant courageusement à son mary, lequel elle suyvit par tout où sa ruyne le porta; n'ayant, ce me semble, aultre choix, que de se iecter au party où elle faisoit le plus de besoing, et où elle se monroit plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller aprez l'exemple de Flaminius <sup>1</sup> qui se prestoit à ceulx qui avoient besoing de luy, plus qu'à ceulx qui luy pouvoient bien faire, que ie ne fois à celui de Pyrrhus <sup>2</sup>, propre à s'abaisser sous les grands, et à s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables m'ennuyent et me nuisent: car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faulte de meilleure contenance, ie mange autant que i'y suis. Pourtant chez moy, quoiqu'elle soit des courtes, ie m'y mets volontiers un peu aprez les aultres, sur

<sup>1</sup> Dans sa *Vie*, par PLUTARQUE, c. 1.—C.

<sup>2</sup> Dans sa *Vie*, par PLUTARQUE, c. 2.—C.

la forme d'Auguste<sup>1</sup> : mais ie ne l'imite pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les aultres; au rebours, i'aime à me reposer long temps aprez, et en ouïr conter, pourveu que ie ne m'y mesle point; car ie me lasse et me blece de parler l'estomach plein, autant comme ie treuve l'exercice de crier et contester, avant le repas, tressalubre et plaisant. Les anciens Grecs et Romains avoient meilleure raison que nous, assignant à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si aultre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures et la meilleure partie de la nuit; mangeant et beuvant moins hastivement que nous, qui passons en poste toutes nos actions; et estendant ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entresemant divers offices de conversation, utiles et agreables.

Ceulx qui doibvent avoir soing de moy pourroient à bon marché me desrobber ce qu'ils pensent m'estre nuisible; car en telles choses, ie ne desire iamais, ny ne treuve à

<sup>1</sup> SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, c. 74.—C.

dire, ce que ie ne veois pas : mais aussi, de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence; si bien que, quand ie veulx ieusner, il me fault mettre à part des soupeurs, et qu'on me presente iustement autant qu'il est besoing pour une reglee collation; car, si ie me mets à table, i'oublie ma resolution. Quand i'ordonne qu'on change d'apprest à quelque viande, mes gents sçavent que c'est à dire que mon appetit est alanguy, et que ie n'y toucheray point. En toutes celles qui le peuvent souffrir, ie les aime peu cuictes; et les aime fort mortifiees, et iusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fasche (de toute aultre qualité, ie suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que i'aye cogneu), de façon que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'advient d'en trouver et de trop frais et de trop fermes : ce n'est pas la faulte de mes dents, que i'ay eu tousiours bonnes iusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menacer qu'à cette heure; i'ay apprins, dez l'enfance, à les frotter

de ma serviette, et le matin, et à l'entree et yssue de la table. Dieu faict grace à ceulx à qui il soustraict la vie par le menu : c'est le seul benefice de la vieillesse ; la dernière mort en sera d'autant moins pleine et nuisible, elle ne tuera plus qu'un demi ou un quart d'homme. Voylà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans effort ; c'estoit le terme naturel de sa duree : et cette partie de mon estre, et plusieurs aultres, sont desjà mortes, aultres demy mortes, des plus actives, et qui tenoient le premier reng pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que ie fonds, et eschappe à moy. Quelle bestise seroit ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desjà si advancee, comme si elle estoit entiere ! Je ne l'espere pas. A la verité, ie receois une principale consolation aux pensees de ma mort, qu'elle soit des iustes et naturelles ; et que meshuy ie ne puisse en cela requerir ny esperer, de la destinee, faveur qu'illegitime <sup>1</sup>. Les hommes se font accroire qu'ils ont eu aultresfois, comme la stature, la vie aussi plus grande :

<sup>1</sup> *Qu'extraordinaire, contre les règles.—C.*

mais ils se trompent : et Solon, qui est de ces vieux temps là, en taille <sup>1</sup> pourtant l'extreme duree à soixante dix ans. Moy, qui ay tant adoré, et si universellement, cet ἀριστον μέτρον <sup>2</sup> du temps passé, et qui ay tant prins pour la plus parfaicte la moyenne mesure, pretendrai ie une desmesuree et prodigieuse vieillesse? Tout ce qui vient au revers du cours de nature, peut estre fascheux; mais ce qui vient selon elle, doibt estre tousiours plaisant; *omnia, quæ secundùm naturam fiunt sunt habenda in bonis* <sup>3</sup>: par ainsi, dict Platon <sup>4</sup>, la mort que les playes ou maladies apportent, soit violente; mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legiere, et aulcunement delicieuse. *Vitam adolescentibus vis aufert,*

<sup>1</sup> Dans HÉRODOTE, l. 1, c. 32.—C.

<sup>2</sup> Cette excellente médiocrité, si recommandée autrefois, et en particulier par Cléobule, l'un des sept sages de la Grèce, comme on peut voir dans DIOGÈNE LAERCE, l. 1, segm. 93.—C.

<sup>3</sup> Tout ce qui se fait selon la nature doit être compté pour un bien. Cic. *de Senect.* c. 19.

<sup>4</sup> Dans le *Timée*.—C.

*senibus maturitas* <sup>1</sup>. La mort se mesle et confond partout à nostre vie : le declin preoccupe son heure, et s'ingere au cours de nostre advancement mesme. J'ay des pourtraicts de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans ; ie les compare avecques celui d'asture <sup>2</sup> : combien de fois ce n'est plus moy ! combien est mon image presente plus esloignee de celles là, que de celles de mon trespas ? C'est trop abusé de nature, de la tracasser si loing, qu'elle soit contraincte de nous quitter ; et abandonner nostre conduite, nos yeulx, nos dents, nos iambes et le reste, à la mercy d'un secours estrangier et mendié ; et nous resigner entre les mains de l'art, lasse de nous suyvre.

Je ne suis excessivement desireux ny de

<sup>1</sup> La mort des jeunes gens est une mort violente : les vieillards meurent de maturité. Cic. de Senect. c. 19.

<sup>2</sup> Orthographe et prononciation gasconne, au lieu d'à cette heure.—C.—Dans l'exemplaire corrigé par Montaigne, on trouve très-souvent ce mot écrit précisément comme les Gascons le prononcent, *asture* ; et souvent aussi Montaigne écrit *asteure*, comme il

salades, ny de fruicts, sauf les melons : mon pere haïsoit toute sorte de saulses; ie les aime toutes. Le trop manger m'empesche; mais par sa qualité, ie n'ay encores cognoissance bien certaine qu'aucune viande me nuise; comme aussi ie ne remarque ny lune pleine ny basse, ny l'automne, du printemps. Il y a des mouvements en nous, inconstants et incogneus; car des raiforts, pour exemple, ie les ay trouvez premierement commodes; depuis, fascheux; à present, derechef commodes. En plusieurs choses, ie sens mon estomach et mon appetit aller ainsi diversifiant; i'ay rechangé du blanc au claret, et puis du claret au blanc. Je suis friand de poisson, et fois mes iours gras dés maigres; et mes festes, des iours de ieusne : ie crois, ce qu'aucuns disent, qu'il est de plus aysee digestion que la chair. Comme ie fois conscience de manger de la viande, le iour de poisson; aussi faict mon goust, de mesler le poisson à la chair : cette diversité me semble

l'est ici. J'ai suivi l'une et l'autre orthographe, qui sont toutes deux celle de Montaigne.—N.



trop esloingnee. Dez ma ieunesse, ie desrob-  
 bois parfois quelque repas : Ou à fin d'aigui-  
 ser mon appetit au lendemain ( car, comme  
 Epicurus ieusnoit et faisoit des repas maigres  
 pour accoustumer sa volupté à se passer de  
 l'abondance : moy, au rebours, pour dresser  
 ma volupté à faire mieulx son proufit et se  
 servir plus alaigrement de l'abondance ) :  
 Ou ie ieusnois, pour conserver ma vigueur  
 au service de quelque action de corps ou  
 d'esprit ; car et l'un et l'autre s'appresse  
 cruellement en moy par la repletion ; et,  
 surtout, ie hais ce sot accouplage d'une  
 deesse si saine et si alaigre, avecques ce petit  
 dieu indigeste et roteur, tout bouffi de la  
 fumee de sa liqueur : Ou pour guarir mon  
 estomach malade : Ou pour estre sans  
 compaignie propre ; car ie dis, comme ce  
 mesme Epicurus <sup>1</sup>, qu'il ne fault pas tant  
 regarder ce qu'on mange, qu'avecques qui  
 on mange ; et loue Chilon <sup>2</sup>, de n'avoir  
 voulu promettre de se trouver au festin de

<sup>1</sup> SENEC. epist. 91.—C.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Banquet des sept Sages*, c. 3.—C.

Periander, avant que d'estre informé qui estoient les aultres conviez : il n'est point de si doux apprest pour moy, ny de saulse si appetissante, que celle qui se tire de la société. Je crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent : mais ie veulx faire valoir l'appetit et la faim; ie n'aurois nul plaisir à traisner, à la medecinale, trois ou quatre chestifs repas par iour, ainsi contraincts : Qui m'asseureroit que le goust ouvert que i'ay ce matin, ie le retrouvasse encores à souper? Prenons, surtout les vieillards, prenons le premier temps opportun qui nous vient : laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances et les prognostiques. L'extresme fruict de ma santé, c'est la volupté; tenons nous à la premiere, presente et cogneue. L'evite la constance en ces loix de ieusne : qui veult qu'une forme luy serve, fuye à la continuer; nous nous y durcissons; nos forces s'y endorment; six mois aprez, vous y aurez si bien accoquiné vostre estomach, que vostre proufit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user aultrement sans dommage.

Je ne porte les iambes et les cuisses non plus couvertes en hyver qu'en esté; un bas de soye tout simple. Je me suis laissé aller, pour le secours de mes rheumes, à tenir la teste plus chaulde, et le ventre, pour la cholique : mes maux s'y habituerent en peu de iours, et desdaignerent mes ordinaires provisions; i'estois monté d'une coëffe à un couvrechef, et d'un bonnet à un chapeau double; les embourreures de mon pourpoint ne me servent plus que de garbe<sup>1</sup> : ce n'est rien, si ie n'y adiouste une peau de lievre ou de vautour, une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Je n'en feray rien : et me desdirois volontiers du commencement que i'y ay donné, si i'osois. Tombez vous en quelque inconvenient nouveau? cette reformation ne vous sert plus; vous y estes accoustumé : cherchez en une aultre. Ainsi se ruynent ceulx qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, et s'y astreignent superstitieusement : il leur en fault encores, et encores aprez, d'aultres au delà; ce n'est iamais faict.

<sup>1</sup> *De montre, d'apparence.—C.*

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoient les anciens, de perdre le disner, et remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte et du repos, sans rompre le iour : ainsi le faisois ie aultresfois. Pour la santé, ie treuve depuis par experience, au contraire, qu'il vault mieulx disner, et que la digestion se fait mieulx en veillant. Je ne suis gueres subiect à estre alteré, ny sain, ny malade : i'ay bien volontiers lors la bouche seiche, mais sans soif; et communement ie ne bois, que du desir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans le repas. Je bois assez bien, pour un homme de commune façon : en esté, et en un repas appetissant, ie n'oultre-passe point seulement les limites d'Auguste <sup>1</sup>, qui ne beuvoit que trois fois precisement; mais, pour n'offenser la regle de Democritus <sup>2</sup>, qui deffendoit de s'arrester à

<sup>1</sup> Voyez sa *Vie*, par SUÉTONE, c. 77.—C.

<sup>2</sup> Ceci est tiré de PLINE, *Hist. nat.* l. 28, c. 6, sect. 17, édit. Hard. Mais Montaigne a mis *Democritus* au lieu de *Demetrius*, qui est dans l'original.—C.

quatre, comme à un nombre mal fortuné, ie coule, à un besoing, iusques à cinq : trois demy settiers, environ; car les petits verres sont les miens favoris, et me plaist de les vuidier, ce que d'autres evitent comme chose mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, parfois au tiers d'eau : et quand ie suis en ma maison, d'un ancien usage que son medecin ordonnoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me fault, dez la sommelierie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent, que Cranaus <sup>1</sup>, roy des Atheniens, feut inventeur de cet usage, de tremper le vin d'eau : utilement ou non, i'en ay veu debattre. T'estime plus decent et plus sain, que les enfants n'en usent qu'aprez seize ou dix huit ans. La forme de vivre plus usitee et commune, est la plus belle : toute particularité m'y semble à eviter; et haïrois autant un Allemand qui meist de l'eau au vin, qu'un François qui le boiroit pur. L'usage publicque donne loi à telles choses.

<sup>1</sup> Selon ATHÉNÉE, l. 2, c. 2, ce n'est pas *Cranaiis*, mais *Amphictyon*, qui fut l'inventeur de cet usage. —C.

Ie crains un air empesché, et fuys mortellement la fumee : la premiere reparation où ie courus chez moy, ce feut aux cheminees ét aux retraictz <sup>1</sup>, vice commun des vieux bastiments, et insupportable; et, entre les difficultez de la guerre, ie compte ces espaises poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une iournée. I'ai la respiration libre et aysee; et se passent mes morfondements <sup>2</sup> le plus souvent sans offense du poulmon et sans toux. L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver; car, oultre l'incommodité de la chaleur, moins remediabile que celle du froid, et oultre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste, mes yeux s'offensent de toute lueur esclatante; ie ne scaurois à cette heure disner assis vis à vis d'un feu ardent et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps que i'avois plus accoustumé de lire, ie couchois sur mon livre une piece de verre, et m'en trouvois fort

<sup>1</sup> *Lieux d'aisances.*—E. J.

<sup>2</sup> *Rhumes.*—E. J.

soulagé. J'ignore, iusques à present<sup>1</sup>, l'usage des lunettes; et veois aussi loing, que ie feis oncques, et que tout aultre : il est vray que, sur le declin du iour, ie commence à sentir du trouble, et de la foiblesse à lire; de quoy l'exercice a tousiours travaillé mes yeulx, mais surtout nocturne. Voylà un pas en arriere, à toute peine sensible : ie reculeray d'un aultre; du second au tiers, du tiers au quart, si coyement qu'il me fault estre aveugle formé, avant que ie sente la decadence et vieillesse de ma veue : Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie ! Si suis ie en doubte que mon ouïe marchande à s'espessir; et verrez que ie l'auray demy perdue, que ie m'en prendray encores à la voix de ceulx qui parlent à moy : Il fault bien bander l'ame, pour luy faire sentir comme elle s'escoule. Mon marcher est prompt et ferme; et ne sçais lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, i'ay arresté plus malaysement en mesme poinct. Le prescheur

<sup>1</sup> *A cinquante-quatre ans, édit. de 1588, mais rayé par Montaigne.—N.*



est bien de mes amis, qui oblige mon attention tout un sermon. Aux lieux de cérémonie, où chascun est si bandé en contenance, où i'ay veu les dames tenir leurs yeulx mesmes si certains, ie ne suis iamais venu à bout que quelque piece des miennes n'extravague tousiours : encores que i'y sois assis, i'y suis peu rassis. Comme la chambriere du philosophe Chrysippus disoit <sup>1</sup> de son maistre, qu'il n'estoit yvre que par les iambes, car il avoit cette coustume de les remuer, en quelque assiette qu'il feust; et elle le disoit, lors que, le vin esmouvant ses compaignons, luy n'en sentoit aucune alteration : on a peu dire aussi, dez mon enfance, que i'avois de la folie aux pieds, ou de l'argent vif, tant i'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que ie les place.

C'est indecence, oultre ce qu'il nuict à la santé, voire et au plaisir, de manger goulument, comme ie fois : ie mords souvent ma langue, parfois mes doigts, de hastifveté.

<sup>1</sup> DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Chrysippus*, l. 7, segm. 183.—C.

Diogenes <sup>1</sup>, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit à Rome des hommes qui enseignoient à mascher, comme à marcher, de bonne grace. I'en perds le loisir de parler, qui est un si doulx assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisants et courts. Il y a de la ialousie et envie entre nos plaisirs; ils se chocquent et empeschent l'un l'aultre : Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la douceur des devis, par la raison, que Platon <sup>2</sup> luy preste, « Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeler des ioueurs d'instruments et des chantres aux festins, à faulte de bons discours et agreables entretiens, de quoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer. » Varro <sup>3</sup> demande cecy au convive, « l'Assemblée de

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Que la vertu se peut enseigner*, c. 2.

— C.

<sup>2</sup> Dans le dialogue intitulé *Protagoras*.—C.

<sup>3</sup> Dans AULU-GELLE, l. 13, c. 11.—C.

X.

personnes, belles de presence, et agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards; Netteté et delicatesses aux vivres, et au lieu; et Le temps serein. » Ce n'est pas une feste peu artificielle et peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table : ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine douceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant : mon estat present m'en forclost<sup>1</sup>; car chascun pour soy y-fournit de grace principale, et de faveur, selon la bonne trempe de corps et d'ame en quoy lors il se treuve. Moy, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps : i'estime pareille iniustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur. Xerxes<sup>2</sup> estoit un fat, qui, enveloppé en toutes les voluptez

<sup>1</sup> *M'en exclut.*—E. J.

<sup>2</sup> *Cic. Tusc. quæst. l. 5, c. 7.*—C.

humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'autres : mais non gueres moins fat est celuy qui retrenche celles que nature luy a trouvees. Il ne les fault ny suyvre ny fuyr ; il les fault recevoir. Je les receois un peu plus grassement et gracieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exaggerer leur inanité ; elle se faict assez sentir, et se produict assez : mercy à nostre esprit, maladif, rabat ioye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy mesme ; il traicte et soy, et tout ce qu'il receoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile :

Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis,  
acescit<sup>1</sup>.

Moi, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie et si particulierement, n'y treuve, quand i'y regarde ainsi finement, à peu prez que du vent. Mais

<sup>1</sup> Si le vase n'est pas net, tout ce que vous y versez s'aigrit. HOR. epist. 2, l. 1, v. 54.

quoy? nous sommes partout vent : et le vent encores, plus sagement que nous, s'aime à bruire, à s'agiter; et se contente en ses propres offices, sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aucuns, sont les plus grands, comme l'exprimoit <sup>1</sup> la balance de Critolaus. Ce n'est pas merveille; elle les compose à sa poste <sup>2</sup>, et se les taille en plein drap : i'en veois tous les iours des exemples insignes, et, à l'aventure, desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à fait <sup>3</sup> à ce seul obiect si simple, que ie ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loi humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaiques veulent que, comme les dou-

<sup>1</sup> Je crois que Montaigne applique ici la balance de Critolaüs à un usage fort différent de celui qu'en faisoit ce philosophe. Voyez ce qu'en dit CICÉRON, *Tusc. quæst.* l. 5, c. 17.—C.

<sup>2</sup> *A sa guise.*

<sup>3</sup> *Si bien.*—E. J.

leurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, et comme doublés, et comme plus iustes. Il en est, comme dict Aristote, qui, d'une farouche stupidité, en sont desgoustez : i'en cognois d'autres qui, par ambition, le font. Que ne renoncent ils encores au respirer ? que ne vivent ils du leur ? et ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite, ne leur coustant ny invention ny vigueur ? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez et de Bacchus. Chercheront-ils pas la quadrature du cercle, iuchez sur leurs femmes ? Je hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table : ie ne veulx pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre ; mais ie veulx qu'il s'y applique ; qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame ; Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps : tous deux vicieusement. Pythagoras, disent ils, a suyvi une philosophie toute en contemplation ; Socrates, toute en mœurs et en action :

Platon en a trouvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent, pour en conter. Et le vray temperament se treuve en Socrates; et Platon est bien plus socratique que pythagorique, et lui sied mieulx. Quand ie danse, ie danse; quand ie dors, ie dors : voire, et quand ie me promene solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps; quelque aultre partie, ie les ramene à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enioinctes pour nostre besoing, nous feussent aussi voluptueuses; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est iniustice de corrompre ses regles. Quand ie veois et Cesar, et Alexandre, au plus espez de leur grande besongne, iouïr si plainement des plaisirs<sup>1</sup> naturels, et par conse-

<sup>1</sup> *Humains et corporels, ie, etc.*, éd. de 1588 et de 1595; mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire corrigé. —N.



quent nécessaires et iustes, ie ne dis pas que ce soit relascher son ame; ie dis que c'est la roidir, soubmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensees : sages, s'ils eussent creu que c'estoit là leur ordinaire vacation<sup>a</sup>; cette cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols! « Il a passé sa vie en oysifveté, » disons nous : « Je n'ai rien faict d'aujourd'huy. » Quoy! avez vous pas vescu? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre, de vos occupations. « Si on m'eust mis au propre des grands maniemens, i'eusse montré ce que ie sçavois faire. » Avez vous sceu mediter et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande besongne de toutes : pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune; elle se montre egualement en tous estages, et derriere, comme sans rideau.

<sup>1</sup> Montaigne avoit d'abord écrit, *leur legitime vacation : cette cy la bastarde* : mais il a rayé ces mots dans l'exemplaire corrigé de sa main.—N.

<sup>a</sup> *Leur ordinaire occupation.*—E. J.

Avez vous seu composer vos mœurs ? vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres : avez vous seu prendre du repos ? vous avez plus faict que celuy qui a prins des empires et des villes.

Le grand et glorieux chef d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos : toutes autres choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, pour le plus. Je prends plaisir de veoir un general d'armee, au pied d'une breche qu'il veult tantost attaquer, se prestant tout entier, et delivre<sup>1</sup>, à son disner, à son devis entre ses amis ; et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy et de la liberté romaine, desrobber à ses rondes quelque heure de nuict, pour lire et<sup>2</sup> breveter Polybe en toute securité. C'est aux petites ames, ensepvelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmes-

<sup>1</sup> Libre, dégagé de soins.—E. J.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, en composer un abrégé ou sommaire, comme a dit PLUTARQUE, dans la *Vie de Marcus Brutus*, de la traduction d'Amyot.—C.

ler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre :

O fortes, peioraque passi  
 Mecum sæpè viri! nunc vino pellite curas :  
 Cras, ingens iterabimus æquor <sup>1</sup>.

Soit par gausserie, soit à certes <sup>2</sup>, que le vin theoloyal et sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins, ie treuve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodement et plaisamment, qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinee à l'exercice de leur eschole : la conscience d'avoir bien dispensé les aultres heures, est un iuste et savoureux condiment des tables. Ainsin ont vescu les sages : et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un et l'aultre Caton, cette humeur severe iusques à l'importunité, s'est ainsi mollement soubmise et pleue aux

<sup>1</sup> Braves amis, vous avez essayé avec moi de plus grands maux ; noyons nos soucis dans le vin : demain nous traverserons de vastes mers. HOR. od. 7, l. 1, v. 30.

<sup>2</sup> Soit tout de bon.—E. J.

lois de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus; suyvant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert et entendu à l'usage des voluptés naturelles, qu'en tout aultre debvoir de la vie : *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus* <sup>1</sup>. Le relaschement et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et genereuse : Epaminondas <sup>2</sup> n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garçons de sa ville, de chanter, de sonner, et s'y empescher avecques attention, feust chose qui derogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaicte reformation de mœurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le voir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choi-

<sup>1</sup> Qu'il ait le palais délicat, aussi-bien que le jugement. *CIC. de Finib. bon. et mal. l. 2, c. 8.*—C.

<sup>2</sup> CORNÉLIUS NÉPOS, *Vie d'Épaminondas*, c. 2. —C.

à sir des coquilles <sup>1</sup>, et iouer à Cornichon <sup>2</sup> va devant, le long de la marine <sup>3</sup>; avecques Lelius; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à représenter par escript, en comedies <sup>4</sup>, les plus populaires et basses actions des hommes; et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie <sup>5</sup>,

<sup>1</sup> Voyez Cic. de Orat. l. 2, c. 6.—C.

<sup>2</sup> Sorte de jeu, selon le Dictionnaire de Trévoux, à qui ira plus vite en ramassant quelque chose. Je ne sais si c'est bien là le jeu qu'entend ici Montaigne : ne seroit-ce pas plutôt celui de l'espèce de sabot que les enfants appellent la *corniche*, ou plutôt celui de *ricochets*, puisqu'on lit que Scipion s'amusoit à jouer aux ricochets, le long de la mer, avec ses enfants? —E. J.

<sup>3</sup> *Le long de la mer.*—E. J.

<sup>4</sup> Ces comédies sont celles de Térence, auxquelles Scipion et Lælius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire Suétone dans la vie de ce poète : de quoi Montaigne étoit si fortement persuadé, qu'il dit expressément, « Et me feroit-on desplaisir de me desloger de cette creance. » Voyez l. 1, c. 39.—C.

<sup>5</sup> Il y a ici une petite méprise : Montaigne a pris

iusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny chose plus remarquable en Socrates <sup>1</sup>, que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller, et iouer des instruments ; et le tient pour bien employé. Cettuy cy s'est veu en extase, debout un iour entier et une nuict, en presence de toute l'armee grecque, surprins et ravy par quelque profonde pensee : Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vifve force d'armes ; en la bataille Delienne <sup>2</sup> relever et sauver Xenophon renversé de son cheval, et emmy tout le peuple d'Athenes, oultré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le

le *gymnasium*, lieu destiné aux exercices du corps, pour une école de philosophes, dont l'habit ordinaire étoit un manteau. Voyez TITE-LIVE, l. 29, c. 19.—C.

<sup>1</sup> XÉNOPHON, dans son *Festin*, c. 2, § 16.—C.

<sup>2</sup> Qui se livra auprès de Délos.

premier à recourir <sup>1</sup> Theramenes que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites, et ne desista cette hardie entreprise, qu'à la remontrance de Theramenes mesme, quoyqu'il ne feust suivi que de deux, en tout : Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence : Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace, les pieds nuds ; porter mesme robbe en hyver et en esté ; surmonter tous ses compaignons en patience de travail ; ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire : Il s'est veu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfans, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin : mais cet homme là estoit il convié de boire à lut <sup>2</sup>, par debvoir de civilité, c'estoit aussi

<sup>1</sup> *Pour secourir.*—E. J.

<sup>2</sup> *Bien boire, boire d'autant, boire à la manière des Grecs.* Cette expression se trouve en ce sens dans NICOT.—C.



celuy de l'armée à qui en demeuroit l'avantage; et ne refusoit ny à iouer aux noisettes avecques les enfants, ny à courir avecques eulx sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace; car toutes actions, dict la philosophie, sieent egualement bien, et honnoient egualement le sage. On a de quoy, et ne doibt on iamais se lasser de présenter l'image de ce personnage à tous patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs: et faict on tort à nostre instruction de nous en proposer tous les iours d'imbecilles et manques<sup>1</sup>, à peine bons à un seul ply, qui nous tirent arriere, plutost; corrupteurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe: on va bien plus facilement par les bouts, où l'extrémité sert de borne, d'arrest et de guide, que par la voye du milieu, large et ouverte; et selon l'art, que selon nature; mais bien moins noblement aussi, et moins recommandablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, ti-

<sup>1</sup> *De faibles, et defectueux.*—E. J.

rer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se renger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez ; et montre sa haulteur, à aimer mieulx les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deument ; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie ; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre estre. Qui veult escarter son ame, le face hardiement, s'il peult, lors que le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : Ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, et de s'y complaire coniugalement ; y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que, par indiscretion, ils ne se confondent avecques le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté ; et la temperance n'est pas son fleau, c'est son assaisonnement : Eudoxus <sup>1</sup>, qui en établis-

<sup>1</sup> *DIOGÈNE LAERCE, Vie d'Eudoxe, l. 8, segm. 88.*

soit le souverain bien , et ses compagnons qui la monterent à si hault prix , la savourerent en sa plus gracieuse douceur , par le moyen de la temperance , qui feut en eulx singuliere et exemplaire <sup>1</sup>.

Il ordonne à mon ame de regarder et la douleur et la volupté , de veue pareillement reglee , *eodem enim vitio est effusio animi in lætitiâ , quo in dolore contractio* <sup>2</sup> , et pareillement ferme ; mais gayement l'une , l'autre severement , et , selon ce qu'elle y peut apporter , autant soigneuse d'en esteindre l'une , que d'estendre l'autre. Le veoir sainement les biens , tire aprez soy le veoir sainement les maux ; et la douleur , a quelque chose de non evitable , en son tendre

<sup>1</sup> Aristote dit positivement qu'Eudoxe se distinguoit par une tempérance extraordinaire, *διαφερόντως ἐνόκει σώφραν εἶναι* : *Moral. ad Nicomachum*. l. 10, c. 2. Je tire cette citation des *Observations de Ménage sur Diogène Laërce*, l. 3, segm. 88, p. 391. — C.

<sup>2</sup> L'épanouissement du cœur dans la joie fait autant de mal que son resserrement dans la douleur. *Cic. Tusc. quæst.* l. 4, c. 31.

commencement, et la volupté quelque chose d'évitable en sa fin excessive. Platon<sup>1</sup> les accouple, et veut que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immodérées et charmeresses blandices<sup>2</sup> de la volupté : ce sont deux fontaines, ausquelles qui puise, d'où, quand, et combien il fault, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La première, il la fault prendre par médecine et par nécessité, plus eschagement ; l'autre par soif, mais non jusques à l'ivresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premières choses que sent un enfant : si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu.

○ J'ay un dictionnaire tout à part moy : Je passe le temps, quand il est mauvais et incommodé ; quand il est bon, ie ne le veulx pas passer, ie le retaste, ie m'y tiens : il fault courir le mauvais, et se rasseoir au bon.

<sup>1</sup> Dialogue des Lois, l. 1.—C.

<sup>2</sup> Des attraitz excessifs et enchanteurs de la volupté.

—C.

Cette phraze ordinaire de « Passe temps; » et de « Passer le temps, » represente l'usage de ces prudentes gents, qui ne pensent point à voir meilleur compte de leur vie, que de la couler et eschapper, de la passer, gaudir, et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuir; comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable; mais ie la cognois aultre; et la treuve et prisable et commode, voire en son dernier decours, où ie la tiens; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, et si elle nous eschappe inutilement; *stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur*<sup>1</sup> Ie me compose pourtant à la perdre sans regret; mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune: aussi ne sied il proprement bien de ne se desplaire pas à mourir qu'à ceulx qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la iouïr: Ie la iouïs au dou-

<sup>1</sup> La vie de l'insensé est insipide, inquiète; sans cesse elle se précipite dans l'avenir. SENEC. epist. 15.

ble des aultres; car la mesure, en la iouissance, despend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que i'apperçois la mienne si briefve en temps, ie la veulx estendre en poids, ie veulx arrester la promptitude de sa fuyte par la promptitude de ma saisie, et, par la vigueur de l'usage, compenser la hastifveté de son escoulement : à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la fault rendre plus profonde et plus pleine. Les aultres sentent la douceur d'un contentement et de la prosperité; ie la sens ainsi qu'eulx, mais ce n'est pas en passant et glissant : si fault il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'octroye : Ils iouissent les aultres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans les cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, i'ay aultrefois trouvé bon qu'on me le troublast, afin que ie l'entreveisse. Je consulte d'un contentement avecques moy : ie ne l'escume pas, ie le sonde; et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et

desgoustee. Me treuve ie en quelque assiette tranquille? y a il quelque volupté qui me chatouille? ie ne la laisse pas fripponner aux sens : I'y associe mon ame ; non pas pour s'y engager , mais pour s'y agreer ; non pas pour s'y perdre , mais pour s'y trouver ; et l'employe , de sa part , à se mirer dans ce prospere estat , à en poiser et estimer le bonheur , et l'amplifier : elle mesure Combien c'est qu'elle doit à Dieu , d'estre en repos de sa conscience et d'autres passions intestines ; d'avoir le corps en sa disposition naturelle , iouissant ordonnement et competement des fonctions molles et flatteuses par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace les douleurs de quoy sa iustice nous bat à son tour : Combien luy vault d'estre logee en tel poinct que , où qu'elle iecte sa vue , le ciel est calme autour d'elle ; nul desir , nulle crainte ou doute qui luy trouble l'air ; aucune difficulté passee , presente , future , par dessus laquelle son imagination ne passe sans offense. Cette consideration prend grand lustre de la comparaison des conditions differentes : ainsi,



ie me propose en mille visages ceulx que la fortune, ou que leur propre erreur emporte et tempeste; et encores ceulx cy, plus prez de moy, qui receoivent si laschement et incurieusement leur bonne fortune : ce sont gents qui passent voirement leur temps ; ils outrepassent le present et ce qu'ils possèdent, pour servir à l'esperance, et pour des umbrages et vaines images que la fantasie leur met au devant,

Morte obitâ quales fama est volitare figuras,  
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus<sup>1</sup> :

lesquelles hastent et alongent leur fuyte, à mesme qu'on les suyt : le fruict et but de leur poursuite, c'est poursuivre ; comme Alexandre disoit<sup>2</sup> que la fin de son travail, c'estoit travailler :

<sup>1</sup> Semblables à ces fantômes légers qui, dit-on, voltigent autour des tombeaux ; à ces vains songes qui, pendant le sommeil, se jouent de nos sens. VIRG. *Énéide*, l. 10, v. 641.

<sup>2</sup> Dans ARRIEN, *de Exped. Alex.* l. 5, c. 26.  
— C.

Nil actum credens, dùm quid superesset agendum<sup>1</sup>.

Pour moy doncques, i'aime la vie, et la cultive telle qu'il a pleu à Dieu nous l'oc-troyer. Je ne vois pas desirant Qu'elle eust à dire la nécessité de boire et de manger, et me sembleroit faillir, non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust double, *Sapiens divitiarum naturalium quæsitior acerimus*<sup>2</sup>; Ny que nous nous sustantassions, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue<sup>3</sup> par laquelle Epimenides se privoit d'appetit, et se maintenoit; Ny qu'on produisist stupidement des enfants par les doigts, ou par les talons, ains, parlant en reverence, que plustost encores on les produisist voluptueusement par les doigts et par les talons; Ny que le corps feust sans desir et sans chatouillement: ce sont plaintes ingrates et iniques. I'accepte de bon

<sup>1</sup> Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste encore à faire. LUCAN. l. 2, v. 657.

<sup>2</sup> Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles. SENEC. epist. 119.

<sup>3</sup> DIOGÈNE-LAÛRCE, l. 1, segm. 114.—C.

cœur, et reconnoissant, ce que nature a faict pour moy; et m'en agree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant Donneur, de refuser son don, l'annuller et desfigurer : Tout bon, il a faict tout bon : *omnia quæ secundum naturam sunt, æstimatione digna sunt* <sup>1</sup>.

Des opinions de la philosophie, i'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire, les plus humaines et nostres; mes discours sont, conformément à mes mœurs, bas et humbles : elle faict bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots pour nous prescher, Que c'est une farouche alliance de marier le divin avecques le terrestre, le raisonnable avecques le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste : Que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste : Que le seul plaisir qu'il tire de la iouissance d'une belle et ieune espouse, c'est le plaisir de sa conscience de

<sup>1</sup> Tout ce qui est selon la nature est digne d'estime.  
Cic. *de Finib. bon. et mal.* l. 3, c. 6.

faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchée. N'eussent ses suyvants<sup>1</sup> non plus de droict et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon !

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur et le nostre : il prise, comme il doit, la volupté corporelle ; mais il préfère celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de variété, de dignité. Cette cy ne va nullement seule, selon luy ; il n'est pas si fantastique, mais seulement première ; pour luy, la tempérance est modératrice, non adversaire, des voluptez. Nature est un doux guide ; mais non pas plus doux, que prudent et iuste : *intradum est in rerum naturam, et penitus quid ea postulet pervidendum*<sup>2</sup>. Le queste partout sa piste : nous l'avons confondue de traces artificielles ; et ce souverain bien aca-

<sup>1</sup> *Je voudrois que les sectateurs d'une telle philosophie n'eussent non plus de droit, etc.—C.*

<sup>2</sup> Il faut pénétrer la nature des choses, et voir exactement ce qu'elle exige. *Cic. de Finib. bon. et mal. l. 5, c. 16.*

démique et peripatetique, qui est « vivre selon icelle, » devient, à cette cause, difficile à borner et expliquer; et celuy des stoïciens, voisin à celuy là, qui est « consentir à nature. » Est ce pas erreur, d'estimer aucunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont nécessaires? Si ne m'osteront ils pas de la teste, que ce ne soit un tres convenable mariage du plaisir avecques la nécessité, avecques la quelle, dict un ancien, les dieux complottent tousiours. A quoy faire desmembrons nous en divorce un bastiment tissu d'une si ioincte et fraternelle correspondance? au rebours, renouons le par mutuels offices: que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps; le corps arreste la legereté de l'esprit, et la fixe. *Qui, velut summum bonum, laudat animæ naturam, et tanquam malum, naturam carnis accusat, profectò et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit; quoniam id vanitate sentit humaná, non veritate divinã* ! Il n'y a piece indigne de nostre

! Certainement, quiconque exalte l'ame comme le

soing , en ce present que Dieu nous a faict ; nous en debvons compte iusques à un poil : et n'est pas une commission par acquit , à l'homme , de conduire l'homme selon sa condition ; elle est expresse , naïfve et tres-principale , et nous l'a le Createur donnee serieusement et severement. L'auctorité peult seule , envers les communs entendements , et poise plus en langage peregrin ; rechargeons en ce lieu : *Stultitiæ proprium quis non dixerit , ignavè et contumaciter facere quæ facienda sunt ; et aliò corpus impellere , aliò animum ; distrahique inter diversissimos motus* <sup>1</sup> ? Or sus , pour veoir , faictes vous

souverain bien , et condamne le corps comme une chose mauvaise , embrasse et chérit l'ame d'une manière charnelle , et fuit charnellement la chair ; parce qu'il ne forme point ce jugement par un principe divin , mais par un principe de vanité humaine. AUGUST. *de Civit. Dei*, l. 14, c. 5, où ce S. Père en veut proprement aux Manichéens , qui regardoient la chair et le corps comme une production du mauvais principe.—C.

<sup>1</sup> N'est-ce pas le propre de la folie , de faire avec lenteur et murmure ce qu'on est forcé de faire ; de

dire un iour les amusements et imaginations que celuy là met en sa teste , et pour lesquelles il destourne sa pensee d'un bon repas , et plaint l'heure qu'il employe à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien si fade , en tous les mets de vostre table , que ce bel entretien de son ame ( le plus souvent il nous vaudroit mieulx dormir tout à fait , que de veiller à ce à quoy nous veillons ); et trouverez que son discours et ses intentions ne valent pas vostre capirotade. Quand ce seroient les ravissements d'Archimedes mesme, que seroit ce? Je ne touche pas icy , et ne me mesle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes , et à cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent , ces ames venerables , eslevees par ardeur de devotion et religion , à une constante et consciencieuse meditation des choses divines; les quelles, preoccupant par l'effort d'une vifve et vehemente esperance

pousser le corps d'un côté, et l'âme de l'autre; de se partager entre des mouvements contraires? SENEC.  
ep. 74.



l'usage de la nourriture éternelle, but final et dernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant, incorruptible, desdaignent de s'appliquer à nos necessiteuses commoditez fluides et ambiguës, et resignent facilement au corps le soing et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle : c'est une estude privilegié. Entre nous, ce sont choses que i'ay tousiours veues de singulier accord, les opinions supercelestes, et les mœurs soubterraines.

Esope, ce grand homme, veid son maitre<sup>1</sup> qui pissoit en se promenant, « Quoy doncques ! fait il, nous faudra il chier en courant ? » Mesnageons le temps, encores nous en reste il beaucoup d'oysif et mal employé : nostre esprit n'a volontiers pas assez d'aultres heures à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy fault pour sa necessité. Ils veulent se mettre hors d'eulx et eschapper à l'homme ; c'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en

<sup>1</sup> *Vie d'Esope*, par PLANUDE.—C.

bestes ; au lieu de se haulser, ils s'abbattent. Ces humeurs transcendentes m'effrayent ; comme les lieux haultains et inaccessibles ; et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses ecstases et ses daimoneries ; rien si humain en Platon, que ce pour quoy ils disent qu'on l'appelle divin ; et de nos sciences, celles là me semblent plus terrestres et basses, qui sont le plus hault montees ; et ie ne treuve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa response : il s'estoit coniouï avecques luy, par lettre, de l'oracle de Iupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les dieux ; « Pour ta consi-  
 « deration <sup>1</sup>, i'en suis bien ayse ; mais il y a  
 « de quoy plaindre les hommes qui auront  
 « à vivre avecques un homme et luy obeïr,  
 « lequel outrepasse et ne se contente de la  
 « mesure d'un homme : »

Dis te minorem quòd geris, imperas <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> QUINTE-CURCE, l. 6, § 9.—C.

<sup>2</sup> C'est en te soumettant aux dieux, que tu règues sur l'univers. HOR. od. 6, l. 3, v. 5.

La gentille inscription de quoy les Athéniens honnorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :

D'autant es tu Dieu, comme  
Tu te recognois homme<sup>1</sup>.

C'est une absolue perfection, et comme divine, « de sçavoir iouïr loyalement de son estre. » Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres; et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avous nous beau monter sur des eschasses; car, sur des eschasses, encores fault il marcher de nos iambes; et au plus eslevé throsne du monde, si ne sommes nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rengent au modele commun et humain avecques ordre, mais sans miracle et sans extravagance. Or, la vieillesse a un peu besoing d'estre traictee plus tendrement: recommandons la à ce Dieu

<sup>1</sup> Dans la *Vie de Pompée*, par PLUTARQUE, de la traduction d'Amyot.—C.

protecteur de santé et de sagesse, mais gaye  
et sociale :

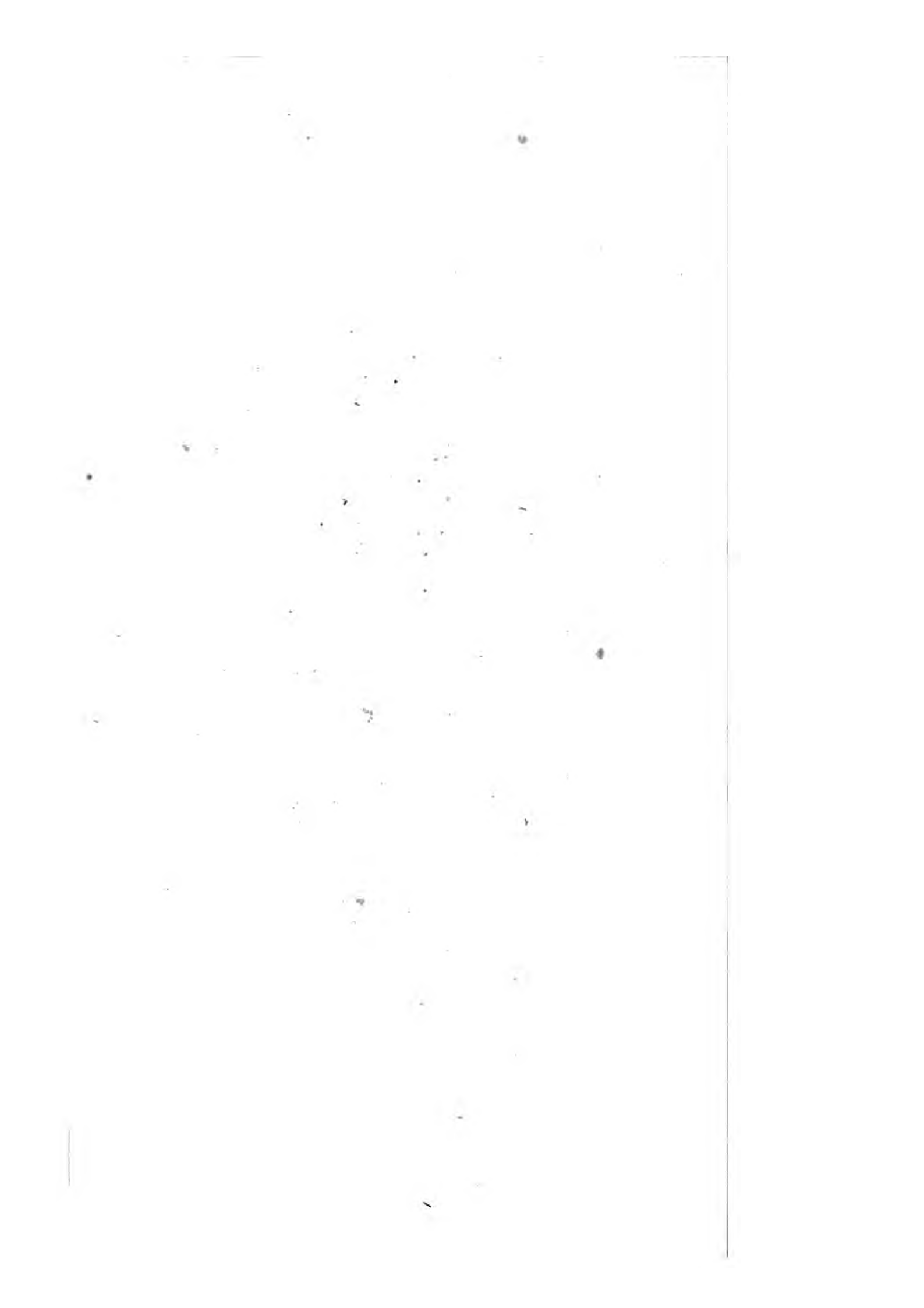
Frui paratis, et valido mihi,  
Latœ, dones, et, precor, integrâ  
Cum mente; nec turpem senectam  
Degere, nec cytharâ carentem <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce que je te demande, ô fils de Latone! c'est de me laisser jouir de mon bonheur; de me donner une santé constante, un esprit toujours sain; de me préserver d'une vieillesse languissante, et insensible aux doux chants des Muses. Hor. od. 31, l. 1, v 17.

FIN DES ESSAIS.



# LETTRES.





LETTRES  
DE MICHEL  
DE MONTAIGNE.

---

---

I.

A MONSIEUR DE LANSAC,

Chevalier de l'ordre du roy, conseiller de son conseil privé, surintendant de ses finances, et capitaine de cent gentilshommes de sa maison.

MONSIEUR,

Je vous envoie la Mesnagerie de Xenophon mise en françois par feu monsieur de la Boëtie : present qui m'a semblé vous estre propre ; tant pour estre parti premierement, comme vous sçavez, de la main d'un gentil-

<sup>1</sup> Cette lettre se trouve au-devant de la *Ménagerie de Xenophon*, imprimée à Paris, chez Cl. Michel, 1600.

homme de marque<sup>1</sup>, tresgrand homme de guerre et de paix; que, pour avoir prins sa seconde façon de ce personnage<sup>2</sup> que ie sçais avoir esté aimé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousiours d'aiguillon à continuer envers son nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiement, monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose : car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publicques qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a faict cet honneur, vivant, que ie mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avecques moy une cousture d'amitié si estroicte et si ioincte, qu'il n'y a eu bias, mouvement, ny ressort en son

<sup>1</sup> *Xénophon*. Le titre de gentilhomme, que lui donne Montaigne, pourroit le faire reconnoître. Peut-être l'auroit-il désigné plus honorablement, s'il l'eût nommé tout simplement un illustre citoyen d'Athènes.

— C.

<sup>2</sup> *D'Étienne de la Boétie*.

ame, que ie n'aye peu considerer et iuger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si prez du miracle, que pour, me iectant hors des barrieres de la vraysemblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que ie me resserre et restreigne au dessous de ce que i'en sçais. Et pour ce coup, monsieur, ie me contenterai seulement de vous supplier, pour l'honneur et reverence que vous devez à la verité, de tesmoigner et croire que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance doncques que vous luy rendrez cela qui luy est tresiustement deu, et pour le refreschir en vostre memoire, ie vous donne ce livre, qui tout d'un train aussi vous respondra, de ma part, que, sans l'expresse deffense que m'en faict mon insuffisance, ie vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en recognoissance des obligations que ie vous doibs, et de l'ancienne faveur et amitié que vous avez portee à ceulx de nostre maison. Mais, monsieur, à faulte de

meilleure monnoye, ie vous offre en payement une tresasseuree volonte de vous faire humble service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeissant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

---

## II.

### A MONSIEUR DE MESMES,

Seigneur de Roissy et de Malassize, conseiller du roy en son privé conseil.

MONSIEUR,

C'est une des plus notables folies que les hommes facent d'employer la force de leur entendement à ruyner et chocquer les opinions communes et receues qui nous portent de la satisfaction et du contentement : car,

<sup>1</sup> Imprimée au-devant des *Règles de Mariage*, de PLUTARQUE.

là où tout ce qui est sous le ciel employe les moyens et les utils que nature luy a mis en main (comme de vray c'en est l'usage) pour l'adgencement et commodité de son estre, ceux cy, pour sembler d'un esprit plus gaillard et plus esveillé, qui ne receoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranslant leurs ames d'une assiette paisible et reposede, pour, aprez une longue queste, la remplir, en somme, de doute, d'inquietude, et de fiebre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont esté tant recommandees par la Verité mesme. De ma part, i'aime mieulx estre plus à mon ayse, et moins habile; plus content, et moins entendu. Voilà pourquoy, monsieur, quoyque des fines gents se moquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy aprez nous, comme nostre ame, logee ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de çà bas, i'estime toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse et brieveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir et alonger par la reputation et par la renommee; et embrasse tresvolontiers

une si plaisante et favorable opinion engendree originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment, ny pour quoy. De maniere que, ayant aimé, plus que toute aultre chose, monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle, ie penserois lourdement faillir à mon devoir, si, à mon escient, ie laissois esvanouir et perdre un si riche nom que le sien, et une memoire si digne de recommandation; et si ie ne m'essayois, par ces parties là, de le ressusciter et remettre en vie. Je crois qu'il le sent aucunement, et que ces miens offices le touchent et resiouissent: de vray, il se loge encores chez moy si entier et si vif, que ie ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloigné de nostre commerce. Or, monsieur, parce que chasque nouvelle cognoissance que ie donne de luy et de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, et dadvantage que son nom s'ennoblit et s'honore du lieu qui le receoit, c'est à moy à faire, non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encores de le

donner en garde à personnes d'honneur et de vertu, parmy lesquelles vous tenez tel reng, que, pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hôte, et de luy faire bonne chere, j'ay esté d'avis de vous presenter ce petit ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que, à practiquer Plutarque et ses compaignons, vous n'avez que faire de truchement; mais il est possible que madame de Roissy, y voyant l'ordre de son mesnage et de vostre bon accord représenté au vif, sera tresayse de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement atteint, mais surmonté ce que les plus sages philosophes ont peu imaginer du debvoir et des loix du mariage. Et en toute façon, ce me sera toujours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que j'ay de vous faire service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1590.

Vostre humble serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.



## III.

A MADEMOISELLE DE MONTAIGNE,

MA FEMME.

MA femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux regles de ce temps icy, de vous courtoiser et caresser encores : car ils disent qu'un habile homme peult bien prendre femme ; mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire : ie me tiens, de ma part, à la simple façon du vieil aage ; aussi en porte ie tantost le poil : et, de vray, la nouvelleté couste si cher iusqu'à cette heure à ce pauvre estat (et si ie ne sçais si nous en sommes à la derniere enchere), qu'en tout et par tout i'en quite le party. Vivons, ma femme, vous et moy, à la vieille françoise. Or, il vous

<sup>1</sup> Imprimée au-devant de la *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme.*

peult souvenir comme feu monsieur de la Boëtie, ce mien cher frere, et compaignon inviolable, me donna, mourant, ses papiers et ses livres, qui m'ont esté, depuis, le plus favory meuble des miens. Je ne veulx pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy : à cette cause, il m'a prins envie d'en faire part à mes amis. Et parce que ie n'en ay, ce crois ie, nul plus privé que vous, ie vous envoie la lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduite par luy en françois : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que, n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais ie laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous advertir de vostre debvoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy ; car il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se peult alleguer en cela, beaucoup mieulx que ic ne ferois moy mesme. Sur ce, ma femme, ie me recommande bien fort à vostre bonne grâce, et prie Dieu qu'il vous

164 LETTRES DE MONTAIGNE,  
maintienne en sa garde. De Paris, ce 10 sep-  
tembre 1570.

Vostre bon mary,

MICHEL DE MONTAIGNE.

---

IV<sup>1</sup>.

A MONSEIGNEUR DE L'HOSPITAL,

Chancelier de France.

MONSEIGNEUR,

J'ay opinion que vous aultres, à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est il nulle communauté si chestifve, qui n'aye en soy

<sup>1</sup> Imprimée au-devant des vers latins d'Étienne de la Boétie.

des hommes assez pour fournir commodement à chascun de ses offices, pourveu que le despartement et le triage s'en peust iustement faire; et ce poinct là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un estat. Or, à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espandue, ny ne peuvent entrer iusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publicque si bien establee, en laquelle nous remarquions souvent la faulte de ce despartement et de ce choix; et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque eslection se veoid faicte meritoirement et par ordre, nous le debvons sans doubte à la fortune, qui, par l'inconstance de son bransle divers, s'est pour ce coup rencontrée au train de la raison. Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de la

Boëtie, l'un des plus propres et nécessaires hommes aux premières charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, méprisé, ez cendres de son foyer domestique, au grand intérêt de nostre bien commun; car, quant au sien particulier, ie vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que iamais homme n'a vescu plus satisfait ny plus content. Je sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes; et sçais, dadvantage, que iamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que, en l'age de trente deux ans, qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce reng là que nul aultre avant luy: mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les premières. A la verité, ses forces feurent mal mesnagees, et trop espargnees: de façon que, au delà de sa charge, il luy restoit beaucoup de grandes parties oysifves et inutiles, desquelles la chose publique eust pu tirer du

servic , luy de la gloire. Or , monsieur ,  
puisqu'il a esté si nonchalant de se pouls  
soy mesme en lumiere , comme , de malheur ,  
la vertu et l'ambition ne logent gueres en-  
semble ; et qu'il a esté d'un siecle si grossier  
ou si plein d'envie , qu'il n'y a peu nullement  
estre aydé par le tesmoignage d'aultruy , ie  
souhaite merveilleusement que , au moins  
aprez luy , sa memoire , à qui seule meshuy  
ie doibs les offices de nostre amitié , receoive  
le loyer de sa valeur , et qu'elle se loge en la  
recommandation des personnes d'honneur  
et de vertu. A cette cause m'a il prins envie  
de le mettre au iour , et de vous le presenter ,  
monsieur , par ce peu de vers latins qui nous  
restent de luy. Tout au rebours du masson ,  
qui met le plus beau de son bastiment vers  
la rue , et du marchand , qui faict montre et  
parement du plus riche eschantillon de sa  
marchandise ; ce qui estoit en luy le plus re-  
commendable , le vray suc et moelle de sa  
valeur l'ont suivy , et ne nous en est demeuré  
que l'escorce et les feuilles. Qui pourroit  
faire veoir les reglez bransles de son ame ,  
sa piété , sa vertu , sa iustice , la vivacité de

son esprit, le poids et la santé de son iugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevees au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et iuree contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine traficque qui se couve sous l'honorable tiltre de iustice, engendreroit certainement à toutes gents de bien une singuliere affection envers luy meslee d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, monsieur, il s'en fault tant que ie puisse cela, que du fruit mesme de ses estudes il n'avoit encores iamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité; et ne nous en est demeuré que ce que, par maniere de passe-temps, il escrivoit quelquesfois. Quoy que ce soit, ie vous supplie, monsieur, le recevoir de bon visage, et, comme nostre iugement argumente maintesfois d'une chose legiere une bien grande, et que les ieux mesmes des grands personnages rapportent aux clairvoyants quelque marque honorable du lieu d'où ils partent, monter, par ce sien



ouvrage, à la cognoissance de luy mesme, et en aimer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy, monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresolue qu'il avoit de vostre vertu; et si accomplirez ce qu'il a infiniment souhaité pendant sa vie : car il n'estoit homme du monde en la cognoissance et amitié duquel il se feust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise de quoy si hardiement i'use des choses d'autrui, ie l'advise qu'il ne feut iamais rien plus exactement dict ne escript, aux escholes des philosophes, du droict et des debvoirs de la sainte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons practiqué ensemble. Au reste, monsieur, ce legier present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist; à vous tesmoigner l'honneur et reverence que ie porte à vostre suffisance et qualitez singulieres qui sont en vous : car, quant aux estrangieres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint

tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce  
30 avril 1570.

Vostre humble et obeïssant serviteur,  
MICHEL DE MONTAIGNE.

---

V<sup>1</sup>.

A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE,

MON PERE.

QUANT à ses dernieres paroles, sans doute si homme en doibt rendre bon compte, c'est moy; tant parce que, du long de sa maladie, il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul aultre, que aussi pource que, pour la singuliere et fraternele amitié que nous nous estions entreportee, i'avois trescertaine co-  
gnissance des intentions, iugements et vo-

<sup>1</sup> Extrait d'une lettre que Montaigne écrivit à son père, contenant quelques particularités qu'il remarqua en la maladie et mort de M. de la Boëtie.

lontez qu'il avoit eus durant sa vie, autant sans doute qu'homme peult avoir d'un autre; et parce que ie les sçavois estre haultes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et, quand tout est dict, admirables. Je prevoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien, en une telle necessité; qui ne feust grand et plein de bon exemple: ainsi, ie m'en prenois le plus garde que ie pouvois. Il est vray, monseigneur, comme j'ay la memoire fort courte, et desbauchee encores par le trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie voudrois estre sceues: mais celles des quelles il m'est souvenu, ie les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible; car, pour le représenter ainsi fierement arrêté en sa brave desmarche; pour vous faire veoir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, ie confesse qu'il y faudroit un beaucoup meilleur style que le mien; parce

qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte, qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforceassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service : car sans doute ie ne le veis iamais plein ny tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, monseigneur, si vous trouvez que i'aye voulu mettre en compte ses propos plus legiers et ordinaires, ie l'ay faict à escient; car estant dicts en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité et d'assurance.

Comme ie revenois du palais, le lundi neufviesme d'aoust 1563, ie l'envoyai convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me mercioit; qu'il se trouvait un peu mal, et que ie luy ferois plaisir, si ie voulois estre une heure avecques luy, avant qu'il partist pour aller en Medor<sup>1</sup>. Je l'allay trouver

<sup>1</sup> Je crois qu'il faut lire *Médoc* au lieu de *Medor*;

bientost aprez disner. Il estoit couché vestu, et montrait desjà ie ne sçais quel changement en son visage. Il me dict que c'estoit un flux de ventre avecques des trenchees, qu'il avoit prins le iour avant, iouant en pourpoint soubz une robe de soye, avecques monsieur d'Escars; et que le froid luy avoit souvent faict sentir semblables accidents. Je trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse, qu'il avoit pieça faicte de s'en aller; mais qu'il n'allast pour ce soir que iusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisois ie pour le lieu où il estoit logé tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigord et d'Angenois, où il avoit laissé tout empesté, et puis, pour semblable maladie que la sienne, ie m'estois aultrefois tresbien trouvé de monter à cheval. Ainsin il s'en partit, et mademoiselle de la Boëtie sa femme, et monsieur de Bouilhonnas son oncle avecques luy.

et *Germignac*, qui est près de Saint-Pons, département de la Charente-Inférieure, au lieu de *Germignan*.—E. J.

Le lendemain, de bien bon matin, voycy venir un de ses gents, à moy, de la part de mademoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuict, d'une forte dyssenterie. Elle envoyoit querir un medecin et un apotiquaire, et me prioit d'y aller : comme ie feis l'aprez disnee.

A mon arrivee, il sembla qu'il feust tout esiouï de me veoir; et, comme ie voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promesse de le revoir le lendemain: il me pria, avecques plus d'affection et d'instance qu'il n'avoit iamais faict d'aulture chose, que ie fusse le plus que ie pourrois avecques luy. Cela me toucha aulcunement. Ce neantmoins ie m'en allois, quand mademoiselle de la Boëtie, qui pressentoit desjà ie ne sçais quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que ie ne bougeasse pour ce soir. Ainsin elle m'arresta; de quoy il se resiouït avecques moy. Le lendemain ie m'en reveins; et le ieudi, le feus retrouver. Son mal alloit en empirant; son flux de sang, et ses trenchees qui l'affaiblissoient encores plus, croissoient d'heure à aulture.

Le vendredy, ie le laissai encores : et le samedy, ie le feus reveoir desià fort abbattu. Il me dict lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, et outre cela, qu'elle estoit mal plaisante et melancholique : qu'il cognoissoit tres bien mon naturel, et me prioit de n'estre avecques lui que par boutees, mais le plus souvent que ie pourrois. Ie ne l'abandonnay plus. Iusques au dimanche, il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il iugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurences de sa maladie, et de ce que les anciens medecins en avoient dict, d'affaires publiques bien peu, car ie l'en trouvay tout desgousté dez le premier iour. Mais le dimanche, il eust une grand'foiblesse : et comme il feut revenu à soy, il dict qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nue, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit peslemesle et sans ordre : toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, mon frere, » luy dis ie lors : « Mais n'a rien de si mauvais, » me respondit il.



Depuis lors, parce que dez le commencement de son mal il n'avoit prins nul sommeil, et que, nonobstant tous les remedes, il alloit tousiours en empirant, de sorte qu'on y avoit desjà employé certains bruvages desquels on ne se sert qu'aux dernieres extremittez, il commença à desesperer entierement de sa guarison; ce qu'il me communiqua. Ce mesme iour, parce qu'il feut trouvé bon, ie luy dis, « Qu'il mesieroit mal, pour l'extreme amitié que ie luy portois si ne me soulciois, que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encores à sa maladie; et que, si Dieu vouloit qu'il empirast, ie serois tresmarry qu'à faulte d'advisement il cust laissé nul de ses affaires domestiques descousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation : » ce qu'il print de moy de tresbon visage; et, aprez s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme, seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé

quant à son testament. Je luy dis qu'il les estonneroit. « Non, non, me dict il, ie les consolera; et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que ie ne l'ay moy mesme. » Et puis, il me demanda si les foiblesses qu'il avoit eues, ne nous avoient pas un peu estonnez. « Cela n'est rien, luy feis ie, mon frere, ce sont accidents ordinaires à telles maladies. » « Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit il, quand bien il en adviendroit ce que vous en craindriez le plus. » « A vous ne seroit ce que heur, luy repliquay ie; mais le dommage seroit à moy, qui perdrais la compaignie d'un si grand, si sage et si certain amy, et tel que ie serois assuré de n'en trouver iamais de semblable. » « Il pourroit bien estre, mon frere, adiousta il : et vous assure que ce qui me faict avoir quelque soing que i'ay de ma guarison, et n'aller si courant au passage que i'ay desià franchi à demy, c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que i'aime tous deux uniquement, et qui porteront bien impa-

tiemment, i'en suis assuré, la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eulx. I'ai aussi respect au desplaisir que auront beaucoup de gents de bien qui m'ont aimé et estimé pendant ma vie, desquels, certes, ie le confesse, si c'estoit à moy à faire, ie serois content de ne perdre encores la conversation; et si ie m'en vois, mon frere, ie vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que ie leur ay portee iusques à ce dernier terme de ma vie: et puis, mon frere, par adventure, n'estois ie point nay si inutile, que ie n'eusse moyen de faire service à la chose publicque; mais, quoy qu'il soit, ie suis prest à partir, quand il plaira à Dieu, estant tout assuré que ie iouïray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, ie vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa sainte maiesté d'ordonner de moy; et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds

de la raison. » Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desjà. Je luy dis que assez bien, pour l'importance de la chose. « Ouy, suyvit il, à cette heure qu'ils ont encores un peu d'esperance : mais si ie la leur ay une fois toute ostee, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. » Suyvant ce respect, tant qu'il vescu depuis, il leur cacha tousiours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en user de mesme. Quand il les voyoit auprez de luy, il contrefaisoit la chere <sup>1</sup> plus gaye, et les paissoit de belles esperances.

Sur ce poinct, ie le laissay, pour les aller appeler. Ils composerent leur visage le mieulx qu'ils peurent, pour un temps. Et apres nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dict ainsi, d'un visage posé, et comme tout esiouy : « Mon oncle, ma femme, ie vous assure, sur ma foy, que nulle nouvelle attaincte de ma maladie, ou opinion mauvaise que i'aye de ma guarison, ne m'a mis en fantasie de vous faire ap-

<sup>1</sup> *L'accueil plus gai.*—E. J.

peler pour vous dire ce que i'entreprinds ; car ie me porte , Dieu mercy, tresbien , et plein de bonne esperance : mais , ayant de longue main apprins , tant par longue experience que par longue estude , le peu d'assurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines , et mesme en nostre vie , que nous tenons si chere , qui n'est toutesfois que fumee et chose de neant ; et considerant aussi , que , puisque ie suis malade , ie me suis d'autant approché du dangier de la mort , i'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques , aprez en avoir eu vostre adyis premierement.» Et puis adressant son propos à son oncle ; « Mon bon oncle , dict il , si i'avais à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que ie vous ay , ie n'aurois eu pieça ' faict : il me suffit que , iusques à present , où que i'aye esté , et à quiconque i'en aye parlé , i'aie tousiours dict que tout ce que un tressage , tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils , tout cela

<sup>1</sup> *De long-temps fait.*

avez vous fait pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulsier aux estats <sup>1</sup>; de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommandables offices d'amitez vostres envers moy; somme, quoy que i'aye, ie le tiens de vous, ie l'advoue de vous, ie vous en suis redevable, vous estes mon vray pere: ainsi, comme fils de famille, ie n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé. » Lors il se teut, et attendit que les soupirs et les sanglots eussent donné loysir à son oncle de luy respondre, Qu'il trouveroit tousiours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis, destournant sa parole à sa femme: « Ma semblance, dict il ( ainsi l'ap-

<sup>1</sup> *A des emplois publics*: car ( comme dit Montaigne dans sa lettre au chancelier de l'Hospital ) « son amy estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes. » *Ci-dessus*, lettre IV, p. 166.

peloit il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eulx), ayant esté ioinct à vous du saint nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonné ça bas pour l'entretien de la société humaine, ie vous ay aimee, chérie et estimee autant qu'il m'a esté possible, et suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que ie ne sçauois assez recognoistre. Ie vous prie de prendre de la part de mes biens ce que ie vous donne, et vous en contenter, encores que ie sçache bien que c'est bien peu au prix de vos merites. »

Et puis, tournant son propos à moy :  
« Mon frere, dict il, que i'aime si chèrement, et que i'avois choisi parmi tant d'hommes pour renouveler avecques vous cette vertueuse et sincere amitié, de laquelle l'usage est, par les vices, dez si longtemps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, ie vous supplie, pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma bibliotheque et de mes livres



que ie vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cœur, et qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera *μνημόσυρον τῆς sodalis.* »

Et puis, parlant à tous-trois generalement, loua Dieu, de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompaigné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde : et qu'il luy sembloit tresbeau à veoir un assemblee de quatre si accordants et si unis d'amitié; faisant, disoit-il, estat, que nous nous entr'aimions unanimement les uns pour l'amour des aultres. Et nous ayant recommendé les uns aux aultres, il suyvit ainsin : « Ayant mis ordre à mes biens, encores me fault il penser à ma conscience. Ie suis chrestien, ie suis catholique : tel ay vescu, tel suis ie deliberé de clorre ma vie. Qu'on me fasse venir un presbtre; car ie ne veulx faillir à ce dernier debvoir d'un chrestien. »

Sur ce point il finit son propos, lequel

<sup>A</sup> Un souvenir de votre ami.

il avoit continué avecques telle assurance de visage, telle force de parole et de voix, que, là où ie l'avois trouvé, lorsque i'entrai en sa chambre, foible, traissant lentement les mots les uns aprez les aultres, ayant le pouls abbattu comme de fiebvre lente, et tirant à la mort, le visage pasle et tout meurtri, il sembloit lors, qu'il veinst, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teinct plus vermeil, et le pouls plus fort, de sorte que ie luy feis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure, i'eus le cœur si serré, que ie ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprez, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que ie souhaitois, pour la ialousie que i'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoins de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compaignie en sa chambre, ie luy dis que i'avais rougi de honte de quoy le courage m'avoit failli à ouïr ce que luy, qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que iusques lors i'avois pensé

que Dieu ne nous donnast gueres si grand avantage sur les accidents humains, et croyois malaysement ce que quelquesfois i'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, ie louois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui ie fusse tant aymé, et que i'aimasse si chèrement; et que cela me serviroit d'exemple pour iouer ce mesme roolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsin, et de montrer, par effect, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient; adioustant que c'estoit la vraye pratique de nos estudes et de la philosophie. Et me prenant par la main. « Mon frere, mon amy, me dict il, ie t'asseure que i'ay faict assez de choses, ce me semble, en ma vie, avecques autant de peine et difficulté que ie fois cette cy. Et quand tout est dict, il y a fort long temps que i'y estois préparé, et que i'en sçavois ma leçon toute par cœur.

Mais n'est ce pas assez vescu iusques à l'aage auquel ie suis ? i'estois prest à entrer à mon trente troisieme an. Dieu m'a faict cette grace, que tout ce que i'ay passé iusques à cette heure de ma vie, a esté plein de santé et de bonheur : pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires, et de veoir mille choses malplaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de la quelle ie suis quitte par ce moyen : et puis, il est vraysemblable que i'ay vescu iusques à cette heure avecques plus de simplicité et moins de malice, que ie n'eusse, par adventure, faict si Dieu m'eust laissé vivre iusqu'à ce que le soing de m'enrichir, et accommoder mes affaires, me feust entré dans la teste. Quant à moy, ie suis certain, ie m'en vois trouver Dieu, et le seiour des bienheureux. » Or, parce que ie montrois, mesme au visage, l'impatience que i'avois à l'ouïr : « Comment, mon frere ! me dict il, me voulez vous faire peur ? Si ie l'avois, à qui seroit ce de me l'oster, qu'à vous ? »

Sur le soir, parce que le notaire surveint, qu'on avoit mandé pour recevoir son testament, ie le luy feis mettre par escript; et puis ie luy feus dire, S'il ne le vouloit pas signer: « Non pas signer, dict il, ie le veulx faire moy mesme: mais ie vouldrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loisir, car ie me treuve extremement travaillé, et si affoibly que ie n'en puis quasi plus. » Ie me meis à changer de propos; mais il se reprit soubdain, et me dict qu'il ne falloit pas grand loisir à mourir, et me pria de sçavoir si le notaire avoit la main bien legiere, car il n'arresteroit gueres à dicter. I'appelay le notaire; et sur le champ il dicta si viste son testament, qu'on estoit bien empesché à le suyvre. Et ayant achevé, il me pria de luy lire: et parlant à moy, « Voylà, dit-il, le soing d'une belle chose que nos richesses! *Sunt hæc quæ hominibus vocantur bona!* » Apres que le testament eut esté signé, comme sa chambre estoit pleine de gents, il me demanda s'il luy feroit mal de

<sup>1</sup> Voilà ce que les hommes appellent des biens!

parler. Je luy dis que non, mais que ce feust tout doucement.

Lors il' feist appeller mademoiselle de Saint Quentin sa niepce, et parla ainsin à elle : « Ma niepce, m'amie, il m'a semblé, depuis que ie t'ay cogneue, avoir veu reluire en toy des traictz de tresbonne nature : mais ces derniers offices que tu fois, avecques si bonne affection et telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy : et vrayment ie t'en suis obligé, et t'en mercie tres affectueusement. Au reste, pour me descharger, ie t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu : car c'est sans doute la principale partie de nostre devoir, et sans laquelle nulle aultre action ne peult estre ny bonne ny belle ; et celle là y estant bien à bon escient, elle traisne aprez soy par necessité toutes aultres actions de vertu. Aprez Dieu, il te fault aimer et honorer ton pere et ta mere, mesme ta mere ma sœur que i'estime des meilleures et plus sages femmes du monde ; et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuy

comme peste ces folles privautez que tu veois les femmes avoir quelquesfois avecques les hommes ; car , encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit , et le conduisent à l'oysifveté, et de là, dans le vilain borbier du vice. Crois moy ; la plus seure garde de la chasteté à une fille , c'est la severité. Je te prie, et veulx , qu'il te souviene de moy, pour avoir souvent devant les yeulx l'amitié que ie t'ai portee ; non pas pour te plaindre, et pour te douloir de ma perte ; cela deffends ie à tous mes amis tant que ie puis , attendu qu'il sembleroit qu'ils feussent envieux du bien , du quel , mercy à ma mort , ie me verray bientost iouissant : et t'asseure , ma fille , que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir , ou de retourner à vivre encores , ou d'achever le voyage que i'ay commencé , ie serois bien empesché au chois. Adieu , ma niepce , m'amie. »

Il fait , aprez , appeller mademoiselle d'Arsat sa belle fille , et luy dict : « Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements , ayant une telle mere , que



i'ay trouuee si sage, si bien conforme à mes conditions et volonte, ne m'ayant iamais fait nulle faulte : vous serez tresbien instruite, d'une telle maistresse d'eschole. Et ne trouuez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aucune parenté, me soucie et me mesle de vous; car, estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne, ne me touche aussi. Et pourtant ay ie tousiours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arzat vostre frere, comme des miennes propres, et, par adventure, ne vous nuira il pas à vostre advancement d'auoir esté ma belle fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez; vous estes damoiselle de bon lieu : il ne vous reste que d'y adiouster les biens de l'esprit; ce que ie vous prie vouloir faire. Je ne vous deffends pas le vice, qui est tant detestable aux femmes; car ie ne veulx pas penser seulement qu'il vous puisse tumber en l'entendement, voire ie crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belle fille. »

Toute la chambre estoit pleine de cris

et de larmes , qui n'interrompoient toutes-fois nullement le train de ses discours , qui feurent languets. Mais , aprez tout cela , il commanda qu'on feist sortir tout le monde , sauf sa garnison , ainsi nomma il les filles qui le servoient. Et puis , appellant mon frere de Beauregard : « Monsieur de Beauregard , luy dict il , ie vous remercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy. Vous voulez bien que ie vous descouvre quelque chose que j'ay sur le cœur à vous dire. » De quoy quand mon frere luy eut donné assurance , il suyvit ainsi : « Ie vous iure que de tous ceulx qui se sont mis à la reformation de l'Eglise , ie n'ay iamais pensé qu'il y en ayt eu un seul qui s'y soit mis avecques meilleur zele , plus entiere , sincere et simple affection , que vous : et crois certainement que les seuls vices de nos prelatz , qui ont sans d'oubte besoing d'une grande correction , et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise , vous ont incité à cela. Ie ne vous en veulx , pour cette heure , desmouvoir ; car aussi ne prie ie pas volontiers personne de faire



quoy que ce soit contre sa conscience : mais ie vous veulx bien advertir que ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de la quelle vous estes par une continuelle concorde ( maison que i'ay autant chere que maison du monde ! mon Dieu ; quelle case, de laquelle il n'est iamais sorti acte que d'homme de bien ! ), ayant respect à la volonté de vostre pere , ce bon pere à qui vous devez tant , de vostre bon oncle , à vos freres , vous fuyiez ces extremitez : ne soyez point si aspre et si violent ; accommodez vous à eulx : ne faites point de bande et de corps à part ; ioignez vous ensemble. Vous voyez combien de ruynes ces dissensions ont apporté en ce royaume ; et vous responds qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et , comme vous estes sage et bon , gardez de mettre ces inconvenients parmy vostre famille , de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur du quel elle a iouï iusques à cette heure. Prenez en bonne part, monsieur de Beauregard, ce que ie vous en dis , et pour un certain tesmoignage de l'amitié que ie vous porte :

car pour cet effet me suis ie reservé, iusque à cette heure, à vous le dire ; et, à l'adventure, vous le disant en l'estat au quel vous me voyez, vous donnerez plus de poids et d'auctorité à mes paroles. » Mon frere le remercia bien fort.

Le lundi matin, il estoit si mal, qu'il avoit quité toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me veit, il m'appella tout piteusement, et me dict : « Mon frere, n'avez vous pas de compassion de tant de torments que ie souffre? ne voyez vous pas meshuy que tout le secours que vous me faictes, ne sert que d'alongement à ma peine? » Bientost aprez, il s'esvanouit : de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespasé : enfin, on le reveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort long temps aprez : et nous oyant crier autour de luy, il nous dict : « Mon Dieu! qui me tormente tant? Pourquoi m'oste lou de ce grand et plaisant repos auquel ie suis? Laissez moy, ie vous prie. » Et puis m'oyant, il me dict : « Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez doncques pas que ie guarisse? quel ayse vous

me faictes perdre ! » Enfin, s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dict, que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea, feis ie pour le mettre en propos ; c'est l'eau. » « C'est mon ', repliqua il, ὕδωρ ἀριστον<sup>2</sup>. » Il avoit desià toutes les extremittez, iusques au visage, glacees de froid, avecques une sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de pouls.

Ce matin, il se confessa à son presbtre : mais parce que le presbtre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardy matin, monsieur de la Boëtie le demanda, pour l'ayder, dict il, à faire son dernier office chrestien. Ainsin, il ouï la messe, et fit ses pasques. Et comme le presbtre prenoit congé de luy, il luy dict :

<sup>1</sup> *C'est mon avis, oui, certes.* — E. J.

<sup>2</sup> L'eau, la meilleure des choses.—Ces deux mots grecs sont de Pindare : voyez la première ode de ses olympiques.—C.

« Mon pere spirituel , ie vous supplie humblement , et vous et ceulx qui sont sous vostre charge , priez Dieu pour moy ; Soit qu'il soit ordonné , par les tressacrez thresors des desseings de Dieu , que ie finisse à cette heure mes iours , qu'il ayt pitié de mon ame , et me pardonne mes pechez , qui sont infinis , comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si hault et si puissant maistre : Ou , s'il luy semble que ie face encores besoing par deçà , et qu'il veuille me reserver à quelque aultre heure , suppliez le qu'il finisse bientost en moy les angoisses que ie souffre , et qu'il me fasse la grace de guider doresnavant mes pas à la suite de sa volonté , et de me rendre meilleur que ie n'ay esté. » Sur ce point , il s'arresta un peu pour prendre haleine : et voyant que le presbtre s'en alloit , il le rappella , et luy dict : « Encores veulx ie dire cecy en vostre presence : Ie proteste , que comme i'ay esté baptizé , ay vescu , ainsi veulx ie mourir sous la foy et religion que Moïse planta premierement en Egypte ;

que les peres receurent depuis en Iudee ; et qui de main en main , par succession de temps , a esté apportee en France. » Il sembla , à le veoir , qu'il eust parlé encores plus long temps , s'il eust peu : mais il finit , priant son oncle et moy , de prier Dieu pour luy ; « car ce sont , dict il , les meilleurs offices que les chrestiens puissent faire les uns pour les aultres. » Il s'estoit , en parlant , descouvert une espaule , et pria son oncle la recouvrir , encores qu'il eust un valet plus prez de luy ; et puis , me regardant : « *Ingenui est* , dict il , *cui multùm debeas , ei plurimùm velle debere* <sup>1</sup>. » Monsieur de Belot le veint veoir aprez midy : et il luy dict , luy presentant sa main : « Monsieur , mon bon amy , i'estois icy à mesme pour payer ma debte , mais i'ay trouvé un bon creditteur qui me l'a remise. » Un peu aprez , comme il se resveilloit en sursault : « Bien ! bien ! qu'elle vienne quand elle voudra , ie l'attends , gaillard et de pied coy : » mots qu'il redict deux ou

<sup>1</sup> Il est d'un cœur noble de vouloir devoir encore plus à celui à qui il doit beaucoup.



trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force pour le faire avaller, *An vivere tanti est* <sup>1</sup> ? dict il, tournant son propos à monsieur de Belot.

Sur le soir, il commença bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort : et comme ie soupois, il me fait appeler, n'ayant plus que l'image et que l'ombre d'un homme, et, comme il disoit luy mesme, *non homo, sed species hominis*; et me dict, à toutes peines : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que ie veisse les effects des imaginations que ie viens d'avoir ! » Apres avoir attendu quelque temps qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des soupirs trenchants pour s'en efforcer, car deslors la langue commenceoit fort à luy denier son office, « Quelles sont elles, mon frere ? » luy dis ie. « Grandes, grandes, » me respondit il. « Il ne feut iamais, suyvis ie, que ie n'cusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement; voulez vous pas que i'en iouïsse encores ? » « C'est mon dea <sup>2</sup>, respondit il;

<sup>1</sup> La vie est-elle d'un si grand prix ?

<sup>2</sup> Volontiers, j'y consens.

mais, mon frere, ie ne puis : elles sont admirables, infinies, et indicibles. » Nous en demeurasmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dict, d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforceast pour parler : mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce feut pour neant ; car il esvanouït soudain, et feut long temps sans veoir. Estant desià bien voisin de sa mort, et oyant les pleurs de mademoiselle de la Boëtie, il l'appella, et luy dict ainsi : « Ma semblance, vous vous tormentez avant le temps : voulez vous pas avoir pitié de moy ? Prenez courage. Certes, ie porte plus la moitié de peine, pour le mal que ie vous veois souffrir, que pour le mien ; et avecques raison, par ce que les maulx que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les aultres, c'est par certain iugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais

ie m'en vois : » cela disoit il, parce que le cœur luy failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint, et dict : « Je m'en vois dormir : bon soir, ma femme; allez vous en. » Voylà le dernier congé qu'il print d'elle.

Après qu'elle feut partie, « Mon frere, me dict il, tenez vous auprez de moy, s'il vous plaist. » Et puis; ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque médicament chauld qu'on luy avoit faict avaller, il print une voix plus esclatante et plus forte, et donnoit des tours dans son lict avecques tout plein de violence : de sorte que toute la compaignie commença à avoir quelque esperance, parce iusques lors la seule foiblesse nous l'avoit faict perdre. Lors, entre aultres choses, il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place. De sorte que j'eus peur que son iugement feust esbranlé : mesme que luy ayant bien doucement remontré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se

rendit point au premier coup, et redoubla encore plus fort : « Mon frere ! mon frere ! me refusez vous doncques une place ? » Jusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire, que puisqu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. « Voire, voire », me respondit il lors, i'en ay, mais ce n'est pas celuy qu'il me fault : et puis, quand tout est dict, ie n'ay plus d'estre. » « Dieu vous en donnera un meilleur bientôt, » luy feis ie. « Y fusse ie desià, mon frere ! me respondit il ; il y a trois iours que i'ahanne pour partir. » Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer seulement si i'estois prez de luy. Enfin, il se meist un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance : de maniere que, sortant de sa chambre, ie m'en resiquis avecques mademoiselle de la Boëtie. Mais une heure aprez, ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand soupir, il rendit l'ame, sur les

<sup>1</sup> *Vraiment, vraiment.*—E. J.

trois heures du mercredy matin dixhuitiesme d'aoust, l'an mil cinq cents soixante trois; aprez avoir vescu trente deux ans, neuf mois, et dix-sept iours.

---

VI<sup>1</sup>.A MADAMOISELLE PAUMIER<sup>2</sup>.

MADAMOISELLE,

Mes amis sçavent que dez l'heure que ie vous eus veue, ie vous destinai un de mes

<sup>1</sup> L'original, écrit de la propre main de Montaigne, est à présent dans la bibliothèque d'un savant magistrat, ancien président des échevins d'Amsterdam, M. Gérard Van Papenbrock, qui a plus de mille lettres de la propre main des plus savants hommes de l'Europe, depuis deux siècles. M. Pierre Morin, fils de M. Étienne Morin, mort ministre et professeur en hébreu à Amsterdam, m'a procuré une copie très-exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots, écrits par M. Van Papenbrock, *Est manus Michaelis de Montaigne, scripsit 1588* : c'est ici la main de Michel de Montaigne, qui a écrit cette lettre en 1588.—C.

<sup>2</sup> Cette demoiselle, née en 1554, se nommoit Marx.

livres : car ie sentis que vous leur aviez faict beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de monsieur Paumier m'oste le moyen de vous le donner , m'ayant obligé despuis à beaucoup plus que ne vault mon livre. Vous l'accepterez , s'il vous plaist , comme estant vostre avant que ie le deusse , et me faires cette grace de l'aimer , ou pour l'amour de luy , ou pour l'amour de moy ; et ie garderai entiere la debte que i'ay envers monsieur Paumier , pour m'en revenger , si ie puis d'ailleurs , par quelque service.

guerite de Chaumont. Elle fut mariée en 15.., avec Julien Le Paumier, et mourut en 1599. Jean Le Paumier, fils aîné de Julien Le Paumier, et frère du fameux Grentemesnil, étoit père d'Hélène Le Paumier, femme d'Étienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente.—C.

VII<sup>1</sup>.

## A MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE.

MONSEIGNEUR,

Suivant la charge que vous me donnastes l'année passée chez vous à Montaigne, j'ay taillé et dressé de ma main, à Raimond Sebond, ce grand theologien et philosophe espagnol, un accoustrement à la françoise; et l'ay devestu, autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche et maintien barbaresque que vous luy veites premierement: de manière qu'à mon opinion, il a meshuy assez de façon et d'entregent pour se presenter en toute bonne compagnie. Il pourra bien

<sup>1</sup> J'ai trouvé cette lettre au-devant de la *Théologie naturelle de Raimond Sebond*, traduite en français par messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roy, et gentilhomme ordinaire de sa chambre. A Rouen, chez Jean de La Mère, 1641.



estre que les personnes delicates et curieuses y remarqueront quelque traict et ply de Gascoigne : mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir, par leur nonchalance, laissé prendre sur eulx cet advantage à un homme de tout point nouveau et apprenti en telle besongne. Or, monseigneur, c'est raison que sous vostre nom il se poulse en credit et mette en lumiere, puisqu'il vous doit tout ce qu'il a d'amendement et de reformation. Toutesfois ie veois bien que, s'il vous plaist de compter avecques luy, ce sera vous qui luy debvrez beaucoup de reste; car, en eschange de ses excellents et tresreligieux discours; de ses haultaines conceptions et comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots et du langage; marchandise si vulgaire, et si vile, que qui plus en a n'en vault, à l'adventure, que moins.

Monseigneur, ie supplie Dieu qu'il vous doint treslongue et tresheureuse vie.

Vostre treshumble et tresobeïssant fils,

MICHEL DE MONTAIGNE.

---

---

**VIII.****ADVERTISSEMENT AU LECTEUR<sup>1</sup>.**

LECTEUR, tu me doibs tout ce dont tu iouis de feu M. Estienne de la Boëtie ; car ie t'advise que quant à luy il n'y a rien qu'il eust iamais esperé de te faire veoir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy, qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant trouvé aultre chose dans sa librairie, qu'il me laissa par son testament, encores n'ay ie pas voulu qu'il se perdist. Et, de ce peu de iugement que i'ay, i'espere que tu trouveras que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que cela : i'entends de ceux qui l'ont practiqué plus ieune ; car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort, qu'il avoit

<sup>1</sup> Imprimé à la suite de la lettre à M. de Lansac, et qui sert de préface aux *OEuvres de la Boëtie*, édition de Paris, 1571.

faict force aultres vers latins et françois, comme soubs le nom de Gironde, et en ay ouï reciter des riches lopins : mesme celuy qui a escript les antiquitez de Bourges en allegue que ie recognois ; mais ie ne sçais que tout cela est devenu, non plus que ses poëmes grecs. Et, à la verité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tumboit en main, sans aultre soing de le conserver. Assure toy que i'y ay faict ce que i'ay peu, et que depuis sept ans que nous l'avons perdu, ie n'ay peu recouvrer que ce que tu en veois : sauf un discours DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE <sup>1</sup>, et quelques memoires de nos troubles sur l'edict de ianvier 1562. Mais quant à ces deux dernieres pieces, ie leur treuve la façon trop delicate et mignarde pour les abandonner au grossier et pesant air d'une si mal plaisante saison. A Dieu. De Paris, ce dixiesme d'aoust 1570.

<sup>1</sup> On le trouvera ci-après dans ce volume, et imprimé plus correctement qu'il ne l'a été dans les différentes éditions données par Coste.—N.

---

---

**IX<sup>1</sup>.****A MONSIEUR DE FOIX,**

Conseiller du roy en son conseil privé, et ambassadeur de sa maiesté  
prez la seigneurie de Venise.

**MONSIEUR,**

Estant à mesme de vous recommander, et à la posterité, la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur, que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tumbé en fantasie combien c'estoit une indiscretion de grande consequence, et digne de la coercion de nos loix, d'aller, comme il se fait ordinairement, desrobbant à la vertu la gloire, sa fidelle compaigne, pour en estrener, sans choisis et sans iugement, le premier venu, selon nos interests particuliers : Veu que les deux raisons principales qui nous guident et tiennent

<sup>1</sup> Imprimée au-devant des vers français d'Étienne de la Boëtie, édition de Paris, 1572.

en office, sont la peine et la recompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes, que par l'honneur et la honte, d'autant que celles icy donnent droictement à l'ame, et ne se goustent que par les sentiments interieurs et plus nostres : là où les bestes mesmes se veoient aulcunement capables de toute aultre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu, mesme de ceulx qui ne sont plus, ne vise pas à eulx, ains qu'elle faict estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chastiments sont employez par la iustice, plus pour l'exemple, que pour l'interest de ceulx qui les souffrent. Or, le louer et les meslouer s'entrespondant de si pareille consequence, il est malaysé à sauver que nos loix deffendent offenser la reputation d'aultruy, et ce neantmoins permettent de l'ennoblir sans merite. Cette pernicieuse licence de iecter ainsin, à nostre poste<sup>1</sup>, au vent les louanges d'un chascun,

<sup>1</sup> *A notre gré.*—E. J.

a esté aultresfois diversement restreincte ailleurs; voire, à l'adventure, ayda elle iadis à mettre la poësie en la malegrace des sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit on couvrir, que le vice du mentir n'y apparaisse tousiours tresmesseant à un homme bien nay, quelque visage qu'on luy donne. Quant à ce personnage de qui ie vous parle, monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes, car le dangier n'est pas que ie luy en preste quelqu'une, mais que ie luy en oste; et son malheur porte que, comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse, de tresiustes et tres apparentes occasions de louange, i'ay bien aussi peu de moyen et de suffisance pour la luy rendre; ie dis moy, à qui seul il s'est communiqué iusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfectionset de vertus qui moisirent oysifves au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car, la nature des choses ayant, ie ne sçais comment, permis que la verité pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme, si ne l'embrassons nous qu'infuse et insinuee en nostre creance par les utils de la per-

suasion, ie me treuve si fort desgarny, et de credit pour auctoriser mon simple tesmoignage, et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'à peu a il tenu que ie n'aye quité là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par où dignement ie puisse presenter au monde au moins son esprit et son sçavoir. De vray, monsieur, ayant esté surprins de sa destinee en la fleur de son aage, et dans le train d'une tresheureuse et tresvigoreuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au iour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela : et, à l'aventure, estoit il assez brave, quand il y eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux. Mais enfin i'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy, d'avoir ensepveli avecques soy tant de rares faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensepvelir encores la cognoissance qu'il m'en avoit donnée : et, pourtant, ayant curieusement recueilli tout ce que i'ay trouvé d'entier parmy ses brouillars et papiers espars çà et là, le iouet du vent et de ses estudes, il m'a semblé bon, quoy que



ce feust , de le distribuer et de le despartir en autant de pieces que i'ay peu , pour de là prendre occasion de recommander sa memoire à d'autant plus de gents , choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoissance , et des quelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honorable ; comme vous , monsieur , qui de vous mesme pouvez avoir eu quelque cognoissance de luy pendant sa vie , mais certes bien legiere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira , si bon luy semble ; mais ie luy iure , sur tout ce que i'ay de conscience , l'avoir sçeu et veu tel , tout considéré , qu'à peine par souhait et imagination pouvois ie monter au de là , tant s'en fault que ie luy donne beaucoup de compaignons. Je vous supplie treshumblement , monsieur , non seulement preudre la generale protection de son nom , mais encores de ces dix ou douze vers françois , qui se iectent , comme par necessité , à l'ahry de vostre faveur. Car ie ne vous celebray pas que la publication n'en ayt esté difereez aprez le reste de ses œuvres , sous

couleur de ce que , par de là , on ne les trouvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, monsieur , ce qui en est : et, parce qu'il semble que ce iugement regarde l'interest de tout ce quartier icy , d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage et la barbarie , c'est proprement vostre charge , qui , au reng de la premiere maison de Guyenne , receu de vos ancestres , avez ad-iousté du vostre le premier reng encôres en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple , mais aussi par l'auctorité de vostre tesmoignage , qu'il n'en va pas tousiours ainsin. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons , que le dire , si est ce qu'ils s'arment quelquesfois autant de la langne que du bras , et de l'esprit que du cœur. De ma part, monsieur, ce n'est pas mon gibbier de iuger de telles choses, mais i'ay ouï dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande ; mais dadvantage, qui s'arrestera à la beauté et richesse des inventions, qu'ils

sont , pour le subiect, autant charnus, pleins et moëlleux , qu'il s'en soit encores veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art , et les plus heureux sont ceulx qui se sont empoignez à la plus noble ; car toutes pieces egualement necessaires au bastiment d'un corps ne sont pas pourtant egualement prisables. La mignardise du langage, la douceur et la polissure reluisent, à l'adventure, plus en quelques aultres, mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, poinctes et traicts, ie ne pense point que nuls aultres leur passent devant : et si faudroit il encores venir en composition de ce que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans choisis et sans triage ; en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast, que pour dire qu'il estoit capable

de tout faire ; car , au reste , mille et mille fois , voire en ses propos ordinaires , avons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sceues , plus dignes d'estre admirees. Voylà , monsieur , ce que la raison et l'affection , ioinctes ensemble par une rare rencontre , me commandent vous dire de ce grand homme de bien ; et , si la privauté que i'ay prinse de m'en adresser à vous , et de vous en entretenir si longuement , vous offense , il vous souviendra , s'il vous plaist , que le principal effect de la grandeur et de l'eminence , c'est de vous iecter en bute à l'importunité et embesongnement des affaires d'aultruy. Sur ce , aprez vous avoir présenté ma treshumble affection à vostre service , ie supplie Dieu vous donner , monsieur , tresheureuse et longue vie. De Montaigne , ce premier de septembre 1570.

Vostre obeïssant serviteur ,

MICHEL DE MONTAIGNE.

---

**DE**

**LA SERVITUDE**

**VOLONTAIRE,**

**OU**

**LE CONTR'UN.**



DE  
LA SERVITUDE  
VOLONTAIRE,  
OU  
LE CONTR'UN.

---

---

DISCOURS

D'ESTIENNE DE LA BOËTIE.

---

D'AVOIR plusieurs seigneurs aucun bien ie ne veoy;  
Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul  
soit le roy <sup>1</sup>;

ce dict Ulysse en Homere, parlant en public.  
S'il n'eust dict, sinon

<sup>1</sup> Οὐκ ἀγαθὸν πολυκερανή· εἷς κοίρανος ἔστω,  
Εἷς βασιλεύς.

*Iliad.* l. 2, v. 204, 205.



D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien ie ne veoy,

cela estoit tant bien dict que rien plus : mais, au lieu que , pour parler avecques raison, il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne , puisque la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable , il est allé adiouster , tout au rebours ,

Qu'un , sans plus , soit le maistre , et qu'un seul soit le roy.

Toutesfois , à l'aventure , il fault excuser Ulysse , au quel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage , et de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armee ; conformant , ie crois , son propos plus au temps , qu'à la verité. Mais à parler à bon escient , c'est un extreme malheur d'estre subiect à un maistre , duquel on ne peult estre iamais assureé qu'il soit bon , puisqu'il est tousiours en sa puissance d'estre mauvais quand il vouldra : et d'avoir plusieurs maistres , c'est autant que d'avoir autant de fois à estre ex-

tremement malheureux. Si ne veulx ie pas , pour cette heure , debattre cette question tant pourmenee , à sçavoir « Si les aultres façons de republicques sont meilleures que la monarchie : » A quoy , si ie vouldois venir , encores vouldrois ie sçavoir , avant que mettre en doute quel reng la monarchie doibt avoir entre les republicques , si elle y en doibt avoir aucun : pource qu'il est malaysé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement , où tout est à un. Mais cette question est reservee pour un aultre temps , et demanderoit bien son traicté à part , ou plustost ameneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup , ie ne vouldrois sinon entendre , S'il est possible , et comme il se peult faire , que tant d'hommes , tant de bourgs , tant de villes , tant de nations . endurent quelquesfois un tyran seul , qui n'a puissance que celle qu'on luy donne ; qui n'a pouvoir de leur nuire , sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer ; qui ne sçauroit leur faire mal aucun , sinon lors qu'ils aiment mieulx le souffrir que luy

contredire. Grand' chose , certes , et toutes-fois si commune , qu'il s'en faut de tant plus douloir , et moins esbahir , de veoir un million de millions d'hommes servir miserablement , ayants le col sous le ioug , non pas contraincts par une plus grande force , mais aulcunement <sup>1</sup> ( ce semble ) enchantez et charmez par le seul nom d'UN , du quel ils ne doibvent ny craindre la puissance , puisqu'il est seul , ny aimer les qualitez , puisqu'il est , en leur endroict <sup>2</sup> , inhumain et sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle : il fault souvent que nous obeissions à la force ; il est besoing de temporiser ; on ne peult pas tousiours estre le plus fort. Doncques , si une nation est contraincte par la force de la guerre de servir à un , comme la cité d'Athenes aux trente tyrans , il ne se fault pas esbahir qu'elle serve , mais se plaindre de l'accident ; ou bien plustost ne s'esbahir , ny ne s'en plaindre , mais porter le mal patiemment , et se reserver à l'advenir à meilleure fortune.

<sup>1</sup> *En quelque sorte.*—E. J.

<sup>2</sup> *A leur égard.*—E. J.

Nostre nature est ainsi, que les communs debvoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie : il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faicts, de cognoistre le bien, d'où l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre ayse, pour augmenter l'honneur et avantage de celuy qu'on aime, et qui le merite : Ainsi doncques, si les habitants d'un païs ont trouvé quelque grand personnage qui leur ayt montré par espreuve une grande prevoiance pour les garder, grande hardiesse pour les deffendre, un grand soing pour les gouverner; si, de là en avant, s'apprivoisent de luy obeïr, et s'en fier, tant que luy donner quelques avantages, ie ne sçais si ce seroit sagesse; de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'avancer en lieu où il pourra mal faire : mais certes, si<sup>1</sup> ne pourroit il faillir d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô bon Dieu ! que peult estre cela ?

<sup>1</sup> *Cependant il ne pourroit manquer, etc.*—E. J.

comment dirons-nous que cela s'appelle ? quel malheur est cettuy là ? ou quel vice ? ou plustost quel malheureux vice ? veoir un nombre infini, non pas obeïr, mais servir ; non pas estre gouvernez, mais tyrannisez ; n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit à eulx ! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, non pas d'une armee, non pas d'un camp barbare contre le quel il fauldroit despendre son sang et sa vie devant ; mais d'un seul ! non pas d'un Hercules, ny d'un Samson ; mais d'un seul hommeau <sup>1</sup>, et le plus souvent du plus lasche et femenin <sup>2</sup> de la nation ; non pas accoustumé à la pouldre des batailles ; mais encores à grand' peine au sable des tournois ; non pas qui puisse par force commander aux hommes ; mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette ! Appellerons nous cela lascheté ?

<sup>1</sup> *Hommeau*, petit homme. COTGRAVE, dans son *Dictionnaire français et anglais*. On trouve *hommet* et *hommelet* dans NICOT.—C.

<sup>2</sup> *Femenin*, féminin, efféminé. COTGRAVE.

dirons nous, que ceulx là qui servent, soyent couards et recreus? Si deux, si trois, si quatre, ne se deffendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible; bien pourra lon dire lors, à bon droict, que c'est faulte de cœur: Mais si cent, si mille, endurent d'un seul, ne dira on pas qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas, se prendre à luy, et que c'est non couardise, mais plustost mespris et desdaing? Si l'on veoid, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent païs, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, du quel le mieulx traicté de tous en receoit ce mal d'estre serf et esclave; comment pourrons nous nommer cela? Est ce lascheté? Or, il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre la quelle ils ne peuvent passer: deux peuvent craindre un, et possible dix; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point iusques là; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armee, qu'il conquiere un royaume: Doncques quel

monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encores le titre de couardise? qui ne treuve de nom assez vilain? que nature desadvoue avoir faict, et la langue refuse de le nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes; d'un aultre, autant; qu'on les reнге en bataille; qu'ils viennent à se ioindre, les uns libres combattants pour leur franchise, les aultres pour la leur oster: ausquels promettra on par coniecture la victoire? les quels pensera on qui plus gaillement iront au combat, ou ceulx qui esperent pour guerdon de leur peine l'entretènement de leur liberté, ou ceulx qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils receoivent, que la servitude d'aultroy? Les uns ont tousiours devant leurs yeulx le bonheur de leur vie passee, l'attente de pareil ayse à l'advenir; il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qu'il conviendra à iamais endurer à eulx, à leurs enfans et à toute la posterité: Les aultres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise qui



se rebouche soudain contre le dangier , et qui ne peult estre si ardente qu'elle ne se doibve et semble esteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de Miltiade , de Leonide , de Themistocles , qui ont esté données deux mille ans a , et vivent encores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des livres et des hommes , comme si c'eust esté l'autre hier qu'elles feurent données en Grece , pour le bien de Grece et pour l'exemple de tout le monde ; qu'est ce qu'on pense qui donna à un si petit nombre de gents , comme estoient les Grecs , non le pouvoir , mais le cœur de soubstenir la force de tant de navires , que la mer mesme en estoit changée ; de desfaire tant de nations , qui estoient en si grand nombre que l'esquadron des Grecs n'eust pas fourny , s'il eust fallu , des capitaines aux armées des ennemis ? sinon qu'il semble qu'en ces glorieux iours là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses , comme la victoire de la liberté sur la domination , et de la franchise sur la convoitise.

C'est chose estrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceulx qui la deffendent : mais ce qui se faict en tous païs, par tous les hommes, tous les iours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, et les prive de leur liberté; qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouïr dire, et non le veoir? et, s'il ne se veoyoit qu'en païs estranges et lointaines terres, et qu'on le dist; qui ne penseroit que cela feust plus-tost feinct et controuvé, que non pas veritable? Encores ce seul tyran, il n'est pas besoing de le combattre, il n'est pas besoing de s'en deffendre; il est de soy mesme desfaict, mais <sup>1</sup> que le païs ne consente à la servitude : il ne fault pas luy rien oster, mais ne luy donner rien; il n'est point besoing que le païs se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont donc-

<sup>1</sup> *Pourvu que.* « Un homme sage, dit Philippe de Comines, sert bien en une compagnie de princes, mais qu'on le veuille croire, et ne se pourroit trop acheter. » L. 1, c. 12.—C.

ques les peuples mesmes qui se laissent, ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quites; c'est le peuple qui s'asservit; qui se coupe la gorge; qui, ayant le chois d'estre subiect, ou d'estre libre, quite sa franchise, et prend le ioug; qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, ie ne l'en presserois point, combien que ce soit ce que l'homme doibt avoir plus cher que de se remettre en son droict naturel, et, par maniere de dire, de beste revenir homme; mais encores ie ne desire pas en luy si grande hardiesse : ie ne luy permets point qu'il aime mieulx une ie ne sçais quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy? si, pour avoir la liberté, il ne luy fault que la desirer; s'il n'a besoing que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde qui l'estime trop chere, la pouvant gagner d'un seul souhait? et qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien le quel on devroit racheter au prix de son sang? et le quel perdu, touts les gents d'honneur doibvent estimer la vie desplaisante et la mort salu-

taire? Certes, tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, et tousiours se renforce; et plus il treuve de bois, et plus est prest d'en brusler; et, sans que on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy mesme, et devient sans forme aulcune et n'est plus feu : pareillement les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruynent et destruisent, plus on leur baille, plus on les sert; d'autant plus ils se fortifient, deviennent tousiours plus forts et plus frez pour aneantir et destruire tout; et, si on ne leur baille rien, si on ne leur obeit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds et desfaicts, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur et aliment, devient une branche seiche et morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le dangier; les advisez ne refusent point la peine: les lasches et engourdis ne sçavent ny endurer le mal, ny recouvrer le bien; ils s'arrestent en cela de le souhaiter; et la vertu d'y pre-

tendre leur est ostee par leur lascheté; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, cette volonté, est commune aux sages et aux indiscrets, aux courageux et aux couards, pour souhaiter toutes choses qui, estant acquises les rendroient heureux et contents : une seule en est à dire, en laquelle ie ne sçais comme nature default<sup>a</sup> aux hommes pour la desirer; c'est la liberté, qui est toutesfois un bien si grand et si plaisant, que, elle perdue, tous les maux viennent à la filè, et les biens mesmes qui demeurent aprez elle perdent entierement leur goust et saveur, corrompus par la servitude : la seule liberté, les hommes ne la desirent point, non pas pour aultre raison, ce me semble, sinon pource que, s'ils la desiroient, ils l'auroient; comme s'ils refusoient faire ce bel acquest, seulement parce qu'il est trop aysé.

Pauvres gents et miserables, peuples insensenz, nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus

<sup>a</sup> *Fait défaut, manque.*—E. J.

clair de vostre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels! vous vivez de sorte que vous pouvez dire que rien n'est à vous; et sembleroit que meshuy ce vous seroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles et vos vies : et tout ce degast, ce malheur, cette ruyne, vous vient, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemy, et de celuy que vous faictes si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur du quel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a aultre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes; sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous luy faictes pour vous destruire. D'où a il prins tant d'yeulx; d'où vous espie il; si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos citez, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comment a il aul-

cun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avecques vous? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtier qui vous tue, et traistres de vous mesmes? Vous semez vos fruicts, à fin qu'il en face le degast; vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries; vous nourrissez vos filles, à fin qu'il ayt de quoy saouler sa luxure: vous nourrissez vos enfants, à fin qu'il les mene, pour le mieulx qu'il face, en ses guerres, qu'il les mene à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances; vous rompez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissez, à fin de le faire plus fort et roide à vous tenir plus courte la bride: et de tant d'indignitez que les bestes mesmes ou ne sentiroient point, ou n'endureroient point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir



faire. Soyez resolu de ne servir plus; et vous voylà libres. Je ne veulx pas que vous le pouliez, ny le bransliez; mais seulement ne le soubstenez plus : et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a desrobbé la base, de son poids mesme fondre en bas, et se rompre.

Mais, certes, les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables; et ie ne fois pas sagement de vouloir en cecy conseiller le peuple qui a perdu, long temps y a, toute cognoissance, et du quel, puisqu'il ne sent plus son mal, cela seul montre assez que sa maladie est mortelle : Cherchons doncques par coniectures, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinee cette opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement, cela est, comme ie crois, hors de nostre doubte, que, si nous vivions avecques les droicts que nature nous a donnez et les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeissants

aux parents; subiects à la raison; et serfs de personne. De l'obeissance que chascun, sans aultre advertissement que de son naturel, porte à ses pere et mere; tous les hommes en sont tesmoins, chascun en soy et pour soy. De la raison; si elle naist avecques nous, ou non, qui est une question debattue au fond par les academiques et touchee par toute l'eschole des philosophes; pour cette heure ie ne penserois point faillir en croyant qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui, entretenue par bon conseil et coustume, fleurit en vertu, et au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffee, s'avorte. Mais, certes, s'il y a rien de clair et d'apparent en la nature, et en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, Que nature, le ministre de Dieu, et la gouvernante des hommes, nous a tous faicts de mesme forme, et, comme il semble, à mesme moule, à fin de nous entrecognoistre tous pour compaignons, ou plustost freres; et si, faisant les partages des presents qu'elle nous donnoit, elle a faict quelques avantages de son bien, soit au

corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles; mais plustost faut il croire que, faisant ainsin aux uns les parts plus grandes, et aux autres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection<sup>1</sup>, à fin qu'elle eust où s'employer, ayant les uns puissance de donner ayde, et les autres besoing d'en receveoir : Puis doncques que cette bonne mere nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logez aulcunement<sup>2</sup> en une mesme maison, nous a tous figurez en mesme paste, afin que chascun se peust mirer et quasi recognoistre l'un dans l'autre; si elle nous a à tous en commun donné ce grand present de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser

<sup>1</sup> Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle, afin, etc.—C.

<sup>2</sup> En quelque sorte.—E. J.

d'avantage, et faire, par la commune et mutuelle déclaration de nos pensées, une communion de nos volontés; et si elle a tasché par tous moyens de serrer et estreindre plus fort le nœud de nostre alliance et société; si elle a montré, en toutes choses, qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis, que tous uns : il ne fault pas faire doute que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compaignons; et ne peut tumber en l'entendement de personne que nature ayt mis aucuns en servitude, nous ayant tous mis en compaignie.

Mais, à la verité, c'est bien pour neant de débattre si la liberté est naturelle, puisqu'on ne peut tenir aucun en servitude sans luy faire tort, et qu'il n'y a rien au monde si contraire à la nature (estant toute raisonnable), que l'iniure. Reste doncques de dire que la liberté est naturelle, et, par mesme moyen (à mon advis), que nous ne sommes pas seulement nays en possession de nostre franchise, mais aussi avecques affection de la deffendre. Or, si d'aventure nous faisons quelque doute en cela, et

sommes tant abbastardis que ne puissions recognoistre nos biens ny semblablement nos naïfves affections, il fauldra que ie vous face l'honneur qui vous appartient, et que ie monte, par maniere de dire, les bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature et condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu!), si les hommes ne font trop les sourds, leur crient, VIVE LIBERTÉ. Plusieurs y en a d'entr'elles, qui meurent sitost qu'elles sont prises : comme le poisson qui perd la vie aussitost que l'eau ; pareillement celles là quittent la lumiere, et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaulx avoient entre eulx leurs rengs et preeminences, ils feroient (à mon advis) de liberté leur noblesse. Les aultres, des plus grandes, iusques aux plus petites, lors qu'on les prend, font si grande resistance de ongles, de cornes, de pieds, de bec, qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent ; puis, estants prises, nous donnent tant de signes apparens de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à veoir, que

d'ores en là <sup>1</sup> ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veult dire aultre chose l'elephant qui, s'estant deffendu iusques à n'en pouvoir plus, n'y voyant plus d'ordre, estant sur le point d'estre prins, il enfonce ses maschoires, et casse ses dents contre les arbres; sinon que le grand desir qu'il a de demeurer libre, comme il est nay, luy faict de l'esprit, et l'advise de marchander avecques les chasseurs si, pour le prix de ses dents, il en sera quite, et s'il sera receu à bailler son yvoire, et payer cette rençon, pour sa liberté. Nous appastons le cheval deslors qu'il est nay, pour l'apprivoiser à servir; et si ne le sçavons nous tant flater, que quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'esperon, comme (ce semble) pour montrer à la nature, et tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contraincte. Que fault il doncques dire?

<sup>1</sup> *Dorénavant.*—E. J.

Mesmes les bœufs sous le poids du ioug geignent,  
Et les oiseaux dans la cage se plaignent,

comme i'ay dict ailleurs aultresfois, passant le temps à nos rimes françoises : Car ie ne craindrois point, escrivant à toy, ó Longa, mesler de mes vers, des quels ie ne lis iamais, que, pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi doncques, puisque toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subiection, et courent aprez la liberté; puisque les bestes, qui encores sont factes pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir qu'avecques protestation d'un desir contraire : quel malencontre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme, seul nay, de vray, pour vivre franchement, de luy faire perdre la souvenance de son premier estré et le desir de le reprendre ?

Il y a trois sortes de tyrans ; ie parle des meschants princes : Les uns ont le royaume, par l'eslection du peuple ; les aultres, par la force des armes ; les aultres, par la suc-



cession de leur race. Ceulx qui l'ont acquis par le droict de la guerre, ils s'y portent ainsi, qu'on cognoist bien qu'ils sont, comme on dict, en terre de conquete. Ceulx qui naissent roys, ne sont pas communement gueres meilleurs; ains estants nays et nourrys dans le sang de la tyrannie, tirent avecques le laict la nature du tyran; et font estat des peuples qui sont soubs eulx, comme de leurs serfs hereditaires; et, selon la complexion en la quelle ils sont plus enclins, avars, ou prodigues, tels qu'ils sont, ils font du royaume comme de leur heritage. Celuy à qui le peuple a donné l'estat, debvroit estre (ce me semble) plus supportable; et le seroit, comme ie crois, n'estoit que deslors qu'il se veoid eslevé par dessus les aultres en ce lieu, flaté par ie ne sçais quoy que l'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point: communement, celuy là faict estat, de la puissance que le peuple luy a baillee, de la rendre à ses enfants: or, deslors que ceulx là ont prins cette opinion, c'est chose estrange de combien ils passent, en toutes sortes de vices;

et mesme en la cruauté, les aultres tyrans; ils ne veoyent aultre moyen, pour asseurer la nouvelle tyrannie, que d'estendre fort la servitude, et estranger tant les subiects de la liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi, pour en dire la verité, ie veois bien qu'il y a entre eulx quelque difference; mais de choisis, ie n'en veois point; et, estant les moyens de venir aux regnes, divers, tousiours la façon de regner est quasi semblable: Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux à dompter, les traictent ainsi: Les conquerants pensent en avoir droict, comme de leur proye: Les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'aventure il naissoit aujourdhuy quelques gents, tous neufs, non accoustumez à la subiection, ny affriandez à la liberté, et qu'ils ne sceussent que c'est ny de l'une, ny de l'autre, ny à grand'peine des noms; si on leur presentoit, ou d'estre subiects, ou vivre en liberté, à quoy s'accorderoient ils? Il ne fault pas faire dif-

ficulté qu'ils n'aimassent trop mieulx obeïr seulement à la raison, que servir à un homme; sinon possible que ce feussent ceulx d'Israël qui, sans contraincte, ny sans aucun besoing, se feirent un tyran : du quel peuple ie ne lis iamais l'histoire, que ie n'en aye trop grand despit, quasi iusques à devenir inhumain pour me resiouïr de tant de maulx qui leur en adveinrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assubiectir, il fault l'un des deux, ou qu'ils soient contraincts, ou deceus : Contraincts, par les armes estrangieres, comme Sparte et Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat : Par tromperie perdent ils souvent la liberté; et, en ce, ils ne sont pas si souvent seduicts par aultruy comme ils sont trompez par eulx mesmes : ainsi le peuple de Syracuse, la maistresse ville de Sicile, qui s'appelle aujourd'huy Saragosse<sup>1</sup>, estant

<sup>1</sup> Les Siciliens l'appellent aujourdhui *Saragusa*

pressé par les guerres, inconsiderement ne mettant ordre qu'au dangier, esleva Denys, le premier; et luy donna charge de la conduite de l'armee; et ne se donna garde qu'elle l'eust faict si grand, que cette bonne piece là, revenant victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoyens, se fait de capitaine, roy, et de roy, tyran. Il n'est pas croyable, comme le peuple, deslors qu'il est assubiecti, tombe soudain en un tel et si profond oubli de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit, à le veoir, qu'il a non pas perdu sa liberté, mais sa servitude. Il est vray qu'au commencement l'on sert contrainct, et vaincu par la force: mais ceulx qui viennent aprez, n'ayants iamais veu la liberté, et ne sachants que c'est, servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avoient faict par contraincte.

ou *Saragosa*: la manière dont la Boétie écrit le nom de Syracuse confond cette ville avec celle de *Saragosse* en Espagne.—E. J.

C'est cela , que les hommes naissent sous le ioug ; et puis , nourris et eslevez dans le servage , sans regarder plus avant , se contentants de vivre comme ils sont nays , et ne pensants point avoir d'aulture droict ny aulture bien que ce qu'ils ont trouvé , ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant , si quelquesfois ne passe les yeulx dans ses registres , pour entendre s'il iouit de tous les droicts de sa succession , ou si l'on n'a rien entrepris sur luy , ou son predecesseur. Mais certes la coustume , qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous , n'a en aucun endroit si grande vertu qu'en cecy , de nous enseigner à servir (et , comme l'on dict de Mithridate qui se fait ordinaire à boire le poison ) , pour nous apprendre à avaller , et ne trouver pas amer le venin de la servitude. L'on ne peult pas nier que la nature n'ayt en nous bonne part pour nous tirer là où elle veult , et nous faire dire ou bien ou mal nays : mais si fault il confesser qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume ;

pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu; et la nourriture nous faict tousiours de sa façon, comment que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes, qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire; elles ne s'entretiennent pas plus ayseement, qu'elles s'abastardissent, se fondent, et viennent en rien: ne plus ne moins que les fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir; mais ils le laissent aussitost, pour porter d'autres fruicts estrangiers et non les leurs, selon qu'on les ente: Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel et singularité; mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du iardnier, ou adioustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu: la plante qu'on a veue en un endroit, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venitiens, une poignée de gents, vivants si librement que le plus meschant d'entre eulx ne voudroit pas estre roy; et tous ainsi nays et nour-

ris, qu'ils ne cognoissent point d'aultre ambition sinon à qui mieulx advisera à soigneusement entretenir leur liberté; ainsin apprins et faits dez le berceau, ils ne prendroient point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre poinct de leur franchise: Qui aura veu, dis ie, ces personnages là, et au partir de là s'en ira aux terres de celuy que nous appellons le Grand Seigneur; voyant là des gents qui ne veulent estre nays que pour le servir, et qui pour le maintenir abandonnent leur vie, penseroit il que les aultres, et ceulx là, eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bestes? Lycurgue, le policeur de Sparte, ayant nourry, ce dict on, deux chiens tous deux freres, tous deux allaictez de mesme laict<sup>1</sup>, l'un engraisé à la cuisine, l'aultre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet<sup>2</sup>;

<sup>1</sup> Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé, *Comment il faut nourrir les enfants*, de la traduction d'Amyot.—C.

<sup>2</sup> Du Cor. « Huchet, dit Nicot, c'est un cornet dont



voulant montrer au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que leur nourriture les faict, meit les deux chiens en plein marché, et entr'eulx une soupe et un lievre; l'un courut au plat, et l'autre au lievre: « Toutesfois, ce dict il, si sont ils freres. » Doucques celuy là, avec ses loix et sa police, nourrit et fait si bien les Lacedemoniens, que chascun d'eulx eust en plus cher de mourir de mille morts, que de reconnoistre aultre seigneur que la loy et le roy.

Je prends plaisir de ramentevoir un propos que teinrent iadis les favoris de Xerxes, le grand roy de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxes faisoit les appareils de sa grande armee pour conquerir la Grece, il envoya ses ambassadeurs par les citez gregeoises, demander de l'eau et de la terre: c'estoit la façon que les Perses avoient de sommer les villes. A Sparte ny à Athenes n'envoya il point<sup>1</sup>, pource que de ceulx que

on huche ou appelle les chiens, et dont les postillons usent ordinairement. « — C.

<sup>1</sup> *Il n'envoya point à..... parce que, etc.—E. J.*

Daire <sup>1</sup> son pere y avoit envoyez pour faire pareille demande, les Spartiates et les Athéniens en avoient iecté les uns dans les fossez, les aultres ils avoient faict saulter dedans un puits, leur disants qu'ils prinssent là hardiement de l'eau et de la terre, pour porter à leur prince : ces gents ne pouvoient souffrir que, de la moindre parole seulement, on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsin usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoient encouru la haine des dieux mesmes, spécialement de Talhybie, dieu des heraulds : ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se presenter à luy, qu'il feist d'eulx à sa guise, et se payast de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé <sup>2</sup> Specte, l'autre <sup>3</sup> Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce

<sup>1</sup> Ou, comme nous disons aujourd'hui, *Darius*, roi des Perses, fils d'Hystaspe, le premier de ce nom. Voyez HÉRODOTE, l. 7.—C.

<sup>2</sup> Ou plutôt *Sperthies*, Σπέρθιης, comme le nomme HÉRODOTE, l. 7, p. 421.—C.

<sup>3</sup> Βούλις, *Id. ibid.*

paiement. Ils y allerent ; et en chemin ils arriverent au palais d'un Perse que on appelloit <sup>1</sup> Gidarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement ; et, aprez plusieurs propos tumbants de l'un en l'aultre, il leur demanda pour quoy ils refusoient tant l'amitié du roy <sup>2</sup> : « Croyez, dict il, Spartiates, et cognoissez par moy comment le roy sçait honorer ceulx qui le veulent, et pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme : si vous estiez à luy, et qu'il vous eust cogneus, il n'y a celuy d'entre vous qui ne feust seigneur d'une ville de Grece. » « En « cecy, Gidarne, tu ne nous sçauois donner « bon conseil, dirent les Lacedemoniens, « pource que le bien que tu nous promets, « tu l'as essayé ; mais celuy dont nous iouïssons, tu ne sçais que c'est : tu as esprouvé « la faveur du roy ; mais la liberté, quel « goust elle a, combien elle est douce, tu

<sup>1</sup> Ou plutôt *Hydarnès*, Ἰδάρνης, HÉRODOTE, *ibid.*

<sup>2</sup> Voyez HÉRODOTE, l. 7, p. 422.—C.

« n'en sçais rien. Or, si tu en avois tasté  
« toy mesme, tu nous conseillerois de la  
« deffendre, non pas avecques la lance et  
« l'escu, mais avecques les dents et les on-  
« gles. » Le seul Spartiate disoit ce qu'il fal-  
loit dire : mais certes l'un et l'autre disoient  
comme ils avoient esté nourris ; car il ne se  
pouvoit faire que la Perse eust regret à la  
liberté, ne l'ayant iamais eue ; ny que le La-  
cedemonien endurast la subiection, ayant  
gousté la franchise.

Caton l'utican, estant encores enfant, et  
soubz la verge, alloit et venoit souvent chez  
Sylla le dictateur, tant pource qu'à raison  
du lieu et maison dont il estoit, on ne luy  
fermoit iamais les portes, qu'aussi ils es-  
toient proches parents. Il avoit tousiours  
son maistre quand il y alloit, comme avoient  
accoustumé les enfants de bonne part. Il  
s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa  
presence ou par son commandement, on  
emprisonnoit les uns, on condamnoit les  
autres ; l'un estoit banny, l'autre estranglé ;  
l'un demandoit le confisc d'un citoyen, et  
l'autre la teste : en somme, tout y alloit,

non comme chez un officier de la ville, mais comme chez un tyran du peuple; et c'estoit, non pas un parquet de iustice, mais une caverne de tyrannie. Ce noble enfant diet à son maistre <sup>1</sup> : « Que ne me donnez vous un poignard? Je le cacheray sous ma robbe : i'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé : i'ay le bras assez fort pour en despescher <sup>2</sup> la ville. » Voylà vrayement une parole appartenante à Caton : c'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et, neantmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on conte seulement le faict tel qu'il est, la chose mesme parlera, et iugera on, à belle adventure, qu'il estoit Romain, et nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, et lorsqu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? non pas certes que i'estime que le pays et le terrouer parfacent rien; car en toutes contrees, en tout air,

<sup>1</sup> PLUTARQUE, dans la *Vie de Caton d'Utique*, de la traduction d'Amyot.—C.

<sup>2</sup> *En délivrer la ville.*—E. J.

est contraire la subiection, et plaisant d'estre libre : mais parce que ie suis d'advis qu'on ayt pitié de ceulx qui, en naissant, se sont trouvez le ioug au col, et que, ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayants iamais veu seulement l'ombre de la liberté, et n'en estants point advertis, ils ne s'apperceivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dict Homere des Cimmeriens) où le soleil se montre aultrement qu'à nous, et aprez leur avoir éclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir reveoir de l'aultre demie annee, ceulx qui naistroient pendant cette longue nuict, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'esbahiroit on si, n'ayant point veu de iour, ils s'accoustumoient aux tenebres où ils sont nays, sans desirer la lumiere ? On ne plaint iamais ce qu'on n'a iamais eu, et le regret ne vient point, sinon aprez le plaisir; et tousiours est, avecques la cognoissance du bien, le souvenir de la ioye passee. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc, et de le vouloir estre; mais

aussi sa nature est telle que naturellement il tient le ply que la nourriture luy donne.

Disons doncques, Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles, à quoy il se nourrit et accoustume; mais seulement luy est naïf, à quoy sa nature simple et non alteree l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la coustume : Comme des plus braves<sup>1</sup> courtaults, qui, au commencement, mordent le frein, et puis après s'en iouent, et là où nagueres ils ruoient contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, et tous fiers se gorgiasent<sup>2</sup> sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousiours subiects, que leurs peres ont ainsi vescu; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, et le se font accroire par exemples; et fondent eulx mesmes, sur la longueur, la possession de ceulx qui les tyrannisent; mais, pour vray, les ans ne

<sup>1</sup> Cheval qui a crin et oreilles coupés, dit Niçot, Voyez le Dictionnaire de l'Académie française, au mot *Courtaud*.—C.

<sup>2</sup> *Se pavanent sous l'armure qui les couvre*.—E. J.



donnent iamais droict de malfaire, ains aggrandissent l'iniure. Tousiours en demeure il quelques uns, mieulx nays que les aultres, qui sentent le poids du ioug, et ne peuvent tenir de le crouler ; qui ne s'appriivoient iamais de la subiectiion, et qui tousiours, comme Ulysse, qui, par mer et par terre, cherchoit de veoir la fumee de sa case, ne se sçavent garder d'adviser à leurs naturels privileges, et de se soubvenir des predecesseurs et de leur premier estre : ce sont volontiers ceulx là qui, ayants l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas ; comme le gros populas, de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent et derriere et devant, et ne ramencent encores les choses passees, pour iuger de celles du temps advenir, et pour mesurer les presentes : ce sont ceulx qui ayants la teste, d'eulx mesmes, bien faicte, l'ont encores polie par l'estude et le sçavoir : ceulx là, quand la liberté seroit entierement perdue, et toute hors du monde, l'imaginant et la  
*Et ne peuvent s'empêcher de le secouer.—E. J.*

sentant en leur esprit, et encores la savourant, la servitude ne leur est iamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres et la doctrine donnent, plus que toute aultre chose, aux hommes le sens de se recognoistre et de haïr la tyrannie : i'entends qu'il n'a en ses terres gueres plus de sçavants qu'il n'en demande. Or, communement, le bon zele et affection de ceulx qui ont gardé malgré le temps la devotion à la franchise, pour si grand nombre qu'il y en ayt, en demeure sans effect pour ne s'entrecognoistre point : la liberté leur est toute ostee, sous le tyran, de faire et de parler, et quasi de penser; ils demeurent tous singuliers en leurs fantasies : et pourtant Momus ne se mocqua pas trop, quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit faict, de quoy il ne luy avoit mis une petite fenestre au cœur, à fin que par là l'on peust veoir ses pensees. L'on a voulu dire Brute et Casse, lors qu'ils feirent l'entreprise de la delivrance de Rome, ou plustost de tout le monde, ne voulurent point que

Cicéron, ce grand zelateur du bien public, s'il en feust iamais, feust de la partie, et estimerent son cœur trop foible pour un faict si hault : ils se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et toutesfois, qui voudra discourir les faicts du temps passé et les annales anciennes, il s'en trouvera peu, ou point, de ceulx qui, voyants leur pays mal mené et en mauvaises mains, ayant entrepris d'une bonne intention de le delivrer, qu'ils n'en soient venus à bout, et que la liberté, pour se faire apparostre, ne se soit elle mesme faict espaule; Harmode<sup>4</sup>, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement : en tel cas, quasi iamais à bon vouloir ne default la fortune. Brute le ieune et Casse osterent bien heureusement la servitude : mais, en ramenant la liberté, ils moururent; non pas miserablement, car quel blasme seroit ce de dire qu'il y ait rien eu de miserable en ces gents

<sup>4</sup> *Harmodius*.—E. J.

là, ny en leur mort ny en leur vie? mais certes au grand dommage et perpetuel malheur et entiere ruyne de la republicque, laquelle certes feut, comme il me semble, enterree avecques eulx. Les aultres entreprises, qui ont esté faictes depuis contre les aultres empereurs romains, n'estoient que des coniurations de gents ambitieux, les quels ne sont pas à plaindre des inconveniens qui leur sont advenus; estant bel à veoir qu'ils desiroient, non pas d'oster, mais de ruyner la couronne, pretendants chasser le tyran et retenir la tyrannie. A ceulx là ie ne voudrois pas mesme qu'il leur en feust bien succedé; et suis content qu'ils ayent montré, par leur exemple, qu'il ne fault pas abuser du saint nom de la liberté pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos, lequel j'avois quasi perdu, la premiere raison pour quoy les hommes servent volontiers, est ce Qu'ils naissent serfs, et sont nourris tels. De cette cy en vient une aultre, Que ayseement les gents deviennent, soubs les tyrans, laches et effeminez : dont ie sçais merveilieu-

sement bon gré à Hippocrates, le grand pere de la medecine, qui s'en est prins garde, et l'a ainsi dict en l'un de ses livres qu'il intitule « Des maladies ». Ce personnage avoit certes le cœur en bon lieu, et le montra bien alors que le grand roy le voulut attirer prez de luy à forces d'offres et grands presents, et luy respondit franchement qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guarir les Barbares qui vouloient tuer les Grecs, et de rien servir par son art à luy qui entreprenoit d'asservir la Grece. La lettre qu'il luy envoya, se veoid encores aujourd'huy parmy ses aultres œuvres, et tesmoignera, pour ia-

Ce n'est point dans celui des maladies, que nous cite ici la Boëtie, mais dans un autre, intitulé, *περὶ ἀέρας, ὑδάτων, ἐπόρων*, où Hippocrate dit, § 41, « Que les plus belliqueux des peuples d'Asie, « Grecs ou barbares, sont ceux qui, n'étant pas gouvernés despotiquement, vivent sous les lois qu'ils « s'imposent à eux-mêmes; et qu'où les hommes vivent « sous des rois absolus, ils sont nécessairement fort « timides. » On trouve les mêmes pensées plus particulièrement détaillées dans le paragraphe 40 du même ouvrage. — C.

mais, de son bon cœur et de sa noble nature'. Or, il est doncques certain qu'avecques la liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gents subiects n'ont point d'alairesse au combat, ny d'aspreté : ils vont au dangier comme attachez, et tous engourdis, et par maniere d'acquit; et ne sentent point bouillir dans le cœur l'ardeur de la franchise qui faict mespriser le peril, et donne envie d'acheter, par une belle mort entre ses compaignons, l'honneur de la gloire. Entre les gents libres, c'est à l'envy, à qui mieulx mieulx, chascun pour le bien commun, chascun pour soy, là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaicte, ou au bien de la victoire : mais les gents asubiectis, oultre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes aultres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol, et sont incapables de toutes choses grandes. Les ty-

' La lettre d'Artaxerxe à Hystanes, celles d'Hystanes à Hippocrate, et la réponse d'Hippocrate, d'où sont tirées toutes les particularités qui composent cet article, se trouvent à la fin des œuvres d'Hippocrate. — C.

rans cognoissent bien cela : et, voyants que ils prennent ce ply, pour les faire mieulx avachir encores, leur y aydent ils.

Xenophon, historien grave, et du premier rang entre les Grecs, a faict un livret<sup>1</sup>, auquel il faict parler Simonide, avecques Hieron, le roy de Syracuses, des miseres du tyran. Ce livret est plein de bonnes et graves remontrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que tous les tyrans qui ont iamais esté, l'eussent mis devant les yeulx, et s'en feussent servis de mirouer ! ie ne puis pas croire qu'ils n'eussent recogneu leurs ver-rues, et eu quelque honte de leurs taches. En ce traicté il conte la peine en quoy sont les tyrans, qui sont contraincts, faisant mal à tous, se craindre de tous. Entre aultres choses il dict cela, que les mauvais roys se servent d'estrangers à la guerre, et les soul-

<sup>1</sup> Intitulé, *Ἱέρων, ἢ Τυραννικὸς*, *Hieron*, ou *Portrait de la condition des Rois*. Coste a traduit cet ouvrage, et l'a publié en grec et en français, avec des notes. Amsterd. 1711.—N.



doient, ne s'osants fier de mettre à leurs gents (ausquels ils ont faict tort) les armes en la main. Il y a eu de bons roys qui ont bien eu à leur solde des nations estranges, comme des François mesmes, et plus encores d'autres fois qu'auiourd'huy, mais à une aultre intention; pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce crois ie le grand Afriquain), qu'il aimeroit mieulx avoir sauvé la vie à un citoyen, que desfaict cent ennemis. Mais, certes, cela est bien asseuré, que le tyran ne pense iamais que sa puissance luy soit asseuree, sinon quand il est venu à ce point qu'il n'a soubs luy homme qui vaille: doncques à bon droict luy dira on cela, que Thrason, en Terence, se vante avoir reproché au maistre des elephants,

Pour cela si brave vous estes  
Que vous avez charge des bestes<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?  
TERENT. *Eunuch.* act 3, sc. 1. v. 25.

Mais cette ruse des tyrans d'abestir leurs subiects ne se peult cognoistre plus clairement que par ce que Cyrus feit aux Lydiens, aprez qu'il se feut emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, et qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche roy, et l'eut emmené captif quand et soy : on luy apporta les nouvelles que les Sardins s'estoient revolté; il les eut bientost reduicts sous sa main; mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre tousiours en peine d'y tenir une armee pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer : Il y establit des bordeaux <sup>1</sup>, des tavernes et ieux publicques; et feit publier cette ordonnance, Que les habitants eussent à en faire estat. Il se trouva si bien de cette garnison, qu'il ne luy fallut iamais depuis tirer un coup d'espee contre les Lydiens. Ces pauvres gents miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de ieux, si bien que les Latins ont tiré leur mot, et ce que nous appellons Passe

<sup>1</sup> *Lieux publics de prostitution. Voyez HÉRODOTE, l. 1.—C.*

temps, ils l'appellent *LVDI*, comme s'ils vou-  
 loient dire *LYDI*. Touts les tyrans n'ont pas  
 ainsi déclaré si exprez qu'ils voulussent ef-  
 feminer leurs hommes : mais, pour vray, ce  
 que celuy là ordonna formellement et en  
 effect, soubs main ils l'ont pourchassé la  
 pluspart. A la verité, c'est le naturel du menu  
 populaire, du quel le nombre est tousiours  
 plus grand dans les villes : il est souspeçon-  
 neux à l'endroit de celuy qui l'aime, et  
 simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez  
 pas qu'il y ayt nul oyseau qui se prenne  
 mieulx à la pipee, ny poisson aulcun qui,  
 pour la friandise, s'accroche plustost dans le  
 haim <sup>1</sup>, que touts les peuples s'alleichent vis-  
 tement à la servitude, pour la moindre plume  
 qu'on leur passe, comme on dict, devant la  
 bouche : et est chose merveilleuse qu'ils se  
 laissent aller ainsi tost <sup>2</sup>, mais seulement qu'on  
 les chatouille. Les theatres, les ieux, les far-  
 ces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes  
 estranges, les medailles, les tableaux et aul-

<sup>1</sup> *A l'hameçon.*—E. J.

<sup>2</sup> *Aussitôt, pourvu.*—E. J.

tres telles drogueries, estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le prix de leur liberté, les utils de la tyrannie. Ce moyen, cette pratique, ces alleichements avoient les anciens tyrans, pour endormir leurs anciens subiects sous le ioug. Ainsi les peuples, assottis, trouvant beaulx ces passe-temps, amusez d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient à servir aussi niaisement mais plus mal, que les petits enfants qui, pour veoir les luisants images de livres illuminez, apprennent à lire. Les romains tyrans s'adviserent encores d'un aultre poinct, De festoyer souvent les dizaines ' publiques, abusant cette canaille comme il falloit, qui se laisse aller, plus qu'à toute chose, au plaisir de la bouche : le plus entendu de tous n'eust pas quité son escuelle de soupe, pour recouvrer la liberté de la republicque de Platon. Les tyrans faisoient largesse du quart de bled, du sextier du vin, du sesterce : et lors c'estoit pitié d'ouïr crier

' *Les décuries du petit peuple, nourri aux dépens du trésor public.—E. J.*

VIVE LE ROY ! Les lourdauts n'advisoient pas qu'ils ne faisoient que recouvrer partie du leur, et que cela mesme qu'ils recouvroient, le tyran ne le leur eust peu donner, si, devant, il ne l'avoit osté à eulx mesmes. Tel eust amassé aujourdhuy le sesterce, tel se feust gorgé au festin publique, en benissant Tibere et Neron de leur belle liberalité, qui, le lendemain, estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesme à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disoit mot non plus qu'une pierre, et ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousiours le populus a eu cela : Il est, au plaisir qu'il ne peut honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu ; et, au tort et à la douleur qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne vois pas maintenant personne qui, oyant parler de Neron, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre, de cette orde et sale beste : on peut bien dire qu'aprez sa mort, aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain :

<sup>1</sup> *Plebs sordida, et circo ac theatris sueta, simul*

en receut tel desplaisir, se soubvenant de ses ieux et festins, qu'il feut sur le poinct d'en porter le dueil; ainsi l'a escript Corneille Tacite, aucteur bon, et grave des plus, et certes croyable. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, si l'on considere ce que ce peuple là mesme avoit faict à la mort de Iules Cesar, qui donna congé aux loix et à la liberté : auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouvé rien qui valust, que son humanité; laquelle, quoyqu'on la preschat tant, feut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui feut oncques, pource que, à la verité, ce feut cette venimeuse douceur qui, envers le peuple romain, sucra la servitude: mais aprez sa mort, ce peuple là, qui avoit encores à la bouche ses banquetz, en l'esprit la soubvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs et le mettre en cendres<sup>1</sup>, amonceloit, à l'envy,

*deterrimi servorum, aut qui, adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæsti.* TACIT. *Hist.* l. 1, ab initio.

<sup>1</sup> SUÉTONE, dans la *Vie de Jules-César*, § 84.

les bancs de la place, et puis<sup>1</sup> esleva une colonne, comme au Pere du peuple (ainsi portoit le chapiteau), et luy fait plus d'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en devoit faire à l'homme du monde, si ce n'estoit, possible, à ceulx qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les empereurs romains, de prendre communement le tiltre de tribun du peuple, tant pource que cet office estoit tenu pour saint et sacré, que aussi qu'il estoit estably pour la deffense et protection du peuple, et sous la faveur de l'estat. Par ce moyen, ils s'asseuroient, que ce peuple se fieroit plus d'eulx; comme s'il devoit encourir<sup>2</sup> le nom, et non pas sentir les effects.

Au contraire auiourd'huy ne font pas beaucoup mieulx ceulx qui ne font mal aucun, mesme de consequence, qu'ils ne facent passer, devant, quelque ioly propos du bien

<sup>1</sup> *Posteà solidam columnam prope viginti pedum lapidis numidici in foro statuit, scripsitque, Parenti patricæ.* SUÉTONE, dans la *Vie de Jules-César*, § 85.

<sup>2</sup> *Comme si le peuple devoit n'en vouloir conserver que le nom, et non pas en sentir les effects.*—E. J.



commun et soulagement publicque. Car vous sçavez bien, ô Longa, le formulaire, du quel en quelques endroicts ils pourroient user assez finement : mais en la pluspart, certes, il n'y peult avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence. Les roys d'Assyrie, et encores aprez eulx, ceulx de Medie, ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doute ce populas s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en cette resverie les gents qui font volontiers les imaginatifs aux choses de quoy ils ne peuvent iuger de veue. Ainsi tant de nations, qui feurent assez long temps sous cet empire assyrien, avecques ce mystere s'accoustumerent à servir, et servoient plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoient, ny à grand' peine s'ils en avoient, et craignoient tous, à credit, un, que personne n'avoit veu. Les premiers roys d'Egypte ne se montroient gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, et se masquoient ainsin, et faisoient les basteleurs; et, en ce faisant, par l'estrangeté de la chose ils donnoient à leurs

subiects quelque reverence et admiration : où , aux gents qui n'eussent esté ou trop sots ou trop asservis , ils n'eussent appresté ( ce m'est advis ) sinon pasetemps et risee . C'est pitié d'ouïr parler de combien de choses les tyrans du temps passé faisoient leur prouffit pour fonder leur tyrannie ; de combien de petits moyens ils se servoient grandement , ayant trouvé ce populas faict à leur poste <sup>1</sup> ; au quel ils ne sçavoient tendre filet , qu'il ne s'y veinst prendre ; du quel ils ont eu tousiours si bon marché de tromper , qu'ils ne l'assuetissoient iamais tant , que lorsqu'ils s'en mocquoient le plus .

Que diray ie d'une aultre belle bourde <sup>2</sup> , que les peuples anciens prinrent pour argent comptant ? ils creurent fermement <sup>3</sup> , que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus , roy des Epirotes , faisoit miracles , et guarissoit les malades de la rate : ils enrichirent encores

<sup>1</sup> *A leur gré.*—E. J.

<sup>2</sup> *Sornette, fable, tromperie.*—E. J.

<sup>3</sup> Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa vie par Plutarque, de la traduction d'Amyot.

mieux le conte, que ce doigt, aprez qu'on eust bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé, maugré le feu. Tousiours ainsi le peuple <sup>1</sup> s'est faict luy mesme les mensonges, pour, puis aprez, les croire. Prou de gents l'ont ainsin escript, mais de façon, qu'il est bel à veoir qu'ils ont amassé cela des bruits des villes et du vilain parler du populaire. Vespasian, revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, feit merveilles <sup>2</sup> : il redressoit les boyteux, il rendoit clairvoyants les aveugles, et tout plein d'autres belles choses aux quelles qui ne pouvoit veoir la faulte qu'il y avoit, il estoit (à mon advis) plus aveugle que ceulx qu'il guarissoit. Les tyrans mesmes trouvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal :

<sup>1</sup> *Le peuple sot faict, etc.*—Cette leçon est une correction manuscrite qu'on trouve, avec plusieurs autres, à la marge de l'exemplaire de la Bibliothèque royale.—N.

<sup>2</sup> SUÉTONE, dans la *Vie de Vespasien*, § 7.

ils vouloient fort se mettre la religion devant, pour garde corps, et, s'il étoit possible, empruntoient quelque eschantillon de divinité, pour le soubstien de leur meschante vie. Doncques Salmonee, si l'on croid à la sibylle de Virgile et son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gents, et avoir voulu faire du Iupiter, en rend maintenant compte, où elle le veid en l'arriere enfer,

Souffrant cruels torments, pour vouloir imiter  
 Les tonnerres du ciel, et feux de Iupiter.  
 Dessus quatre coursiers il s'en alloit, branslant  
 (Haut monté) dans son poing un grand flambeau  
 bruslant,  
 Par les peuples gregeois <sup>1</sup> et dans le plein marché,  
 En faisant sa bravad' : mais il entreprenoit  
 Sur l'honneur qui, sans plus, aux dieux appartenoit.  
 L'insensé, qui l'orage et fouldre inimitable  
 Contrefaisoit (d'airain, et d'un cours effroyable  
 De chevaux cornepieds) du Pere tout puissant :  
 Le quel, bientost aprez, ce grand mal punissant,  
 Lancea, non un flambeau, non pas une lumiere  
 D'une torche de cire, avecques sa fumiere,

<sup>1</sup> Grecs.—E. J.

Mais par le rude coup d'une horrible tempeste,  
Il le porta ça bas, les pieds par dessus teste <sup>1</sup>.

Si celui qui ne faisoit que le sot est à cette  
heure si bien traicté là bas, ie crois que  
ceux qui ont abusé de la religion, pour es-  
tre meschants, s'y trouveront encores à meil-  
leures enseignes.

Les nostres semerent en France ie ne sçais  
quoy de tel, des crapauds, des fleurs de liz,  
l'ampoule, l'oriflan <sup>2</sup>. Ce que de ma part <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> C'est une traduction fade et grossière de ces beaux  
vers latins :

Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,  
Dùm flammæ Jovis et sonitus imitatur Olympi.  
Quatuor hic invectus equis, et lampada quassans,  
Per Graiùm populos, mediæque per Elidis urbem,  
Ibat ovans, divùmque sibi posebat honorem :  
Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen  
Ære et cornipedum cursu simulârat equorum.  
At pater omnipotens densa inter nubila telum  
Contorsit (non ille faces, nec fumea tædis  
Lumina), præcipitemque inammani turbine adegit.

VIRG. *Æneide*. l. 6, v. 585, etc.

<sup>2</sup> *L'oriflamme*.—E. J.

<sup>3</sup> Par tout ce que la Boétie nous dit ici des fleurs

comment qu'il en soit, ie ne veulx pas encores mescroire, puis que nous et nos ancestres n'avons eu aulcune occasion de l'avoir

de liz, de l'ampoule et de l'oriflan, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte; et le bon Pasquier n'en jugeoit point autrement que la Boëtie. « Il y a en chaque « republique ( nous dit-il dans ses *Recherches de la* « *France*, l. 8, c. 21 ) plusieurs Histoires que l'on « tire d'une longue ancienneté, sans que le plus du « temps l'on en puisse sonder la vraye origine; et « toutesfois on les tient non seulement pour vérita- « bles, mais pour grandement auctorisées et sacro- « saintes. De telle marque en trouvons nous plu- « sieurs, tant en Grèce qu'en la ville de Rome; et de « cette même façon avons nous presque tiré, entre « nous, l'ancienne opinion que nous eumes de l'Auri- « flamme, l'invention de nos Fleurs de Lys, que nous « attribuons à la Divinité, et plusieurs autres belles « choses, les quelles bien qu'elles ne soient aydées « d'auteurs anciens, si est ce qu'il est bien seant à « tout bon citoyen de les croire pour la majesté de « l'Empire. » Tout cela, réduit à sa juste valeur, signifie que c'est par complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses, *ch'il crederle è cortesia*. Dans un autre endroit du même ouvrage ( l. 2. c. 17 ), Pas-

mescreu , ayants tousiours des roys si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, encores qu'ils naissent roys, si semble il qu'ils ont esté non pas faicts comme les aultres par la nature, mais choisis par le Dieu tout puissant, devant que naistre, pour le gouvernement et la garde de ce royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne voudrois ie pas entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ny l'esplucher si privement, pour ne tollir ' ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre poësie françoise, maintenant non pas accoustree, mais, comme il semble, faicte toute à neuf, par nostre Ronsard, nostre Baïf, nostre du Bel-

quier remarque qu'il y a eu des rois de France qui ont eu pour armoiries trois crapauds ; mais que « Clovis pour rendre son royaume plus miraculeux, se fit apporter par un hermite, comme par advertissement du ciel, les fleurs de lys, les quelles se sont continuées jusques à nous. » Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire : l'auteur y déclare fort nettement et sans détour, à qui l'on doit attribuer l'invention des fleurs de lys.—C.

' *Enlever, ternir.*—E. J.



lay, qui en cela advancent bien tant nostre langue, que i'ose esperer que bientost les Greccs ny les Latins n'auront gueres, pour ce regard, devant nous, sinon possible que le droict d'aisnesse. Et certes ie ferois grand tort à nostre rythme (car i'use volontiers de cemot, et il ne me desplaist) pource qu'encores que plusieurs l'eussent rendue mecha- nique, toutesfois ie veois assez de gents qui sont à mesme pour la r'anoblir, et lui rendre son premier honneur : mais ie luy ferois, dis ie, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du roy Clovis, au quel desià ie veois, ce me semble, combien plaisamment, combien à son ayse, s'y esgayera la veine de nostre Ronsard, en sa Franciade. L'entends sa portee, ie cognois l'esprit aigu, ie sçais la grace de l'homme : il fera ses beson- gnes de l'oriflan, aussi bien que les Romains de leurs anciles<sup>1</sup> et des boucliers, du ciel en bas iectez, ce dict Virgile : il mesnagera nostre ampoule aussi bien que les Atheniens leur

<sup>1</sup> Et lapsa ancilia coelo.

VIRG. *Æneid.* l. 8, v. 664.

panier d'Erisichthone : il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes ie serois outrageux de vouloir desmentir nos livres, et de courir ainsi sur les terres de nos poëtes. Mais pour revenir, d'où ie ne sçais comment j'avois destourné le fil de mon propos, a il iamais esté que les tyrans, pour s'asseurer, n'ayent tousiours tasché d'accoustumer le peuple envers eulx, non pas seulement à l'obeïssance et servitude, mais encores à devotion. Doncques ce que j'ay dict iusques icy, qui apprend les gents à servir volontiers, ne sert gueres aux tyrans que pour le menu et grossier populaire.

Mais maintenant ie viens, à mon advis, à un poinct, le quel est le secret et le resourd<sup>1</sup> de la domination, le soubstien et fondement de la tyrannie : Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet, garde les tyrans, à mon iugement se trompe fort : ils s'en aydent, comme ie crois, plus pour la formalité et espoventail, que pour fiance

<sup>1</sup> *Le ressort.*—C.

qu'ils y ayent. Les archers gardent d'entrer dans les palais les malhabiles qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes, des empereurs romains il est aysé à compter qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschappé quelque dangier par le secours de leurs archers, comme de ceulx là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes de gents à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gents à pied, ce ne sont pas les armes, qui deffendent le tyran; mais, on ne le croira pas du premier coup, toutesfois il est vray, ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le país tout en servage. Tousiours il a esté que cinq ou six ont eu l'oreille du tyran, et s'y sont approchez d'eulx mesmes, ou bien ont esté appellez par luy, pour estre les complices de ses cruautez, les compagnons de ses plaisirs, maquereaux de ses voluptés, et communs au bien de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur chef, qu'il fault, pour la societé, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschance-

tez, mais encore des leurs. Ces six ont six cents, qui proufisent soubs eulx, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents tiennent soubs eulx six mille, qu'ils ont eslevez en estat, aux quels ils ont faict donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniemment des deniers, à fin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté, et qu'ils l'exécutent quand il sera temps, et facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer que soubs leur ombre, ny s'exempter, que par leur moyen, des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient aprez de cela. Et qui vouldra s'amuser à devuider ce filet, il verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par cette chorde, se tiennent au tyran, s'ayant d'icelle; comme, en Homere, Iupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy tous les dieux. Delà venoit la creue du senat soubs Iule, l'establissement de nouveaux estats, eslection d'offices; non pas certes, à bien prendre, reformation de la iustice, mais nouveaux soubstiens de la tyrannie. En somme, l'on en vient là, par

les faveurs, par les gains ou regains <sup>1</sup> que l'on a avecques les tyrans, qu'il se treuve quasi autant de gents aux quels la tyrannie semble estre proufitable, comme de ceulx à qui la liberté seroit agreable. Tout ainsi que les medecins disent qu'à nostre corps, s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en aultre endroit il s'y bouge rien <sup>2</sup>, il se vient aussi tost rendre vers cette partie vereuse : pareillement, deslors qu'un roy s'est declaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, ie ne dis pas un tas de larroneaux et d'essaurillez <sup>3</sup>, qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une republicque, mais ceulx qui sont taxez d'une ardente ambition, et d'une notable avarice, s'amassent autour de luy, et le soubstiennent, pour avoir part au butin, et estre, sous le grand tyran,

<sup>1</sup> *Les gains ou parts de gains.*—E. J.

<sup>2</sup> *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur.* — De *bouge*, qui selon Nicot, signifie ce qui est comme renflé et sortant en tumeur, est venu *bouger* dans le sens qu'on l'explique ici.—C.

<sup>3</sup> *De faquins, de gens perdus de réputation, qui ont été condamnés à avoir les oreilles coupées.* — *Essaurillez* ou *essaureillez*, rei auribus diminuti.—C.

tyranneaux eulx mesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux coursaires : les uns descouvrent le païs, les aultres chevalent<sup>1</sup> les voyageurs; les uns sont en embusche, les aultres au guet; les uns massacrent, les aultres despouillent; et encores qu'il y ayt entre eulx des preeminences, et que les uns ne soient que valets, et les aultres les chefs de l'assemblee, si n'en y a il à la fin pas un qui ne se sente du principal butin, au moins de la recherche. On dict bien que les pirates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eulx Pompee le grand; mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes citez, aux havres des quelles ils se mettoient en grande secreté, revenant des courses; et pour recompense leur bailloient quelque proufit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le tyran asservit les subiects, les uns par le moyen des aultres, et est gardé

<sup>1</sup> *Poursuivent les voyageurs pour les détrouser : chevaler un homme, comme on chevale les perdrix, captare. Nicot.—C.*

par ceulx des quels, s'ils valoient rien, il se debvroit garder; mais, comme on dict, pour fendre le bois il se faict des coings du bois mesme : voylà ses archers, voylà ses gardes, voylà ses hallebardiers. Il n'est pas qu'eulx mesmes ne souffrent quelquesfois de luy; mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu et des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en faict, mais à ceulx qui en endurent comme eulx, et qui n'en peuvent mais. Et toutesfois, voyant ces gents là, qui naquetent<sup>1</sup> le tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, et quelquesfois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est ce aultre chose de s'approcher du tyran, sinon que de se tirer plus arriere de

<sup>1</sup> *Flattent le tyran, lui font servilement la cour.* Du temps de Nicot, on appeloit *naquet* le garçon qui, dans le jen de paume, sert les joueurs : et c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'a été formé *naqueter*, ou *nacqueter*, qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie française*.—C.



leur liberté, et ( par manière de dire ) serrer à deux mains et embrasser la servitude ? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, que ils se deschargent un peu de leur avarice; et puis, qu'ils se regardent eulx mesmes, qu'ils se recognoissent : et ils verront clairement, que les villageois, les paisans, les quels, tant qu'ils peuvent, ils foullent aux pieds, et en font pis que des forceats ou esclaves ; ils verront, dis ie, que ceulx là, ainsi mal menez, sont toutesfois, au prix d'eulx, fortunez et aulcunement <sup>1</sup> libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soyent asservis, en sont quites, en faisant ce qu'on leur dict : mais le tyran veoid les aultres qui sont prez de lui, coquinants et mendiants sa faveur ; il ne fault pas seulement qu'ils facent ce qu'il dict, mais qu'ils pensent ce qu'il veult, et souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encore ses pensees. Ce n'est pas tout à eulx de luy obeïr, il fault encores luy complaire ; il fault qu'ils se rompent, qu'ils se tormentent, qu'ils se

<sup>1</sup> Et en quelque sorte libres.—E. J.

tuent à travailler en ses affaires, et puis, qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel; il fault qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeulx; qu'ils n'ayent ny yeulx, ny pieds, ny mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volonte, et pour descouvrir ses pensees. Cela est ce vivre heureusement? cela s'appelle il vivre? est il au monde rien si insupportable que cela, ie ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un qui ayt le sens commun, ou, sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus miserable, que de vivre ainsi, qu'on n'ayt rien à soy, tenant d'aultruy son ayse, sa liberté, son corps et sa vie!

Mais ils veulent servir, pour gagner des biens : comme s'ils pouvoient rien gagner qui feust à eulx, puis que ils ne peuvent pas dire d'eulx, qu'ils soyent à eulx mesmes; et, comme si aucun pouvoit rien avoir de propre sous un tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eulx, et ne se soubviennent

pas que ce sont eulx qui luy donnent la force pour oster tout à tous, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne : ils veoient que rien ne rend les hommes subietcs à sa cruauté, que les biens ; qu'il n'y a aucun crime envers luy digne de mort, que le de quoy ; qu'il n'aime que les richesses ; ne desfaict que les riches qui se viennent presenter, comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins et refaits, et luy en faire envie. Ces favoris ne se doibvent pas tant soubvenir de ceulx qui ont gagné autour des tyrans beaucoup de biens, comme de ceulx qui ayants quelque temps amassé, puis aprez y ont perdu et les biens et la vie : il ne leur doibt pas venir en l'esprit combien d'autres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceulx là les ont gardees. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires ; qu'on regarde toutes celles de nostre soubvenance, et on verra, tout à plein, combien est grand le nombre de ceulx qui ayants gagné par mauvais moyens l'aurreille des princes, et ayants ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceulx là mesme ont esté aneantis, et autant

que ils avoient trouvé de facilité pour les eslever, autant puis aprez y ont ils trouvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gents qui ont esté iamais prez des mauvais roys, il en est peu, ou comme point, qui n'ayent essayé quelquesfois en eulx mesmes la cruauté du tyran qu'ils avoient devant attisee contre les aultres : le plus souvent, s'estant enrichis, sous ombre de sa faveur, des despouilles d'aultruy, ils ont eulx mesmes enrichi les aultres de leur despouille.

Les gents de bien mesme, si quelquefois il s'en treuve quelqu'un aimé du tyran, tant soient ils avant en sa grace, tant reluisse en eulx la vertu et integrité qui, voire aux plus meschants, donne quelque reverence de soy quand on le veoid de prez, mais ces gents de bien mesme ne sauroient durer, et fault qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la tyrannie. Un Seneque, un Burre <sup>1</sup> un Trazee, cette terne <sup>2</sup> de gents

<sup>1</sup> *Un Burrhus, un Thraséas.—C.*

<sup>2</sup> *Ce trio, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit*

de bien, desquels mesme les deux leur mauvaise fortune les approcha d'un tyran, et leur meit en main le maniemment de ses affaires; touts deux estimez de luy, et cheris, et encores l'un l'avoit nourri, et avoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance : mais ces trois là sont suffisants tesmoins, par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et, à la verité, quelle amitié peult on esperer en celuy qui a bien le cœur si dur, de hair son royaume qui ne faict que luy obeir, et le quel <sup>1</sup> pour ne se sçavoir pas

permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave et sérieux.—C.—Cela n'est pas possible : il faudroit dire, *cette trinité* ou *ce triumvirat de gens de bien*. — E. J.

<sup>1</sup> Car un roi qui connoitroit ses vrais intérêts, ne sauroit s'empêcher de voir que « en appauvrissant « ses sujets, il s'appauvriroit aussi certainement lui-même qu'un jardinier qui, après avoir cueilli le fruit « de ses arbres, les couperoit pour les vendre. » C'est ce qu'Alexandre comprit si bien, qu'il se fit une loi de n'imposer aux peuples qu'il conquit en Asie, que le même tribut qu'ils avoient accoutumé de payer à

encores aimer, s'appauvrit luy mesme, et destruit son empire?

Or, si on veult dire que ceulx là <sup>1</sup> pour avoir bien vescu sont tumbez en ces inconvenients, qu'on regarde hardiement autour de celuy là mesme <sup>2</sup>, et on verra que ceulx qui veinrent en sa grace, et s'y mainteinrent par meschancetez, ne feurent pas de plus longue duree. Qui a ouï parler d'amour si abandonnee, d'affection si opiniastre? qui a ia-mais leu d'homme si obstineement acharné envers femme, que de celuy là envers Popee? or feut elle aprez <sup>3</sup> empoisonnee par luy

Darius; sur quoi quelqu'un lui ayant remontré qu'il pouvoit tirer de plus gros revenus d'un si grand empire, il répondit, « Qu'il n'aimoit pas le jardinier qui « coupoit jusqu'à la racine des choux, dont il ne de-  
« voit cueillir que les feuilles. »—C.

<sup>1</sup> *Que Burrhus, Sénèque et Thraséas ne sont tom-  
bés dans ces inconvenients que pour avoir été gens de  
bien.*—C.

<sup>2</sup> *De Néron.*

<sup>3</sup> Selon Suétone et Tacite, Néron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse.  
« *Poppæam* (dit le premier dans la *Vie de Néron,*

mesme. Agrippine sa mere avoit tué son mary Claude pour luy faire place en l'empire; pour l'obliger, elle n'avoit jamais faict difficulté de rien faire ny de souffrir : doncques son fils mesme, son nourrisson, son empereur faict de sa main<sup>1</sup>, aprez l'avoir souvent faillie, luy osta la vie : et n'y eut lors personne qui ne dict qu'elle avoit fort bien merité cette punition, si c'eust esté par les mains de quelque aultre, que de celuy qui la luy avoit baillee. Qui feut oncques plus aysé à manier, plus simple, pour le dire mieulx, plus vray niaiz, que Claude l'empereur? qui feut oncques plus coëffé de femme, que luy de Messaline? Il la meit enfin entre les mains

« § 35) *unicè dilexit. Et tamen ipsam quoque, ictu calcis, occidit.* » Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques écrivains ont publié que Poppée avoit été empoisonnée par Néron. « *Poppæa, dit-il, mortem obiit, fortuitâ mariti iracundiâ, à quo gravida ictu calcis afflictâ est. Neque enim venenum crediderim, quamvis quidam scriptores tradant odio magis quàm ex fide.* » *Annal.* l. 16, ab initio.—C.

<sup>1</sup> Voyez SUÉTONE, dans la *Vie de Néron*, § 34.



du bourreau. La simplese demeure toujours aux tyrans, s'ils en ont, à ne sçavoir bien faire; mais ie ne sçais comment à la fin, pour user de cruauté, mesme envers ceulx qui leur sont prez, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot de cettuy là <sup>1</sup>, qui voyant la gorge descouverte de sa femme, qu'il aimoit le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu vivre, il la caressa de cette belle parole, « Ce beau col sera tantost coupé, si ie le commande. » Voylà pour quoy la pluspart des tyrans anciens estoient communement tuez par leurs favoris, qui, ayants cogneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du tyran, comme ils se desfioient de sa puissance. Ainsi feut tué Domitian <sup>2</sup>, par Estienne; Commode, par une de ses amies mesme <sup>3</sup>; Anto-

<sup>1</sup> De *Caligula*, lequel, dit Suétone dans sa vie, § 33, « *Quoties uxoris vel amiculæ collum exosculatur, addebat : Tam bona cervix, simul ac jussero, demetur.* »

<sup>2</sup> SUÉTONE, dans la *Vie de Domitien*, § 17.

<sup>3</sup> Qui se nommait *Marcia*. HÉRODIEN, l. 1.

nin<sup>1</sup>, par Macrin; et de mesme quasy tous les aultres.

C'est cela, que certainement le tyran n'est iamais aimé, ny n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte, elle ne se met iamais qu'entre gents de bien, ne se prend que par une mutuelle estime; elle s'entretient, non tant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami assure de l'aultre, c'est la cognoissance qu'il a de son integrité : les respondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, et la constance. Il n'y peult avoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'iniustice. Entre les meschants quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compaignie; ils ne s'entretiennent pas, mais

<sup>1</sup> *Antonin Caracalla*, qu'un centurion, nommé Martial, tua d'un coup de poignard, à l'instigation de Macrin, comme on peut voir dans HÉRODIEN, l. 4, vers la fin. Le premier imprimeur de ce discours a mis ici *Marin* au lieu de *Macrin*; faute évidente. Étienne de la Boétie ne pouvoit pas se tromper au nom de Macrin, trop connu dans l'histoire, puisqu'il fut élu empereur à la place de Caracalla.—C.

ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas amis , mais ils sont complices.

Or, quand bien cela n'empescherait point, encores seroit il mal aysé de trouver en un tyran une amour asseuree ; parce qu'estant au dessus de tous, et n'ayant point de compaignon, il est desià au de là des bornes de l'amitié qui a son gibbier en l'équité, qui ne veult jamais clocher, ains est tousiours eguale. Voylà pourquoy il y a bien (ce dict on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compaignons, et que s'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entrecraignent, et ne veulent pas, en se desunissant, rendre la force moindre : mais du tyran, ceulx qui sont les favoris ne peuvent iamais avoir aulcune asseurance, de tant qu'il a appris d'eulx mesmes qu'il peult tout, et qu'il n'y a ny droict ny devoir aulcun qui l'oblige ; faisant son estat de compter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aulcun, mais d'estre de tout maistre. Doncques n'est ce pas grand' pitié, que voyant tant d'exemples apparens, voyant le dangier si present, personne ne

se veuille faire sage aux despens d'aultruy ? et que , de tant de gents qui s'approchent si volontiers des tyrans , il n'y en ayt pas un qui ayt l'advisement et la hardiesse de leur dire ce que dict (comme porte le conte) le renard au lion qui faisoit le malade : « Je « t'irois veoir de bon cœur en ta tasniere : « mais ie veois assez de traces de bestes qui « vont en avant vers toy , mais en arriere « qui reviennent , ie n'en veois pas une ? »

Ces miserables veoient reluire les thresors du tyran , et regardent touts estonnez les rayons de sa braverie <sup>1</sup> ; et , alleichez de cette clarté, ils s'approchent, et ne veoient pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peult faillir à les consumer : ainsi le satyre indiscret (comme disent les fables), voyant esclairer le feu trouvé par le sage Promethee , le trouva si beau, qu'il l'alla baiser , et se brusler <sup>2</sup> : ainsi le papillon , qui , es-

<sup>1</sup> *De sa magnificence.*—E. J.

<sup>2</sup> Ceci est pris d'un trait de Plutarque , intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, c. 2, de la traduction d'Amyot, dont voici les pro-

perant iouir de quelque plaisir, se met dans le feu pource qu'il reluit, il esprouve l'autre vertu, cela qui brusle, ce dict le poëte toscan. Mais encores, mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils seruent; ils ne se saulent iamais du roy qui vient aprez: s'il est bon, il fault rendre compte, et recognoistre au moins lors la raison: s'il est mauvais, et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contents d'auoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encores le plus souvent et les biens et la vie. Se peult il doncques faire qu'il se trouve aucun, qui, en si grand peril, avecques si peu d'assurance, veuille prendre cette malheureuse place, de seruir en si grand' peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est ce! vray Dieu! estre nuict et iour aprez pour songer pour plaire à un, et

pres paroles: « Le satyre voulut baiser et embrasser  
« le feu, la premiere fois qu'il le veid; mais Prome-  
« theus luy cria: *Bouquin, tu pleureras la barbe de*  
« *ton menton; car il brusle quand on y touche.* »—C.

neantmoins se craindre de luy, plus que d'homme du monde; avoir tousiours l'œil au guet, l'aureille aux escoutes, pour expier<sup>1</sup> d'où viendra le coup, pour descouvrir les embusches, pour sentir<sup>2</sup> la mine de ses compaignons, pour adviser qui le trahit, rire à chacun, se craindre de tous, n'avoir aulcun ny ennemy ouvert, ny amy asseuré; ayant tousiours le visage riant et le cœur transy, ne pouvoir estre ioyeux, et n'oser estre triste!

Mais c'est plaisir de considerer, Qu'est ce qui leur revient de ce grand torment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette miserable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le tyran, mais ceulx qui le gouvernement: ceulx là, les peuples, les nations, tout le monde, à l'envy, iusques aux païsans, iusques aux laboureurs, ils sçavent leurs noms, ils deschiffrent leurs vices, ils amassent sur eulx mille outrages, mille vilenies, mille maul-

<sup>1</sup> *Expier* est certainement une faute: il faut lire *espier*, c'est-à-dire, *épier*.—E. J.

<sup>2</sup> *Pour éventer la mine*.—E. J.

dissons ; toutes leurs oraisons , tous leurs vœux sont contre ceulx là ; tous les malheurs , toutes les pestes , toutes les famines , ils les leur reprochent ; et si quelquesfois ils leur font par apparence quelque honneur , lors mesme ils les maugreent en leur cœur , et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voylà la gloire , voylà l'honneur qu'ils receoivent de leur service envers les gents , desquels quand chascun auroit une piece de leurs corps , ils ne seroient pas encores ( ce semble ) satisfaits , ny à demy saoulez de leur peine ; mais certes , encores aprez qu'ils sont morts , ceulx qui viennent aprez ne sont iamais si paresseux , que le nom de ces mangepeuples <sup>1</sup> ne soit noircy

<sup>1</sup> C'est le titre qu'on donne à un roi dans HOMÈRE ( Δημοβόρος Βασιλεύς. *Iliad.* A, v. 341 ), et dont la Boëtie régale très-justement ces premiers ministres, ces intendants ou surintendants des finances, qui, par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le peuple, gâtant et dépeuplant les pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant royaume où florissoient les arts, l'agriculture et le commerce, un désert affreux où règnent la barba-



de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschiree dans mille livres, et les os mesmes, par maniere de dire, traisnez par leur posterité, les punissant, encores aprez la mort, de leur meschante vie.

APPRENONS doncques quelquesfois, apprenons à bien faire : levons les yeulx vers le ciel, ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout puissant, assureté tesmoing de nos faicts, et iuste iuge de nos faultes. De ma part, ie pense bien, et ne suis pas trompé, puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout liberal et debonnaire, que la tyrannie, qu'il reserve bien là bas à part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particuliere.

rie et la pauvreté, jettent le prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets, et méprisable à ses voisins.—C.

FIN.

---

---

## TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

---

### SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE XIII. De l'expérience. . . . .	Pag. 1
LETTRES DE MICHEL DE MONTAIGNE.	
I. A Monsieur de Lansac. . . . .	155
II. A Monsieur de Mesmes. . . . .	158
III. A Mademoiselle de Montaigne, ma femme. . . . .	162
IV. A Monsieur de l'Hospital. . . . .	164
V. A Monseigneur de Montaigne, mon pere. . . . .	170
VI. A Mademoiselle Paumier. . . . .	201
VII. A Monseigneur de Montaigne . . . . .	203
VIII. Avertissement au lecteur. . . . .	205
IX. A Monsieur de Foix. . . . .	207
De La Servitude volontaire, ou le Contr'un, Discours d'Estienne de la Boëtie. . . . .	215

FIN DE LA TABLE.

---

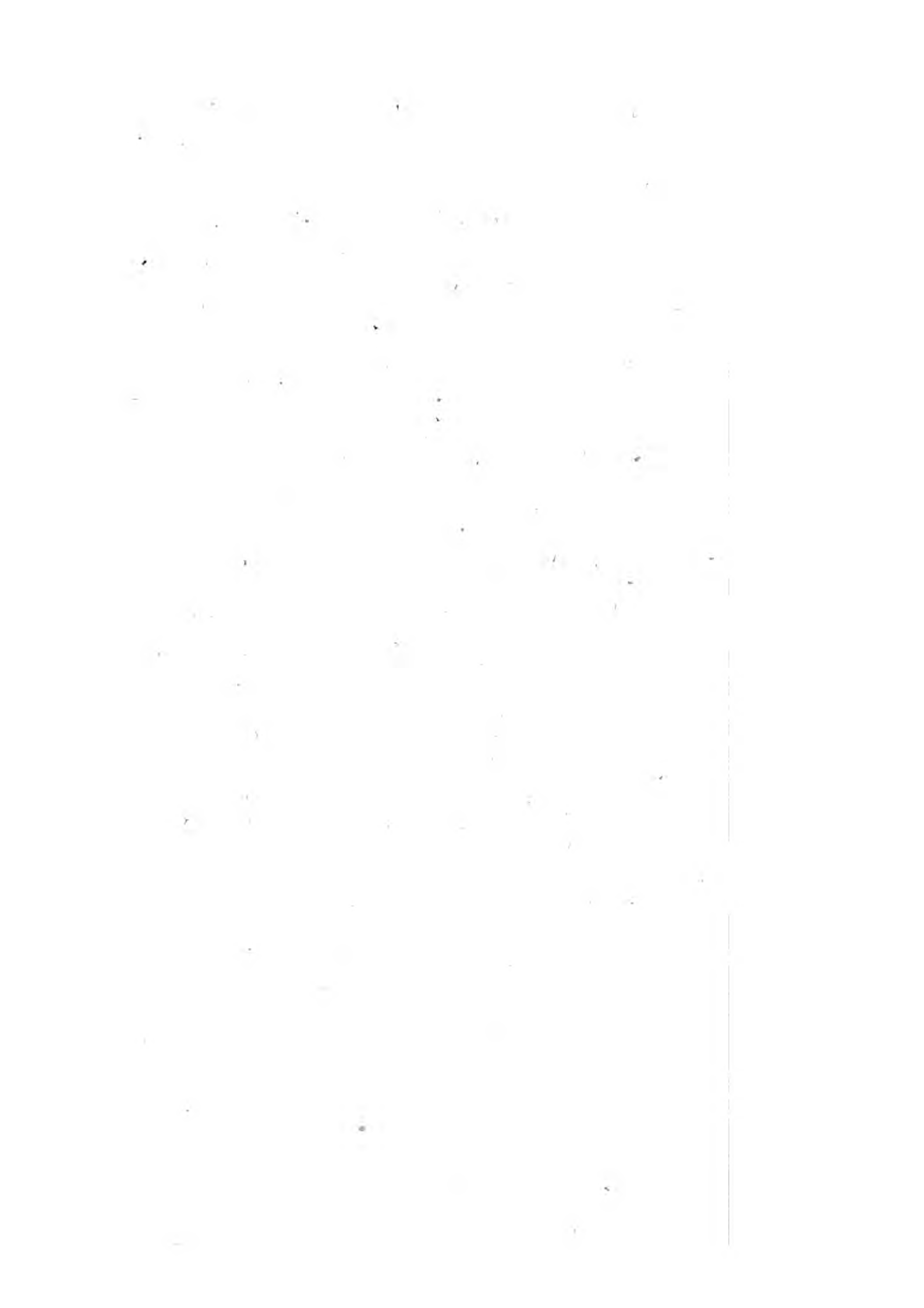
---

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,  
rue de la Harpe, n° 80

Henri Laffite  
20-12-1985  
[SAYCE]

852265





\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_







